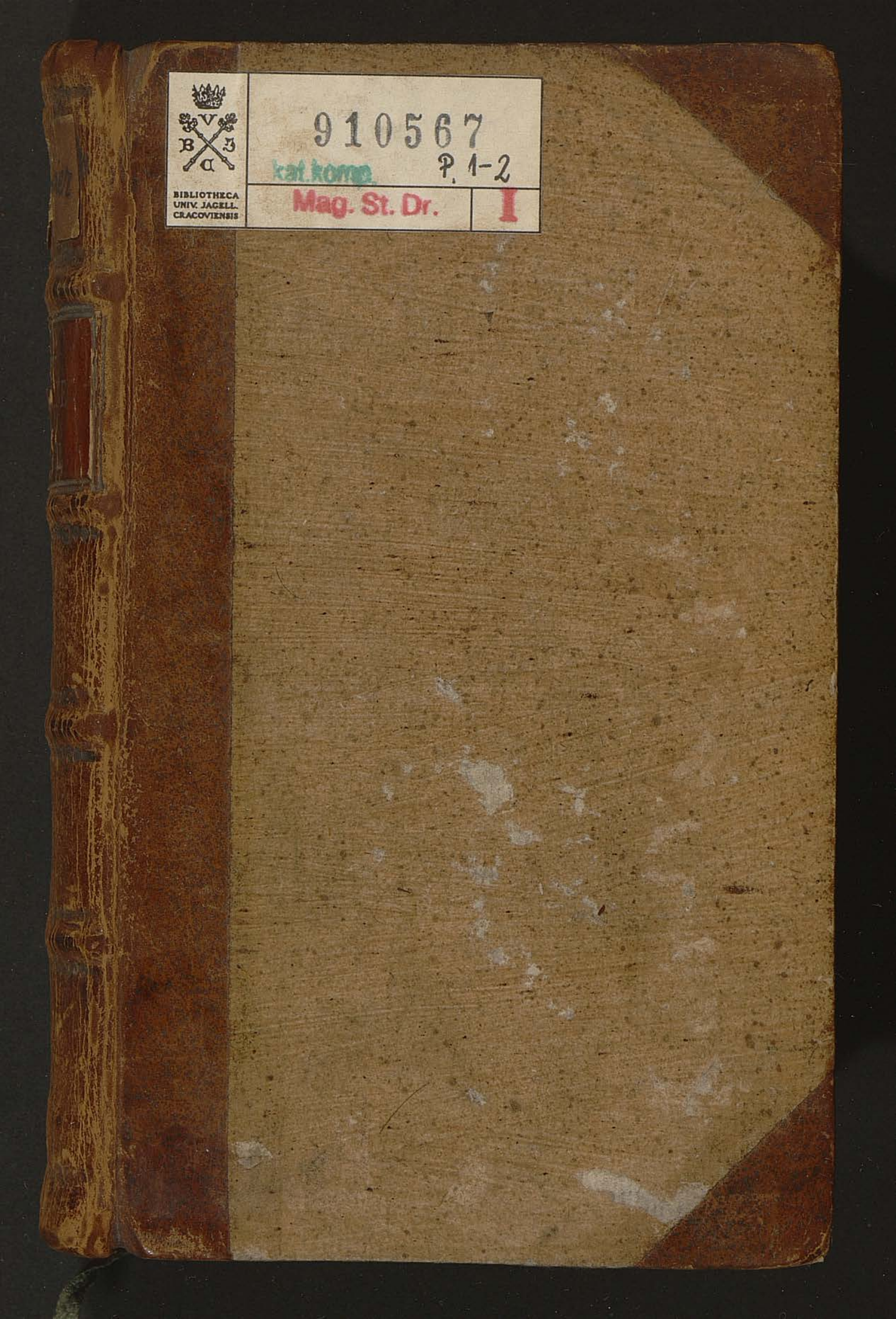


Medic. [illegible]



Czers[illegible] [illegible]174.

CODE
DE
MÉDECINE
MILITAIRE.

PREMIERE PARTIE.

CODE
DE MÉDECINE
MILITAIRE,
POUR LE SERVICE DE TERRE.

Ouvrage utile aux Officiers, néceſſaire aux Médecins des Armées & des Hôpitaux Militaires.

EN TROIS PARTIES.

La premiere traite de la ſanté des Gens de Guerre; la ſeconde, des Hôpitaux Militaires; & la troiſième, des Maladies des gens de Guerre.

Par M. Colombier, *Docteur-Régent de la Faculté de Médecine on l'Univerſité de Paris, Membre de celles de Douay & de Rheims, ancien Chirurgien-Major du Régiment du Commiſſaire Général de la Cavalerie.*

A VARSOVIE,
Chez Jean-Auguste Poser, Libraire du Roi;
Et à PARIS,
Chez J. P. Costard, Libraire, rue S. Jean-de-Beauvais.

M. DCC. LXXII.
Avec Approbation, & Privilège du Roi.


BIBLIOTHECA
VNIV. IAGELL.
CRACOVIENSIS



DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

LA profeſſion militaire eſt auſſi noble, qu'elle eſt utile ; & c'eſt avec juſtice que, dans les Etats les mieux policés, on y attache les premiers honneurs, & les premieres diſtinctions. C'eſt en effet de la vigilance & du courage des Gens de Guerre, que dépendent, en tout temps, l'ordre & la ſureté publiques. Mais ce qui augmente encore le degré de conſidération qu'ils ont, c'eſt que l'intérêt particulier & le

bien général s'accordent parfaitement en leur faveur ; les rapports qu'ils ont avec les différens Membres de la Société, étant tels, qu'il n'eſt preſqu'aucun citoyen qui ne ſoit dans le cas de prendre plus ou moins de part aux dangers & aux calamités auxquels ils ſont expoſés. Tout concourt donc à rendre leur conſervation précieuſe, & à la faire conſidérer comme un des principaux objets des vœux & des ſoins nationaux.

C'eſt en France ſur-tout qu'on voit l'exemple le plus frappant de cette prédilection : par-tout on y rencontre des monumens en faveur des Militaires. L'Hôtel Royal des Invalides, érigé par

Louis XIV, pour ceux qui ſont infirmes, mutilés, ou recommandables par de longs ſervices, rendra toujours la mémoire de ce grand Monarque auſſi chere au peuple François, que digne de l'admiration de toutes les Nations. L'Ecole Militaire, fondée par LOUIS XV, ſon digne ſucceſſeur, pour élever la Nobleſſe dans l'art de la Guerre, & former de bons Officiers, eſt la preuve la plus authentique de la bienveillance & de la ſageſſe de ce Roi Bien-Aimé. Enfin, le grand nombre d'Hôpitaux établis dans les différentes Provinces du Royaume, pour ſervir d'aſile à ceux qui deviennent malades, fait en même temps l'éloge du

Gouvernement, & montre évidemment le cas particulier qu'il fait de cette espéce de citoyens.

Les Réglemens & les Ordonnances concernant tous ces établissemens, sont dictés par la plus profonde sagacité; mais on doit sur-tout admirer dans le dernier, l'esprit d'ordre qui dirige & multiplie les secours, même jusques dans les Armées les plus éloignées.

Il est bien vrai que tant de précautions ne sont pas toujours suivies d'un succès aussi heureux qu'il seroit naturel de l'espérer. Mais il se présente une foule d'obstacles qui dérangent souvent les vues du Ministere dans cette administration, qu'il ne

peut ſuivre dans ſes détails. Il y a tout lieu de croire cependant, que par l'émulation dont il anime ceux qui ſont chargés de cette partie, elle ſera bientôt portée à ſon plus haut point de perfection.

Pour faire marcher l'utilité de pair avec la commodité, dans un établiſſement auſſi eſſentiel, il eſt non-ſeulement néceſſaire de donner aux Hôpitaux toute la ſalubrité dont ils ſont ſuſceptibles, & aux malades les ſecours les plus prompts; mais il ſeroit encore important de connoître le genre & la nature des maladies, & ſur-tout les cauſes qui les multiplient, afin de parvenir à diminuer les pertes con-

ſidérables qu'on fait principalement en temps de Guerre.

Il eſt en effet conſtant qu'on a toujours vu périr plus de Soldats par l'effet des maladies, que par celui des armes; & ſi l'on a gagné quelque choſe, à cet égard, dans les deux dernieres Guerres, les pertes ſont encore trop grandes pour ne pas fixer l'attention du Gouvernement, & ne pas redoubler le zèle de ceux qui, par leurs ſoins & leurs lumieres, ont concouru à les diminuer.

On n'ignore pas que la plupart des déſaſtres de nos Armées ſont cauſés par les poſitions dangereuſes où elles ſe trouvent ſouvent. Mais quand on réfléchit à l'état où étoit la Médecine militaire, il

n'y a guères plus de vingt ans, on voit facilement que les malheurs, dont on a raison de se plaindre, dérivent aussi d'une autre source, qui est d'autant plus pernicieuse, que ce n'est qu'avec le temps qu'on peut parvenir à la tarir; on voit, dis-je, que la disette d'observations a privé les gens de l'art d'une infinité de moyens prophylactiques & curatifs: ce qui les réduit, en quelque façon, à leurs propres lumieres & expérience. Il résulte de-là qu'ils ne sont en état ni de prévenir l'action de plusieurs causes trop inconnues par la négligence des Anciens, ni de remédier à leurs effets; & conséquemment, que parmi le grand nombre de

victimes, il en est beaucoup qui le sont moins des malheurs de la Guerre, que du défaut d'observations.

Le profond silence des anciens Médecins sur cette matiere, doit paroître d'autant plus surprenant, qu'en général on peut dire en leur honneur qu'ils avoient le génie plus observateur que les modernes. On le voit aisément par divers autres sujets moins importans que celui-ci, qu'ils ont traités avec la plus grande sagacité, & dans le plus grand détail. Comment donc est-il possible qu'ils n'aient rien laissé à la postérité sur les maladies des Gens de Guerre? Seroit-ce par le défaut d'occasions? Non, sans

doute, puiſque l'hiſtoire des temps les plus reculés nous apprend qu'il y avoit des Médecins à la ſuite des Armées. On lit dans *Homere* que cet uſage peut dater de plus loin que de la Guerre de Troie. Et *Xénophon* parle trop pertinemment des Médecins dans les Armées, pour qu'ils n'y aient pas été bien établis parmi les Grecs & les Perſes de ſon temps. Enfin les Auteurs Latins, tels que *Quint-Curce*, *Higin*, *Vegece*, *Tacite*, *Tite-Live*, &c. ont, comme lui, non-ſeulement fait mention des Médecins des Armées, mais encore des épidémies qui y régnoient, de la maniere dont on ſoignoit les malades, & ils ont donné quelques

notions ſur les moyens prophy-lactiques mis alors en uſage.

Pour juſtifier les gens de l'art, il ſeroit donc néceſſaire de prouver que leurs écrits ne ſont pas parvenus juſqu'à nous ; ce qui n'eſt pas vraiſemblable. Mais enfin on peut au moins dire en faveur de la plupart, ſur-tout des plus anciens, que la maniere dont on a preſque toujours fait la Guerre pendant les premiers ſiécles, laiſſoit à peine la liberté de recueillir quelques obſervations. Il n'y avoit point d'Hôpitaux réglés où l'on pût ſoigner les malades, de ſorte qu'on étoit obligé de leur donner différens aſiles, le plus ſouvent éloignés les uns des autres, ou même de les aban-

donner à la diſcrétion de l'ennemi & des peuples barbares. Les Armées nombreuſes, compoſées de Nations indiſciplinées, étoient ſouvent auſſi-tôt diſperſées qu'aſſemblées ; uniquement animées par l'eſpoir de vaincre, elles ſe portoient rapidement, & ſans aucune précaution, d'un climat à l'autre ; & quand elles étoient vaincues, c'en étoit fait de la liberté ou de la vie, à moins qu'on ne ſauvât l'une & l'autre par la fuite.

On ſent à merveille que dans de pareilles circonſtances, les Médecins ſuivant le ſort & l'eſprit de leurs Nations, ou étoient peu occupés des malades, ou du moins ſe trouvoient dans l'im-

poſſibilité d'obſerver. Mais ces temps de barbarie n'ont pas toujours eu lieu. On ſait que les Grecs & les Romains, dans leur état de gloire & de ſplendeur, entretenoient des Troupes diſciplinées, & qu'il régnoit beaucoup d'ordre dans leurs Armées. Cependant il ne nous en reſte rien de plus poſitif ſur la ſanté des Gens de Guerre, & ſur leurs maladies *. D'où l'on

* Il faut pourtant convenir que la conſtruction des Camps des Anciens, même du temps des Romains, étoit, ainſi que la maniere dont ils faiſoient la Guerre, peu favorables à l'établiſſement des aſiles propres à réunir des malades. C'eſt ſans doute là une des cauſes qui ont retardé celui des Hôpitaux.

peut raiſonnablement conclure que cette partie de la Médecine a toujours été négligée par les Anciens, ou confiée à des gens trop peu inſtruits pour nous tranſmettre quelques lumieres. Quoi qu'il en ſoit, à l'exception de certains écrits ſur l'Art militaire, où l'on trouve des conſeils vagues ſur la ſanté, & des relations purement hiſtoriques ſur les épidémies qui ont régné dans les Armées, on ne connoît, avant *Rhazes*, aucun Médecin qui en ait traité ; encore celui-ci en parle-t'il aſſez ſuccintement.

Ce n'eſt que vers le 16e ſiécle qu'on a commencé à s'en occuper un peu plus particulierement. *Langius*, qui ſuivit, en qua-

lité de Médecin, l'Armée Impériale, envoyée contre les Turcs, ſous les ordres de Frédéric II, Comte Palatin, donne la deſcription d'une maladie, qu'il appelle *Cauſus*, & qui, ſelon *Sennert*, reſſemble fort à celle qu'on a connue depuis ſous le nom de *fiévre de Hongrie*. Celle-ci, qui régna dans une autre Armée ſervant auſſi contre les Turcs en Hongrie, l'an 1556, ſous l'Empereur Maximilien II, & qui d'abord n'avoit attaqué que les Gens de Guerre, fut bientôt fatale à toute l'Europe, par la contagion qu'ils y répandirent au retour de cette expédition.

C'eſt la ſeule de leurs maladies qui paroiſſe avoir fixé l'attention

des Médecins, jufqu'au commencement du fiécle fuivant; & c'eft auffi celle dont il eft fait mention par le plus grand nombre d'Auteurs, dont la plupart fe font copiés. *Skenkius*, *Thomas Jordan*, *Tobias Cober*, &c. font, à ce que je crois, les premiers qui en aient traité. Quant à la prophylactique militaire, il ne paroît pas qu'elle ait fait beaucoup plus de progrès. Les ouvrages de *Schnéberg* & de *Portius* font les feuls de ce temps & en ce genre, qui aient quelque mérite.

Le dix-feptiéme fiécle, plus fécond en Gens de Lettres, le fut auffi en Ecrivains, qui enrichirent la Médecine militaire. Les *Willis*, *Sennert*, *Minderer*, *Ra-*

mazzini, *Stahl*, *Zwinger*, *Lancisi*, &c. ont donné divers Traités particuliers, ou inséré dans leurs Ouvrages quelques articles, sur la prophylactique, & sur les maladies des Armées. Ils furent suivis, dans le dix-huitiéme, par *Hoffmann*, & quelques Allemands, dont les Dissertations sont très-intéressantes. Mais lorsque le célebre *Pringle* donna ses Observations en 1752, tout ce qu'on avoit fait jusqu'alors ne parut plus être qu'une ébauche trop légere pour y recourir. Cet Auteur, aussi exact que savant, ayant été employé, en qualité de premier Médecin, dans les Armées Angloises, tant en Flandre qu'en Allemagne, pendant

les Campagnes de l'avant-derniere Guerre, nous a laiſſé le modele de tous les travaux en ce genre, & s'eſt juſtement attiré l'admiration & la reconnoiſſance de toutes les Nations qu'il a miſes à même de profiter de ſes ſuccès. Le Baron de *Vanſwieten* a depuis donné un abrégé ſur le traitement des maladies des Armées, dans lequel on reconnoît aiſément la ſagacité du Commentateur de l'illuſtre *Boerhaave*; enſuite *Monro*, & quelques Auteurs tant Anglois qu'Allemands, ont augmenté le nombre d'obſervations, en ſuivant les principes & le plan de *Pringle*.

Nous avons trois ou quatre Ouvrages François qui ont paru

avant & depuis celui de l'Auteur Anglois, & qui, quoique ne pouvant être raisonnablement placés à côté de la plupart de ceux que je viens de citer, ne sont pourtant pas sans mérite. Je ne confondrai pas avec ces derniers, la traduction de *Monro*, par M. *le Besgue de Presle*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris; elle doit lui faire beaucoup d'honneur, par les additions considérables qu'il y a faites, & par un supplément qui renferme ce que *Pringle* a ajouté à sa derniere édition des Observations sur les maladies des Armées.

Quant à ce qui concerne la Chirurgie militaire, les Anciens

ne nous ont pas mieux ſervi en ce genre, qu'en celui des maladies internes. Cependant cette partie de la Médecine a dû être exercée, même de préférence dans les Armées; & de fait elle l'a été, au rapport de tous les Hiſtoriens, & d'*Homere*, ſur-tout, qui cite avec éloge les Médecins qui panſoient les plaies à la Guerre de Troie. Mais quand nous aurions des obſervations plus particulieres ſur cet objet, elles deviendroient aujourd'hui peu intéreſſantes, vu la différence qu'il y a entre nos armes & celles des Anciens.

Nous n'avons pas à nous plaindre des Chirurgiens d'Armées, depuis que les arquebuſes & la poudre, &c. ſont en uſage; car

dès ce moment, ils ſe ſont occupés ſérieuſement des plaies d'armes à feu, & nous ont tranſmis leurs obſervations. *Langius* eſt le premier qui ait traité de ce genre de plaies. Les meilleurs Auteurs parmi les anciens, ſont *Quercetan*, *Hildanus*, & *Paré*. Parmi les modernes, on compte *Ledran*, *Heiſter*, *Deſport*, *Ravaton*, *Bilguer*, &c. qui n'ont preſque rien laiſſé à déſirer ſur cette matiere; de ſorte que, malgré les ſuccès peu conſtans des Chirurgiens dans nos dernieres Guerres, on doit convenir que la Chirurgie militaire eſt beaucoup plus avancée que ne l'eſt la Médecine; mais en revanche, il faut avouer que les progrès de celle-ci ſont beaucoup plus difficiles. Pour

Pour ne rien oublier de tout ce qui appartient à l'art de guérir, concernant les Gens de Guerre, il me reste à parler de la matiere médicale des Hôpitaux militaires. On peut dire en général que cette partie, négligée comme les autres, jusqu'à nos jours, s'est ressentie des progrès de la Chymie, & qu'on en a élagué ce fatras de remedes plus nuisibles qu'utiles, qu'on trouve dans les anciennes Pharmacopées. Au reste, elle doit aussi beaucoup aux Médecins modernes, qui ont fait une étude particuliere des médicamens les plus convenables contre le genre de maladies qui régnent ordinairement dans les Troupes. Chaque pays a ses formules pour ses Hô-

pitaux & pour ses Armées; partout elles paroissent dictées par le même esprit & dans les mêmes vues. Nous avons plusieurs Ouvrages de cette espéce, à la tête desquels on peut placer celui de M. *Baron*, ancien Doyen de la Faculté de Paris, & autrefois premier Médecin des Armées.

Puis donc que la route est maintenant applanie, il y a tout lieu d'espérer que les moyens prophylactiques & curatifs deviendront désormais plus sûrs & plus faciles. Les Gens de l'Art, guidés par les observations de leurs prédécesseurs, & par leur propre expérience, répandront insensiblement sur cette partie de la Médecine, des lumieres

ſuffiſantes pour conduire le grand nombre de ceux qui, dès le moment qu'ils entrent dans cette carriere, ſe trouvent chargés des ſoins les plus importans. Mais la lenteur inévitable des progrès en ce genre, en fait enviſager les avantages comme bien éloignés; & ſi l'on ne fixe pas une méthode plus certaine, on ne peut ſe flatter d'arriver au but, ſans multiplier encore le nombre des victimes. On ſent à merveille que dans tous les temps il y aura dans les Armées, & au ſervice militaire, pluſieurs Médecins peu expérimentés, qui ſe trouveront ſouvent embarraſſés dans la pratique, même en poſſédant toutes les connoiſſances tranſmi-

ſes par les meilleures obſervations. En effet, tous les cas ne peuvent être prévus ni réunis ſous la forme de doctrine, dans ces eſpéces d'Ouvrages, d'ailleurs très-utiles; les exceptions à la régle ordinaire n'y ſont pas toujours aſſez déſignées; enfin, les différens rapports du genre de vie, de la diſcipline & des travaux militaires, avec les maladies qui en dérivent, n'y ſont le plus ſouvent qu'ébauchés.

Ce ſont ces diverſes conſidérations qui font entrevoir la néceſſité d'un Ouvrage qui renferme tout ce qui concerne la ſanté & les maladies des Gens de Guerre, dans les différentes

poſitions où ils peuvent ſe rencontrer, & forme un véritable Code. Il ſerviroit pour l'inſtruction de ceux qui ſe deſtinent au ſervice militaire, & ſuppléroit au défaut d'expérience de ceux qui le commencent.

On ne diſſimulera pas qu'une pareille entrepriſe regarde fort peu de gens, & que même le ſuccès en ſera toujours médiocre, tant que l'exécution n'en ſera pas confiée aux plus habiles Maîtres. Ainſi, quand j'oſe en tracer ici le plan, je déclare volontiers que c'eſt moins par confiance en mes lumieres, que par l'eſpoir de voir un jour mon eſquiſſe mieux digérée par des Auteurs plus éclairés. Ils ne pourront manquer de re-

connoître l'importance de cet Ouvrage, & de saisir une si belle occasion pour développer leurs talens, & montrer leur amour pour l'humanité.

Conduit dès mes plus jeunes ans par les leçons de mon pere dans la pratique de la Médecine & de la Chirurgie militaire, je n'ai pas discontinué de rechercher avec lui les causes générales & particulieres des maladies les plus fréquentes parmi les Gens de Guerre. Les dernieres Campagnes m'ayant fourni des matériaux nécessaires, & en grand nombre, je conçus l'idée de l'Ouvrage que je publie aujourd'hui, dans l'espérance de concourir au bien général avec

ceux qui ont écrit ſur cette matiere; mais la longueur & la difficulté du travail, ainſi que les différentes occupations qui m'en ont ſouvent diſtrait, en ont auſſi retardé l'impreſſion.

J'ai tâché d'étayer mes aſſertions & mes moyens ſur les obſervations des plus célebres Ecrivains. J'ai même inſéré dans le corps de ce Traité pluſieurs de celles qui m'ont été communiquées par mes Confreres, qui ont ſervi avec le plus de diſtinction pendant la derniere Guerre, afin de ſuppléer, en quelques endroits, au défaut de celles qui m'ont manqué, ou de confirmer les miennes.

Je n'ai cependant pas traité

ce ſujet ſous la forme particuliere d'obſervations, parce que, par le plan que je me ſuis impoſé, cette méthode m'auroit entraîné dans des détails infinis, & peu utiles. Il ſuffit d'avertir le Lecteur que tout ce qui y eſt avancé, eſt fondé ſur l'expérience, la doctrine reçue, ou décrit d'après les Auteurs les mieux famés.

Je diviſe ce Traité en trois Parties.

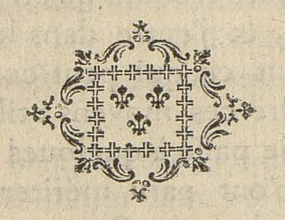
Dans la premiere, je conſidere le Militaire dans l'état de ſanté, & dans ſes diverſes poſitions, pendant la Paix & pendant la Guerre. J'indique les cauſes générales de ſes maladies, en expoſant la nature des dangers & des calamités auxquels

ſon genre de vie & ſes travaux le livrent ; & je joins à chaque Section ou Article les moyens prophylactiques les plus convenables.

Dans la ſeconde, j'examine les différens établiſſemens formés pour le traitement des malades, les ſecours qu'on y adminiſtre, & j'entre dans le détail de tout ce qui peut concourir à rendre ces moyens utiles. Enſuite je paſſe à quelques projets qui m'ont paru mériter d'être placés dans cet Ouvrage.

La troiſiéme & derniere Partie, plus étendue que les deux autres enſemble, traite des maladies des Gens de Guerre, conſidérés dans toutes les poſitions

de Paix & de Guerre qui leur ſont propres. Je paſſe ſous ſilence tout ce qui concerne la Chirurgie, parce que l'on peut conſulter les Auteurs que j'ai cités ci-deſſus, & que je ne pourrois rien ajouter à ce qu'ils ont écrit ſur cette matiere.





AVIS DU LIBRAIRE.

IL n'y a qu'un très-petit nombre d'Auteurs qui aient bien écrit ſur la Médecine Militaire, & il n'en eſt aucun qui ait embraſſé la totalité des rapports de cette partie de l'art de guérir. Ils paroiſſent avoir été preſque tous occupés d'une ſeule branche, (des Maladies des Armées) qui eſt, à la vérité, très-eſſentielle ; mais cependant inſuffiſante, puiſqu'elle ne réunit pas tous les objets relatifs à la ſanté des Gens de Guerre.

Il manquoit donc un Traité ſur cette matiere, qui raſſemblât tout ce qui concerne l'homme de Guerre, conſidéré dans l'état de ſanté ou de

maladie, quelle que ſoit la poſition où il ſe trouve. Le Code de Médecine Militaire, *qui paroît aujourd'hui, remplit cet objet.*

La premiere Partie expoſe le genre de vie, la diſcipline & les travaux militaires, les maladies qui en dérivent, les moyens d'en détruire ou affoiblir les cauſes. Les Officiers généraux ou particuliers y trouveront toutes les reſſources qu'on peut déſirer pour conſerver la ſanté des Soldats, & une régle de conduite très-utile, non-ſeulement pour former la Jeuneſſe aux travaux guerriers, mais pour s'y entretenir eux-mêmes.

La ſeconde Partie eſt le précis d'une réforme néceſſaire dans les Hôpitaux. Ces mêmes Officiers y pourront facilement reconnoître l'abus & les moyens d'y remédier. Quelques

projets, qui ſont à la ſuite de cette Partie, ont pour but le ſoulagement des malades, les ſecours plus promts & plus faciles, & la diminution des dépenſes. Il ſemble qu'en adoptant les vues de l'Auteur, on rendroit également ſervice à l'Etat & aux Gens de Guerre.

Quant à la troiſiéme Partie, elle renferme la deſcription des Maladies les plus fréquentes dans les Troupes, ſoit en temps de Paix, ſoit pendant la Guerre.

Il falloit, pour compoſer ce Code, un Médecin qui eût été lui-même dans les différentes poſitions qui y ſont décrites; & c'eſt préciſément le cas où ſe trouve l'Auteur. Il a ſervi pendant pluſieurs années dans les Hôpitaux militaires; il a fait la Guerre derniere à la ſuite d'un Régiment, &

s'est enfin trouvé avec lui dans les garnisons & quartiers de paix; de sorte qu'il a pu observer la vie, la discipline & les travaux des Militaires, les causes particulieres & générales qui dérangent leur santé dans ces diverses positions, les secours qu'on leur donne, la nature & le genre de leurs maladies.

Il ne présente cet Ouvrage que comme un abrégé, qu'il croit avec raison nécessaire, & devoir servir de modele. Cependant c'est de tous ceux qui ont paru jusqu'à ce jour, le plus étendu & le plus détaillé. Il est rempli d'observations également neuves & intéressantes. On ne peut même contester que la premiere Partie, & plusieurs Articles des deux autres, appartiennent entierement à l'Auteur.

Il paroît que son objet principal est de détruire les abus & les préjugés contraires à la santé des Soldats & au bien de l'Etat. S'il lui échappe quelquefois des vérités un peu dures, elles n'ont que des applications vagues. La personnalité ne se rencontre nulle part: il ménage même ceux qui sont assez publiquement blâmés. Mais comme il est impossible de proposer des moyens de réforme, sans en établir les motifs, il est obligé de les déduire avec courage & fermeté.

La clarté du style est ce à quoi il s'est le plus appliqué; & en effet, les détails n'admettent guères la possibilité d'une diction éloquente, parce que les répétitions trop fréquentes s'y opposent. Ainsi l'Auteur a préféré de sacrifier l'élégance à la netteté dans la division, l'exposition & la con-

nexion des matieres. Ces trois points ſont exactement remplis dans cet Ouvrage.

On peut dire cependant qu'il laiſſe à déſirer deux articles très-intéreſſans, (une matiere médicale, & la partie chirurgicale). Mais il renvoie modeſtement pour cette derniere aux Traités qu'il cite dans le Diſcours préliminaire, en avertiſſant qu'il ne pourroit rien y ajouter. Quant à la matiere médicale, il cite auſſi avec éloge celle des Hôpitaux; mais il paroît ne pas faire un cas ſingulier du grand uſage des remedes, & ceux qu'il indique dans le cours de l'Ouvrage, ſont ſuffiſans pour la pratique.

On peut d'avance ſe flatter que ce Code ſera goûté des Militaires, par l'utilité qu'ils en doivent retirer, par

la vérité des faits qu'il contient, & qui ne leur ſont point inconnus. Les vues patriotiques de l'Auteur doivent lui aſſurer l'eſtime de ſes concitoyens.

Les Médecins y trouveront les vrais principes de leur art. C'eſt le jugement du plus célébre Praticien de cette Capitale. La Médecine hippocratique eſt la baſe de ce Traité, qui eſt uniquement fondé ſur l'obſervation. Toutes les fois qu'il eſt dans le cas d'avancer des faits que l'inexpérience peut faire regarder comme peu vraiſemblables, il en appelle aux Gens de l'Art, qui ont ſuivi la même carriere que lui.

On ſupplie le Lecteur de ne point s'arrêter à quelques propoſitions iſolées, qui peuvent d'abord paroître un peu haſardées. Il en reconnoîtra la vérité, en ſuivant les rapports &

l'enchaînement des matieres entr'elles, & en démêlant ce qui eſt de projet & ce qui eſt de fait.

Il ſera de même utile qu'il ait la précaution de voir la page des Errata *à chaque volume, & de corriger les endroits qui le requierent, avant d'entamer la lecture. Il n'y a rien qui défigure tant un Ouvrage, qu'une faute placée au milieu d'une phraſe intéreſſante ; & quel que ſoit le ſoin d'un Auteur pour la correction des Epreuves, il eſt preſque impoſſible qu'il ne lui échappe quelques erreurs typographiques.*





TABLE
DES CHAPITRES
Contenus en ce Volume.

CHAPITRE PREMIER.

Des différens Grades Militaires, page 1

SECTION I. *Des Officiers ſupérieurs ou généraux, & de ceux qui doivent le devenir*, 5

SECTION II. *Des Officiers particuliers ou inférieurs*, 23

SECTION III. *Des Soldats & de leurs différentes eſpéces*, 31

CHAPITRE II.

Préceptes généraux ſur les principaux objets qui intéreſſent la ſanté du Soldat, 37

TABLE

SECTION I. *Du Vêtement militaire*, 38
SECTION II. *Du Logement des Soldats*, 44
SECTION III. *De la Nourriture des Soldats*, 58
SECTION IV. *Du ſervice & de l'exercice des Gens de Guerre, relativement à leur ſanté*, 88
SECTION V. *De l'air, & des poſitions en général*, 94
SECTION VI. *Des Marches de Paix*, 117
SECTION VII. *De la diſcipline & des mœurs du Soldat*, 133
SECTION VIII. *Des nouveaux Soldats*, 141
SECTION IX. *Inſtruction pour les Recruteurs, ſur la maniere de reconnoître ſi un homme qu'on engage eſt propre au Service.* 156

CHAPITRE III.

Des Armées, 162

DES CHAPITRES.

SECTION I. *De la disposition des Gens de Guerre, à l'entrée de la Campagne,* ibid.

SECTION II. *Des premiers mouvemens de l'Armée, à l'ouverture de la Campagne,* 167

SECTION III. *Des Camps,* 180

§. I. *De la position des Camps,* 181

§. II. *De la vie des Camps,* 192

§. III. *Du service des Camps,* 220

SECTION IV. *Des Armées baraquées,* 225

SECTION V. *Du cantonnement des Armées, à la fin de la Campagne,* 229

SECTION VI. *Du quartier d'hiver des Armées, relativement à la santé,* 232

SECTION VII. *Des Armées en marche dans les différentes saisons, & de leurs différentes évolutions,* 238

§. I. *Des marches forcées des Armées dans les différentes saisons,* 240

§. II. *Des Bivacs,* 246

§. III. *Des retraites des Armées,* 251
SECTION VIII. *Des Batailles, de leurs accessoires & leurs suites,* 254
SECTION IX. *Des Siéges,* 260
SECTION X. *Des Camps volans, Détachemens, & autres Corps séparés de l'Armée, &c.* 272
SECTION XI. *Des Troupes de l'Artillerie, & des Gens des Vivres, par rapport aux dangers de la Guerre,* 276
SECTION XII. *Des Officiers & des Soldats qu'on envoie en recrues, ou auxquels on accorde des congés d'hiver,* 281
SECTION XIII. *Du Quartier général,* 293

CHAPITRE IV.

Des suites nécessaires de la Guerre, 298
SECTION I. *Des différens théâtres de la Guerre,* 299

SECTION II. *Des effets de la Guerre ſur les différentes contrées où elle eſt portée,* 309
SECTION III. *De l'état des Troupes revenues en France après une longue Guerre; des ſuites de celle-ci dans le Royaume; & des moyens les plus efficaces pour rétablir la diſcipline & le bon ordre néceſſairement dérangés,* 321
§. I. *De l'état des Troupes revenues en France après la Guerre,* 322
§. II. *Des effets d'une longue Guerre ſur le Royaume,* 326
§. III. *Des moyens les plus efficaces pour rétablir la diſcipline & le bon ordre néceſſairement dérangés, après une longue Guerre,* 333

Fin de la Table de la premiere Partie.

ERRATA.

Page xxx du Discours Préliminaire, l. 9, effacez *sur*.

Pag. 66 lig. 23, au lieu de *celle-là*, lisez *la viande*.

Pag. 67, lig. 5, effacez *même* ; & à la lig. 7, au lieu de *soupe*, lisez *celle*.

Pag. 84, lig. 20, au lieu de *leur*, lisez *le*.

Pag, 95, lig. 17, après *ou*, ajoutez *qui*.

Pag. 96, lig. 5, effacez *dans l'air*.

Pag. 144, lig. 10, au lieu de *cet*, lisez *son*.

Pag. 153, lig. 3, au lieu de *qu'ils*, lisez *qu'elles*.

Pag. 156, lig. 15, au lieu de *ont*, lisez *sont*.

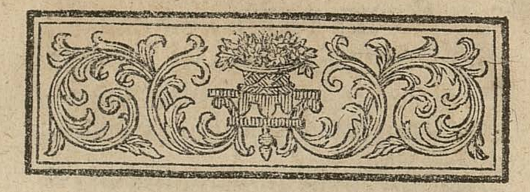
Pag. 231, lig. 22, au lieu de *trouvent*, lisez *rencontrent*.

Pag. 235, lig. 13, au lieu de *de*, lisez *à*.

Pag. 245, lig. 3, après *obstacle*, ajoutez *elle*.

Pag. 295, lig. 5, au lieu de *sont*, lisez *font*.

Pag. 326, lig. 19 & 20, au lieu *des Gens de Guerre*, lisez *des Soldats*.



CODE
DE
MÉDECINE MILITAIRE.

PREMIERE PARTIE.
De la ſanté des Gens de Guerre.

CHAPITRE PREMIER.
Des différens Grades Militaires.

UOIQU'IL n'y ait aucun grade militaire auquel tous les Sujets du Roi ne puiſſent aſpirer, il eſt cependant reçu que chacun, ſelon ſon état & ſa condition, eſt deſtiné à un genre de ſer-

vice particulier : ainſi les Gens de la Cour & la haute Nobleſſe occupent les premiers poſtes. La condition d'un moins haut parage & les bonnes familles de la Robe & de la Bourgeoiſie, ſont faites pour le ſecond rang; tandis que le troiſiéme & dernier eſt annexé au Peuple des Villes & des campagnes.

On peut donc, relativement aux différentes claſſes de Citoyens qui compoſent le Militaire, diſtinguer trois grades qui leur ſont dévolus; ſavoir celui d'Officier ſupérieur, dans lequel on comprend tous les Gens de qualité qui ſervent à ce titre, ou pour y parvenir; tels que dans le premier cas, les Colonels, les Officiers généraux, &c. & dans le ſecond, les jeunes Officiers qui paſſent rapidement par les emplois ſubalternes, pour arriver aux précé-

dens. Le ſecond grade eſt celui des Officiers particuliers ou ſubalternes, qui reſtent le plus ſouvent & preſque toujours dans cet état. Le troiſiéme enfin eſt celui des Soldats.

Cette diſtinction, qui demanderoit de plus grands détails dans un traité ſur l'art militaire, eſt ſuffiſante ici, pour prouver que les mêmes cauſes qui doivent agir ſur des individus auſſi eſſentiellement différens, eu égard à la conſtitution, au régime, aux mœurs & aux habitudes, doivent produire des léſions relatives, & plus ou moins graves.

On verra dans les Sections ſuivantes quelles ſont les raiſons de la différence qui ſe trouve entre ces individus; & mon deſſein eſt d'y montrer quelle ſeroit la meilleure

maniere de les former à la profeſſion des armes, & de les rendre moins ſujets à l'action de tant de cauſes réunies pour altérer la ſanté.

Ce Chapitre renferme la diviſion des trois états ou grades ci-deſſus mentionnés, avec des remarques ſuccintes ſur les moyens de former ou conſerver la ſanté des Gens de Guerre. J'aurois déſiré pouvoir m'étendre davantage ſur ces objets, & en particulier ſur la premiere Section; mais j'ai tant d'autres détails à ſuivre, que je ſuis contraint de traiter ceux-ci en abrégé.



SECTION PREMIERE.

Des Officiers ſupérieurs ou généraux, & de ceux qui doivent le devenir.

LA ſanté des gens de qualité eſt d'autant plus intéreſſante, que c'eſt principalement à eux que le ſort de l'État eſt confié, puiſqu'ils ſont deſtinés à l'emploi le plus diſtingué & le plus eſſentiel, celui de commander à ceux qui en ſoutiennent les droits. Si l'on néglige les moyens propres à former leur jeuneſſe aux travaux militaires, ils trouvent dans le métier de la Guerre une ſource inépuiſable d'infirmités, ſouvent une mort prématurée, par l'effet des maladies ; ou du moins le déplaiſir ſenſible de ne pouvoir remplir une carriere glorieuſe & utile. Si ceux qui ſont déja formés ne tiennent

pas une conduite propre à maintenir le corps dans l'habitude des exercices militaires, ils trouvent dans l'alternative du repos & du mouvement, de la molleſſe & des travaux guerriers, les occaſions fréquentes de finir auſſi triſtement leurs jours, qu'ils auroient pu les prolonger honorablement.

Mais lorſque tous les avantages qu'on peut déſirer pour former à la profeſſion des armes, ſont réunis dans la condition des Grands, dont on connoît la deſtination, dès le moment de leur naiſſance; quand l'intérêt particulier de ceux qui ſont au Service exige d'eux un régime de vie conforme à leur état, il naît de part & d'autre mille obſtacles qui font négliger les moyens les plus ſalutaires.

Parmi les cauſes qui rendent leur

éducation physique défectueuse, les plus familieres sont, 1° la foiblesse trop ordinaire de leur constitution; 2° les soins mal entendus qu'on prend de leur enfance; 3° la somptuosité qui régne dans tout ce qui les environne, les délices de la table, les occasions fréquentes de plaisirs, de luxe & de mollesse; 4° enfin, la maniere dont ils sont dirigés dans leurs premiers exercices militaires.

La foiblesse du tempérament paroît être parmi les Grands une suite de la dégénération de l'espéce, occasionnée par leurs mariages précoces, par la mauvaise santé des parens, qu'une vie trop molle & trop voluptueuse affoiblit nécessairement, & par la transmission des vices particuliers qui naissent dans les humeurs, en raison du

déréglement auquel on s'eſt livré. Ces différentes cauſes trop fréquentes, & qui frappent ſingulierement les gens éclairés, n'ont pas beſoin de commentaire : on ſent facilement qu'il en doit réſulter des ſuites très-fâcheuſes pour la propagation. Mais en conſidérant uniquement la foibleſſe de la conſtitution phyſique comme un obſtacle à l'éducation qui ſeroit convenable pour les former de bonne heure à la profeſſion des armes, on voit que, comme la conſervation du nouveau né devient d'autant plus précieuſe, qu'il y a plus lieu, par les raiſons ci-deſſus alléguées, de craindre pour ſes jours, & qu'il eſt ſouvent incertain que ſa perte puiſſe être réparée, tous les ſoins auſſi ſe portent de ce côté, mais ſont ſi mal entendus, qu'il en dérive les plus grands inconvéniens.

Rien n'eſt plus contraire en effet à la ſanté des enfans de qualité, que la maniere dont on les habille ordinairement, dont on les couche ; & dont on cherche à les préſerver des petits accidens auxquels ils ſont ſujets, ainſi que des injures du temps. L'expérience démontre que les corps de baleine & les vêtemens ſerrés s'oppoſent au développement des parties ; que les couchettes molles rendent le corps plus délicat & plus foible ; que les bourlets & les autres précautions qu'on prend pour empêcher qu'en tombant ils ſe bleſſent, ne ſervent qu'à retarder les progrès des forces, & donnent quelquefois lieu au rachitis, dans des ſujets déja mal diſpoſés, comme le ſont ceux-ci ; enfin, qu'en les couvrant davantage à la tête & au corps, pour tâcher de

les préserver du froid, ils sont moins garantis de fluxions, de catharres, &c. Au contraire, les habillemens lâches favorisent l'extension des solides, & ne laissent aucune crainte sur la taille. Les couchettes de paille & de crin rendent la peau moins sensible, plus dure, & renforcent la machine. En l'abandonnant presque à elle-même, elle se soutient plutôt, & ses mouvemens deviennent infiniment plus libres & plus faciles. En un mot, moins on la couvre, & moins on cherche à la tenir chaudement, moins aussi elle est susceptible des impressions différentes de l'air.

Il faudroit donc bannir de la premiere éducation de ces enfans tant de soins mal combinés, *nuisibles ou superflus*, pour en substituer d'autres qui sont d'autant plus

néceſſaires dans la circonſtance actuelle, que non-ſeulement il eſt queſtion de former des corps qui puiſſent un jour ſoutenir les travaux de la Guerre; mais qu'on a auſſi à corriger les diſpoſitions malheureuſes qu'ils ont apportées en naiſſant. Ainſi l'uſage des bains froids, reconnu pour un remede aſſuré contre la foibleſſe du corps, devoit être un des principaux moyens employés dans l'état où ſe trouvent la plupart des enfans de qualité. On obſerve que ceux à qui on raſe la tête, pour la tenir enſuite preſque toujours nue, deviennent moins ſujets aux maladies qui dépendent de l'action du froid & du chaud; les appartemens vaſtes & bien aërés en tout temps, ſont toujours les plus ſains. Quand les forces, accrues avec l'âge, le per-

mettent, l'exercice du cheval, des armes & de la chaſſe, forme inſenſiblement le corps à la fatigue, aux injures de l'air, & conſéquemment aux travaux militaires.

Leur nourriture, qui devroit concourir avec tous ces moyens, eſt en général trop exquiſe, pour qu'on puiſſe en eſpérer quelques bons effets ; au contraire, les mêts épicés & les ſpiritueux, dont on fait un grand uſage à la table des gens riches, font naître dans les humeurs une acrimonie dangereuſe, qui bientôt ruine la ſanté. C'eſt la frugalité ſeule qui peut rendre le corps robuſte ; elle convient ſur-tout à la jeuneſſe qui ſe deſtine aux armes, puiſqu'elle eſt ſouvent dans le cse d'y être ſoumiſe, en faiſant la guerre; d'ailleurs les alimens les plus

ſimples ſont ceux qui réparent & fortifient davantage.

Les occaſions fréquentes de plaiſirs, de luxe & de molleſſe, qui ſe trouvent dans la Capitale, exigent qu'on y porte continuellement une attention ſinguliere ; car rien n'eſt plus propre à énerver le corps, & à déranger pour jamais la ſanté, que les plaiſirs précoces & en tout genre auxquels ſe livre la jeuneſſe. Pluſieurs Seigneurs, pénétrés de cette vérité, ont pris le parti ſage d'éloigner leurs enfans au ſortir du Collége, & de les envoyer, avec des Gouverneurs, dans des Villes de Guerre, où ils trouvent des moyens pour s'inſtruire dans la profeſſion pour laquelle ils ſont nés, ſans courir les riſques du libertinage. Il eſt bon d'accoutumer ces jeunes éleves à ſe ſervir eux-mêmes ; ils en devien-

nent plus vigilans & plus adroits : enfin tous les objets de luxe, & ſur-tout l'uſage des voitures, doivent leur être interdits, comme des cauſes qui augmentent la molleſſe & la nonchalance.

Il reſte à parler maintenant de la maniere dont on dirige leurs premiers exercices militaires : elle peut auſſi être regardée comme un obſtacle propre à empêcher qu'ils ſe forment aux travaux de la Guerre. Il eſt conſtant que l'eſprit de l'Ordonnance eſt favorable en tous points aux vues qu'on devroit ſe propoſer à cet égard ; mais l'exécution eſt preſque toujours en défaut. On voit en effet que les nouveaux Réglemens, qui n'admettent au grade d'Officier qu'à ſeize ans, & à celui de Colonel, qu'après l'âge de vingt-trois ans, entendent

qu'on préparera la Jeuneſſe, pendant l'eſpace de ſept années, à tous les exercices militaires ; & il y eſt d'ailleurs ſi poſitivement expliqué qu'il faut paſſer par tous les grades ; qu'il eſt évident que, ſi on les ſuivoit ponctuellement, on n'auroit rien à ajouter ſur cet objet. Cependant il paroît que c'eſt plutôt pour la forme, que les jeunes gens de qualité ſont ſoumis à l'Ordonnance. A peine ont-ils monté une garde de Soldat, qu'on les fait Officiers. Une fois parvenus à ce grade, ils paſſent quelque temps à leur Régiment, & enſuite rejoignent leurs dieux pénates, pour ſe livrer aux plaiſirs qui naiſſent de toutes parts dans la Capitale. Quelques exercices auxquels ils ſont occupés à leurs Troupes, ſont ſuivis le plus ſouvent du dérégle-

ment le plus marqué en tout genre; & enfin ils arrivent à l'âge où il eſt permis d'aſpirer aux poſtes éminens, avant d'avoir fait quelques pas pour s'y former, ou les mériter.

Si l'on vouloit exécuter à la lettre ce qui eſt ordonné à cet égard par le Gouvernement, on formeroit cette Jeuneſſe comme il convient qu'elle le ſoit. En paſſant par les différens grades, & reſtant pendant l'eſpace de ſept ans, ſans interruption, dans l'exercice militaire, ſous la tutelle des ſupérieurs, les ſujets deviendroient ſans contredit aſſez forts & aſſez robuſtes, pour en ſoutenir tous les travaux.

Il me reſte maintenant à parler de la maniere dont ceux qui ſont avancés dans le Service, ſe gouvernent pendant la Paix & pendant la

Guerre. Il n'eſt guères poſſible de voir un exemple auſſi frappant d'alternative dans le régime de vivre, que l'eſt celui qu'ils offrent dans ces deux poſitions différentes : on diroit que le même individu eſt compoſé de deux hommes abſolument diſtingués. A la Cour ou à la Ville, qu'ils habitent par état, on les voit livrés, ou par goût, ou par habitude, ou pour ſuivre l'uſage, à tout ce que la molleſſe, la bonne chere & le luxe ont de plus recherché. A la Guerre, au contraire, toutes les eſpéces de dangers & de calamités, les travaux les plus rudes, ſont pour eux des occaſions de gloire ; ils les cherchent par-tout, & les ſupportent avec intrépidité : de maniere que de l'état de molleſſe & de luxe dans lequel ils ſont

plongés à la Ville & à la Cour, ils paſſent rapidement à la vie frugale & laborieuſe de la campagne, avec une facilité qui doit étonner tous ceux qui ſont inſtruits des détails dont ces deux ſituations ſont ſuſceptibles. Enfin, quand on obſerve même cette variété, lorſqu'ils paſſent de la campagne au quartier, & de celui-ci à celle-là, pendant la Guerre, on a peine à ſe perſuader la poſſibilité d'une oppoſition ſi frapante.

Un contraſte ſi marqué, qui caractériſe en même temps l'amour dominant des François pour la gloire & les plaiſirs, deviendroit ſans doute très-pernicieux à l'État, ſi, parmi le grand nombre des gens de qualité, il ne s'en trouvoit toujours pluſieurs exempts de la con-

tagion, ou dont l'éducation a formé le tempérament, de maniere à être moins sujet aux effets dangereux de cette alternative.

Pour se former une idée des suites qu'elle entraîne, on peut se représenter un jeune Seigneur, sur la santé duquel on n'aura pas assez travaillé, pour le rendre propre à la Guerre ; ou un autre plus âgé, épuisé par la mollesse & les plaisirs ; dans le cas de se rendre l'un ou l'autre à l'armée. La cuirasse ou le casque sont des fardeaux insupportables, sous lesquels ils plient & succombent ; de maniere qu'on les voit préférer de s'exposer imprudemment à tous les coups, plutôt que d'en éviter la plus grande partie, en portant ce harnois. Les injures de l'air, les bivacs, les marches forcées, la disette, &c. attaquent enfin successi-

vement, ou ensemble, leur foible machine, qui est soutenue uniquement par l'effort du courage, mais qui bientôt s'affaisse sous le poids dont elle est accablée.

On n'ignore pas que les grands Seigneurs sont plus rarement dans le cas de souffrir des inconvéniens de la Guerre, que le reste des Militaires, soit parce qu'ils trouvent des ressources plus grandes pour s'en garantir, soit parce que leur service est en général moins pénible; mais il suffit que dans certaines circonstances, ils ne puissent les éviter, ou que l'activité qui succede au repos & à la mollesse, soit toujours pernicieuse, pour être convaincu du tort que ces vicissitudes doivent faire à la santé.

Tant de causes réunies, propres à diminuer le zèle pour le Service,

n'alterent cependant pas le courage de ceux mêmes en qui elles ont leur plein effet : ce qui fait assurément l'éloge de la bravoure & des sentimens des Seigneurs François, qui, prenant toujours, & inspirant aux leurs l'honneur pour l'unique guide de leurs actions, sont dans toutes les occasions prêts à répandre leur sang pour leur Maître & leur Patrie. S'ils ne suivent pas tous la conduite nécessaire pour rendre leurs services plus utiles, en s'exposant moins, ce n'est que parce qu'ils ne sont pas aussi éclairés sur leurs intérêts particuliers, que sur celui du bien public. J'espere qu'ils me pardonneront d'autant plus facilement cette digression, qu'en n'attaquant personne, j'ai cherché à montrer à ceux qui s'écartent de la route la plus sûre, combien il

eſt eſſentiel qu'ils y rentrent, & que mes conſeils ſe ſont étendus ſur la maniere la plus convenable d'élever & de former la Jeuneſſe aux travaux militaires.

Les gens de qualité, plus en état d'apprécier la valeur des raiſons qui m'ont déterminé, ne pourront ſe refuſer à l'évidence du principe dont elles dérivent, ſavoir que, comme rien n'eſt plus avantageux pour l'éducation de la Jeuneſſe, que d'être inſtruit de l'état auquel elle eſt deſtinée, ils ſont (les Gens de qualité) plus dans le cas, que le reſte des citoyens, d'élever leurs enfans comme il convient, puiſque le Service militaire eſt en France leur unique apanage.



SECTION II.

Des Officiers particuliers ou inférieurs.

QUOIQU'IL ſe trouve pluſieurs gens de qualité dans le ſecond rang, les uns n'y ſont qu'en paſſant; & dans ce cas c'eſt la Section précédente qui les regarde; mais il en eſt d'autres qui y reſtant long-temps ou toujours, ſoit par le défaut d'occaſion, ſoit par celui de fortune, ſont pour le genre de vie réduits au même taux, ou à peu près, que la deuxiéme claſſe.

En général, la Jeuneſſe d'un moins haut parage, quoiqu'élevée plus mollement encore qu'il ne convient, eſt cependant moins expoſée aux effets dangereux du luxe & des plaiſirs; ſoit parce que les moyens lui manquent, ſoit parce qu'elle n'a pas des

occaſions ſi fréquentes de s'y livrer, à la campagne & dans les Villes de Provinces, où les mœurs ſont d'autant plus épurées, & les objets de luxe & de plaiſirs d'autant plus rares, que l'éloignement du centre eſt plus grand. On peut donc dire que la Jeuneſſe de campagne, élevée plus durement que celle des Villes, eſt la plus propre au Service militaire; enſuite celle des petites Villes, & de ſuite, juſqu'aux Officiers qui ſont de la Capitale, dont l'éducation, relative à leur fortune, eſt ſouvent contraire à ce qu'ils ſoient auſſi forts & auſſi ſains que les autres.

Mais lorſqu'enſuite on conſidere la vie que menent la plupart des Officiers particuliers, on voit aiſément qu'ils doivent être bien moins expoſés aux effets des viciſſitudes militaires.

litaires. Les différens emplois qui leur ſont diſtribués les mettent continuellement en haleine. Dix-huit mois de ſervice, ſans interruption, pendant leſquels ils font preſque journellement tous les exercices ou évolutions militaires; les routes d'une garniſon ou d'un quartier à l'autre, qui leur font parcourir, pendant l'eſpace de dix ou douze ans, la plus grande partie des Provinces du Royaume; la vie frugale * que leur fortune ou leur ſituation les obligent de mener; enfin les travaux ordinaires du matin, qui les forcent de ſe coucher & ſe lever de meilleure heure, fortifient inſenſiblement cette pépiniere de braves gens, & les rend moins ſu-

* Il a paru depuis peu une Ordonnance très-ſage ſur le prix des Auberges, par laquelle cette frugalité ſi utile ſe maintiendra encore mieux.

jets aux maladies, que les gens de qualité.

On peut à cet égard consulter l'expérience. Aux épidémies des armées près, auxquelles les Officiers particuliers sont plus exposés, que les Officiers supérieurs, on voit que la santé de ceux-là est plus robuste que celle de ceux-ci; que les Officiers élevés à la campagne sont plutôt formés à ce genre de travail, ou du moins n'en souffrent pas autant, dans les commencemens; que ceux des Villes de Provinces, qui ont été éduqués, ou dans les principes d'une vie active, ou dans la médiocrité, y ont plus d'aptitude que ceux des Capitales, & les plus riches; enfin, que les jeunes gens sur lesquels on veille de plus près, s'y forment facilement, & que les anciens Militaires y sont tellement endurcis, que rien ne

dérange leur ſanté, même dans les cas les plus épineux.

Mais pour former les jeunes gens au métier de la Guerre, il eſt 1°. néceſſaire que ceux qui commencent à ſervir, ſoient retenus par une diſcipline qui empêche le déſordre auquel ils ne ſont que trop portés ; 2°. il faudroit qu'il y eût une paix aſſez longue pour jouir du fruit de cette diſcipline; ou du moins, il faudroit former, pour ainſi dire, un magaſin, d'où l'on tirât ceux qui, en temps de Guerre, doivent remplacer les Officiers qu'on perd journellement. Sans l'un de ces deux points, il ſeroit difficile d'éviter les inconvéniens qu'entraîne le changement perpétuel auquel la Guerre expoſe, tant par rapport aux exercices, qu'aux travaux, au climat, à la nourriture, &c.

On ne peut rien ajouter aux Ordonnances qui concernent la discipline ; & les plus grands inconvéniens n'auront plus lieu désormais, quant à ce qui concerne le second point, par la bienveillance du Roi, qui, dans l'établissement de l'École Royale Militaire, laissera à la postérité un témoignage authentique de sa gloire & de son amour pour ses Sujets. On trouve, en effet, dans cette École, déja multipliée dans le Royaume, une pépiniere d'Officiers, qui pourront remplir sur le champ, pendant la Guerre, les places qui viendront à vaquer, puisque les jeunes gens y sont élevés de la maniere la plus avantageuse pour le service.

Ce monument, qu'on peut regarder en quelque sorte comme plus glorieux pour le Maître, & plus

utile à la Nation, que l'établiſſement de l'Hôtel Royal des Invalides, puiſqu'il a pour objet des ſervices qu'on attend des citoyens, tandis que l'autre n'en eſt que la récompenſe, a cet autre avantage, que les mœurs, les principes & la ſubordination, ſi néceſſaires pour le bien du Service, & trop ſouvent négligés dans les éducations particulieres, ſont une partie eſſentielle de celle qu'on donne aux Éleves de l'École Militaire. Or il en eſt des Officiers particuliers à l'égard des Soldats, comme des ſupérieurs à celui de la totalité des Gens de Guerre : celui qui commande doit avoir les qualités qu'il veut trouver dans les autres : & l'exemple en ce genre fait plus d'effet que toutes les corrections.

On ne peut cependant diſſimu-

ler que, malgré les plus ſages préceptes & les meilleures précautions, il n'y ait un grand nombre de maux attachés à la condition militaire, & dont les Officiers généraux, ainſi que les particuliers, ne pourront jamais être abſolument garantis. On verra dans les Sections ſuivantes les cauſes diverſes de ces inconvéniens, auxquels chacun, ſelon ſon état, ſa poſition & ſon genre de ſervice, ſera plus ou moins expoſé. Il ſuffit d'avoir montré ici les conditions les plus néceſſaires, pour former la Jeuneſſe à l'état militaire, & d'avoir indiqué les cauſes générales & particulieres du peu d'aptitude à cet état, dans pluſieurs d'entr'eux.



SECTION III.

Des Soldats & de leurs différentes espéces.

LA classe des Soldats est, relativement aux individus qui la composent, celle qui est le plus en état de supporter les exercices, les travaux & les calamités, inséparables de la profession des armes; mais aussi c'est elle qui en porte le fardeau le plus pesant, & qui est le moins pourvue de tout ce qui seroit nécessaire pour le diminuer.

Le nom de Soldat, pris génériquement, comprend également les gens de pied & de cheval, qui sont les espéces. Celles-ci méritent qu'on les distingue relativement aux influences particulieres qu'ont sur elles

plusieurs causes qui agissent plus spécialement sur chacune, & par la différence des individus.

En effet, les gens de pied infiniment plus nombreux, sont moins bien vêtus, font un service plus pénible, ont une paye plus modique, que les gens de cheval; ils sont, outre cela, toujours enfermés dans des garnisons & dans des casernes, plus exposés aux injures du temps, aux influences du mauvais air, & aux maladies qui dépendent de la fatigue. Comme plus nombreux, ils sont moins choisis, l'espéce en est en général moins robuste; & leur genre de vie ne contribue pas peu à les empêcher de le devenir, quand même ils y auroient autant de disposition que l'homme de cheval.

Parmi les gens de cheval, on compte le Cavalier, le Dragon &

le Huſſard. Ce dernier eſt dans une claſſe particuliere, qui réunit tous les avantages poſſibles pour la ſanté. En temps de Paix, il eſt également auſſi bien vêtu & nourri que le Dragon & le Cavalier; il n'eſt pas plus occupé qu'eux, & paſſe le même temps en quartier & en garniſon. A la Guerre, quoique toujours en haleine, le plus ſouvent au bivac, il ne lui manque preſque jamais rien; de ſorte qu'on pourroit regarder cette eſpéce de Soldats comme la plus heureuſe, ſi la crapule, qui lui eſt familiere, ne la rendoit d'ailleurs ſujette aux maux qui en dépendent.

Quant au Cavalier, on peut le regarder comme le Soldat le plus précieux, & dont l'eſpéce eſt la plus rare: auſſi eſt-il le mieux vêtu, le mieux payé, le moins fatigué. Il

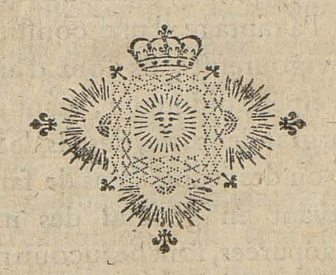
passe, en temps de Paix, les deux tiers de sa vie dans de bons quartiers, où il est très-bien traité, soit pour la nourriture, soit pour le travail ; de sorte que son état est meilleur que celui dont il jouissoit dans la classe où il a été choisi. Ce qui rend en général les Cavaliers plus sains, c'est le choix particulier qu'on fait des individus, qui sortent presque tous du labour, accoutumés aux injures du temps, au cheval, & sont la plupart forts & robustes. Ainsi tout concourt pour en faire des gens sains & nerveux ; puisqu'indépendamment de leur constitution, ils sont moins fatigués, plus en état de se garantir des injures de l'air, & mieux nourris. Ce n'est pas que dans les garnisons ils ne trouvent peut-être des dangers dont le Fantassin est exempt

par l'habitude ; mais le temps qu'ils y paſſent eſt aſſez court ; & d'ailleurs la ſobriété étant plus grande parmi eux, que parmi les autres Troupes, ils ſont préſervés de pluſieurs maux qu'elles n'évitent pas ordinairement.

Les Dragons, qui ſont en quelque ſorte pendant la Paix à l'inſtar des Cavaliers, n'ont pas, à beaucoup près, l'avantage d'une conſtitution auſſi vigoureuſe ; ils ſont d'ailleurs d'une eſpéce différente, étant, pour la plus grande partie, des fils de Bourgeois ou des jeunes gens de famille, qui ayant en général des mœurs moins épurées, ſont beaucoup moins ſobres & plus enclins à la débauche. Au reſte, ils ſont dans le cas d'être placés entre le Cavalier & le Huſſard, relativement aux avantages & aux inconvéniens qui réſul-

tent en tout temps de leurs ſervices & leurs poſitions, pour la ſanté.

On peut rapporter à cette diviſion toute autre eſpéce de Soldats, parce qu'elle renferme exactement ce qui appartient à chacune. Ces généralités préliminaires ſuffiſent, pour donner une notion plus exacte des matieres contenues dans les Sections ſuivantes.



CHAPITRE II.

Préceptes généraux sur les principaux objets qui intéressent la santé du Soldat.

LA classe des Soldats étant celle des Militaires, qui est la plus nombreuse, la plus sujette aux infirmités, & la plus difficile à gouverner, elle exige des détails plus considérables & plus particuliers. La plupart des matieres qui font le sujet de ce Chapitre, ont cependant des rapports plus ou moins éloignés avec les deux autres classes. On en pourra faire aisément l'application.



SECTION PREMIERE.

Du Vêtement.

QUOIQUE je fasse ici du vêtement militaire une Section particuliere, c'est moins dans le dessein d'entrer dans ses détails, que pour donner une idée juste de la maniere dont il doit être ajusté au corps, & le garantir de plusieurs inconvéniens qui résultent souvent du peu de précaution qu'on prend à cet égard. Je réserve la plupart des autres objets qui y sont relatifs pour le Chap. III.

En général, l'homme de Guerre doit avoir un vêtement qui le couvre suffisamment, pour le garantir des injures de l'air, & léger pour qu'il ne soit pas incommodé de son poids. L'habit complet doit être plus lâche que serré, parce qu'il est démontré par l'expérience qu'on est

plus exposé au froid& au chaud dans un habit serré, qui gêne d'ailleurs les mouvemens du corps, & est même capable de causer des maladies de cerveau, des ruptures de vaisseaux, &c. lorsqu'il est étroit à un certain point, comme on en a vu quelques-uns.

Au reste, il seroit avantageux que les habits des Soldats ne fussent point de laine, parce qu'elle est susceptible de plusieurs inconvéniens, tels que celui de retenir facilement les miasmes répandus dans l'air, & de se sécher, se nettoyer plus difficilement, enfin celui de s'imbiber de la sueur qui se corrompt, & exhale une odeur putride qui devient dangereuse. On éviteroit ces inconvéniens, en donnant une veste & une culotte de buffle au Soldat, qui pourroit alors porter un habit de toile.

On gagneroit beaucoup à ce changement, par lequel les Troupes feroient tenues bien plus proprement & plus fraîchement.

Les Cavaliers font préfervés de beaucoup d'incommodités, fur-tout à la Guerre, par leurs manteaux, leurs cuiraffes, leur buffle & leurs bottes. Il y a peu de chofe à changer dans leurs vêtemens, à la laine près, qui eft nuifible.

Mais les gens de pied qui font continuellement expofés aux effets de la pluie, du foleil, de la pouffiere, de la boue, du froid & du chaud, méritent ici une place notoire. On doit avoir foin de leur donner des fouliers épais, garnis d'une femelle, & de leur faire porter des guêtres cirées. Les brodequins & les bottes molles feroient infiniment plus fains. Il feroit bon de munir chacun d'eux, d'une efpéce

de capuchon de toile cirée, qui préservât la tête, & sur-tout la face, du soleil, de la pluie & du froid. J'en ai vu de merveilleux effets.

On n'entrera point ici dans le détail de la propreté, qui a paru, dans tous les temps, assez essentielle, pour qu'on y veillât de près. Il faut qu'un Soldat change, au moins deux fois par semaine, de linge, & qu'il ne laisse ni trouer ni salir ses bas. Sans cela, la pourriture se met de la partie, la vermine, &c.

On sent à merveille que la plus belle coëffure de l'homme est celle des cheveux; mais le Soldat est plus embarrassé par sa chevelure, qu'elle ne lui est utile. S'il n'est pas toujours bien peigné, la vermine se met facilement à sa tête; la crasse naturelle, la pluie & la sueur la graissent, en bouchent les pores, & y forment un enduit nuisible. Il

ſeroit plus avantageux que les Soldats euſſent la tête preſque raſée; par ce moyen elle ſeroit toujours propre, ou du moins très-facilement décraſſée. M. le Comte de Saxe vouloit qu'ils portaſſent des perruques de peau d'agneau d'Aſtracan par deſſus les cheveux coupés très-court.

Le caſque eſt de toutes les eſpéces de chapeaux, celui qui convient le mieux, pourvu que par devant il ſoit garni d'une avance, dite *garde-vue*, qui garantiſſe les yeux de l'ardeur du ſoleil & de la pluie; & par derriere d'une autre avance, qui, tombant à volonté ſur les épaules, défende la nuque des mêmes inconvéniens, des coups de ſabre, &c.

Le caſque, il eſt vrai, lorſqu'il eſt échauffé par le ſoleil, conſerve long-temps ſa chaleur, & peut devenir très-incommode; mais le ca-

puchon, dont il a été fait mention ci-deſſus, empêche qu'il ne le devienne; d'ailleurs on peut, dans les grandes chaleurs, ôter le caſque de temps à autre, & laiſſer le capuchon. Quand le Soldat ſe ſert du chapeau, il doit en garnir le deſſus d'une bonne toile cirée, qui empêche l'eau de pénétrer, & qui en facilite en même tems l'écoulement. Mais ſi le capuchon en queſtion a lieu, cette précaution eſt preſque inutile. Il y a pluſieurs autres obſervations à faire ſur le vêtement du ſoldat & ſur les uſtenſiles qui lui ſont néceſſaires, ſur-tout pendant la Guerre; mais je les réſerve pour les Sections où il ſera traité des diverſes poſitions des armées. Il ſuffit d'avoir indiqué ici des généralités qui conviennent en tout temps. J'avertis ſeulement que la plupart des

conſeils qui viennent d'être décrits, ſont tirés des meilleures obſervations ſur la diſcipline & ſur la ſanté des Gens de Guerre. Il en ſera de même pour les ſuivans. A ce choix, j'ai ajouté ce que l'expérience m'a fait connoître le plus avantageux. Ainſi, ſans blâmer la tenue ordinaire, & ſans rien vouloir réformer, j'ai cru pouvoir préſenter ces vues, comme très-utiles.

SECTION II.

Du Logement des Soldats.

ON ne parlera ici que de ce qui concerne le logement des Gens de Guerre dans le Royaume, & en temps de Paix, parce qu'on aura occaſion dans le troiſiéme Chapitre de parler des quartiers & des garniſons pendant la Guerre.

Les Troupes ſont diſtribuées dans les différentes Provinces du Royaume : mais les Villes de frontiere en contiennent la plus grande partie. Cette diſtribution ſe fait de deux façons. Les unes (la grande partie de l'Infanterie) ſont en garniſon ; les autres (les deux tiers de la cavalerie) ſont en quartier d'hiver. La plupart des Villes de garniſon ſont des Places de Guerre, les quartiers, au contraire, ſont les Villes & les Villages du cœur du Royaume.

Le Soldat eſt logé dans ces diverſes poſitions, tantôt dans des caſernes (en garniſon ſur-tout) & tantôt dans des maiſons particulieres. Cette variété, qui paroît d'abord peu importante, influe cependant beaucoup ſur la ſanté, tant en bien qu'en mal. On va voir par ce qui ſuit, que les caſernes deviennent ſouvent, ou par leur

ſituation, ou par le défaut de précautions, une ſource féconde de maladies.

Pour ſe former une idée des caſernes, on doit concevoir un ou pluſieurs corps de bâtimens vaſtes, deſtinés au logement des Troupes, & diviſés en pluſieurs étages, contenant plus ou moins de chambres aſſez grandes, pour pouvoir y placer un certain nombre de lits.

J'ai vu des caſernes qui contenoient juſqu'à huit Bataillons. Chaque Compagnie occupe plus ou moins de chambres, qu'on nomme chambrées, dans leſquelles les Soldats vivent en commun. Chaque lit eſt ordinairement compoſé d'un matelas, d'une paillaſſe, d'un traverſin & d'une couverture de laine. On fournit une paire de draps par mois. Il eſt rare qu'un ſeul homme couche dans un lit: la régle eſt que chaque lit

ſoit occupé par deux Soldats. C'eſt dans la chambre qu'ils font leur ordinaire, & enfin tout ce qui concerne les détails du ménage, n'y ayant point d'autre lieu que celui-là pour le faire.

Il eſt facile de voir, après cette deſcription, que le concours d'un nombre conſidérable de Soldats dans un même lieu, peut devenir très-préjudiciable à la ſanté, ſi toutes les conditions requiſes, pour que les cauſes diverſes de maladies ſoient écartées, ne ſe trouvent pas réunies. Ainſi le mauvais air, ſur-tout celui qui eſt renfermé, les vapeurs infectes des excrémens & des viandes, l'humidité & le froid, qui ſont les occaſions les plus fréquentes des maladies dans les caſernes, doivent occuper ſingulierement ceux qui ſont faits pour y veiller.

La ſituation & la conſtruction ſont les premieres conditions qui méritent quelque conſidération, & qu'il faut ſoigneuſement obſerver. Il eſt eſſentiel que les caſernes ſoient ſituées ſur un lieu ſec, un peu élevé; expoſées à un air libre, & dans le voiſinage d'une riviere. Il faut que les chambres en ſoient hautes & ſpacieuſes, percées de pluſieurs grandes croiſées, & pour le mieux, aux deux côtés oppoſés, afin de pouvoir renouveller l'air plus facilement. Il eſt de même eſſentiel qu'elles ne ſoient pas au rez-de-chauſſée, où il y a toujours de l'humidité.

Le voiſinage de la riviere regarde principalement les latrines, qui, lorſqu'elles n'ont pas cette iſſue, infectent en tout temps, mais ſur-tout pendant celui qui eſt humide, & portent dans les caſernes un miaſme putride

putride dont l'air eſt continuellement chargé *. Lorſque malheureuſement il ne ſe trouve point d'eau courante, on doit placer les latrines dans une des extrémités des caſernes, ayant ſoin de les tenir toujours propres, & de ne loger perſonne de ce côté.

Rien n'eſt plus important que de veiller à ce que les chambres ſoient toujours bien nettoyées & balayées. Il ne faut pas ſouffrir que les Soldats laiſſent, pendant la nuit, ſur-

* Cette obſervation regarde plus particulierement les Soldats, que les autres hommes; parce qu'en général leurs excrémens exhalent des vapeurs plus nuiſibles, en raiſon de la mauvaiſe diſpoſition de leur ſanté, & du nombre conſidérable d'hommes qui vont aux mêmes latrines, dont quelques-uns ſe trouvent toujours malades, ou prêts à l'être.

tout en été, de l'urine dans des pots, parce que ses vapeurs, jointes à d'autres, qui se répandent dans l'atmosphère, peuvent devenir nuisibles. Pour parer à cet inconvénient, il seroit nécessaire qu'il régnât un tuyau de cuivre, ou de plomb, en maniere de cordon, au dehors des casernes, lequel ayant communication avec chaque chambre, conduisît l'urine dans les latrines. Cette communication, qui régneroit dans les chambres, devroit être pratiquée de maniere que par le moyen d'un bouchon, l'odeur ne pût revenir au dedans.

Il ne faut garder aucun malade, & encore moins les galeux, dans la chambrée, si l'on veut éviter que la contagion y gagne. On fait ouvrir les croisées pendant quelques heures de la journée, pour renouveller l'air; & lorsque le froid ne

le permet pas, ce qui eſt rare, on le purifie, en brûlant du vinaigre, ou des baies de geniévres, ſur une pelle. Cette précaution eſt utile dans tous les temps, mais ſur-tout le ſoir & le matin. On doit laiſſer les lits découverts pendant le jour, & même les retourner quelquefois, pour en chaſſer le mauvais air. Il faut que les viandes ſoient expoſées en-dehors des croiſées; 1°. pour éviter leur corruption; 2°. parce qu'en ſe gâtant dans la chambrée, elles l'infecteroient, & produiroient des effets dangereux. On ſépare les Soldats qui ont de la vermine; on fait balayer, & même arroſer tous les jours la chambre, parce qu'étant ordinairement pavée, elle ſe remplit facilement de pouſſiere; d'ailleurs la crotte qu'y apportent tous les Soldats, deviendroit, ſans cette

précaution, une cauſe de maladie. Les caſernes ſituées ſur un terrain humide, ſont toujours très-malſaines; on doit y remédier, en faiſant creuſer aux environs, des foſſés, qui attirent l'eau du terrain où elles ſont; mais il eſt néceſſaire que ces foſſés ſoient à une certaine diſtance du bâtiment, pour que leurs exhalaiſons n'y refluent pas, & qu'ils ſoient maçonnés, pour que la fange puiſſe être balayée. Au reſte, ſi l'on pouvoit conſtruire ces foſſés de maniere qu'ils communiquaſſent avec quelque eau courante, en leur donnant de la pente, cela vaudroit encore mieux. On corrige auſſi l'humidité, en répétant les fumigations dont j'ai parlé ci-deſſus; & loſqu'on peut faire pénétrer les rayons du ſoleil dans les chambrées, il en réſulte encore un effet plus ſalutaire.

La chaleur exceſſive & le grand froid ſont les deux extrémités auxquelles le Soldat eſt expoſé dans les caſernes. Il eſt dans le cas de ſe garantir plus facilement du froid, parce qu'on lui donne du bois, & que d'ailleurs il eſt de fait que pluſieurs perſonnes réunies dans une même piéce, la rendent moins froide: mais la chaleur n'en devient que plus incommode, par cette derniere raiſon; & lorſque le Soldat veut l'éviter, il tombe dans d'autres inconvéniens plus graves. En effet, comme les Soldats ſont couchés deux à deux, & pluſieurs dans une même chambre, ils s'échauffent mutuellement, & ſont tentés d'ouvrir leurs fenêtres pendant la nuit: ce qui eſt très-dangereux. Dans le jour, ſi le ſoleil donne en plein dans la chambrée, le ſeul moyen qu'ils aient pour en dimi-

nuer la force, eſt de mettre une couverture ou un drap à la fenêtre; mais alors ils ſont étouffés d'autant plus aiſément, qu'ils ſont obligés de faire du feu pour leur ordinaire. C'eſt pourquoi les deux croiſées, dont j'ai parlé ci-devant, ſont néceſſaires, parce qu'au moins l'air peut être, par ce moyen, rafraîchi par un côté. Il ſeroit bon qu'il y eût dans chaque chambrée un ventilateur, comme on en a propoſé, & mis en uſage dans les Hôpitaux. Il ſeroit auſſi à propos de doubler les chambrées pendant l'hiver, & de les dédoubler pendant l'été. L'uſage ordinaire eſt contraire à cette pratique, parce que beaucoup de Soldats étant en congé pendant l'arriere-ſaiſon & l'hiver, les Régimens ſont moins nombreux dans ce temps, & qu'ils ſont preſque toujours complets pendant l'été. Il faut d'ail-

leurs leur défendre de se servir d'huile pour lumiere : sa vapeur est malsaine, dans un lieu renfermé, de même que celle des chandelles mal éteintes.

Dans les garnisons, la Cavalerie est logée comme l'Infanterie ; mais les Cavaliers ont cet avantage, qu'étant moins nombreux, ils sont plus au large, & conséquemment moins exposés à tous les effets de la chaleur ; & cet autre, qu'étant mieux vêtus, ils sont plus facilement à l'abri des effets du froid. Quant au mauvais air & à l'humidité, ils peuvent aussi s'en préserver davantage, parce que l'odeur des chevaux & du fumier ne laissent pas que d'être favorables à cet égard. Au reste, l'usage fréquent du tabac à fumer, parmi les Troupes, est un préservatif très-utile contre les effets pernicieux de

l'air corrompu. *Voyez* la Section V.

Les logemens de quartier sont, sans contredit, plus sains ; & ce sont les gens d'une constitution plus saine (les gens de cheval) qui ont encore l'avantage d'en jouir. Il est cependant vrai que l'usage de loger ainsi le Soldat seul dans des maisons particulieres, pendant un certain temps, n'est pas exempt de tout inconvénient; car, à l'expiration de ce terme, il retourne en garnison, où il est dans le cas de changer une habitude si heureuse, & devient conséquemment plus sensible aux premiers effets d'une position infiniment plus mal-saine. C'est pourquoi, tout bien compensé, il seroit bien plus avantageux de continuer, même dans les quartiers, de rassembler en chambrées le même nombre, ou à peu près, de soldats. J'ai été dans le

cas de m'appercevoir du bien qui en résulte, lors des changemens de la garnison au quartier, & de celui-ci à celle-là.

Ces détails paroîtront peut-être minutieux à plusieurs personnes; ils sont cependant plus nécessaires qu'on ne l'imagine, puisque tous les gens expérimentés conviennent que les plus petites imprudences générales deviennent une source inépuisable de maladies dans les Gens de Guerre, comme dans le Peuple. D'ailleurs, c'est moins sur les objets les plus importans & les plus sensibles, que les hommes ont besoin d'avertissement, que sur ceux qui paroissent de peu de conséquence; les premiers étant rarement ou ignorés ou négligés.



SECTION III.

De la Nourriture des Soldats.

CET article devient plus intéressant que les précédens, parce que les effets pernicieux, qui résultent de l'abus de la nourriture, sont plus fréquens & plus marqués que les autres, & que d'ailleurs le Soldat y est plus exposé par état & par intempérance. Mais avant d'entrer dans quelque détail à cet égard, il sera bon de faire connoître, à peu près, la maniere assez générale dont les Soldats sont nourris en garnison & en quartier.

En garnison, les Soldats vivent en commun dans chaque chambrée. On leur fournit le pain, la viande, le sel & le bois; ce qui reste de leur paye est remis entre

les mains du Chef, pour fournir aux autres dépenses. En quartier, au contraire, les gens de cheval ont leur paye entiere, & se pourvoient de tout ce qui est nécessaire à la vie, selon leur fantaisie & leur goût. Là, ils vivent ou en chambrée commune, ce qui est le plus utile, comme on l'a vu dans la Section précédente, ou deux à deux, ou chacun en particulier.

Ces deux positions différentes, exigent qu'on examine la nourriture des Soldats, sous deux rapports particuliers. Le premier, concerne celle de la garnison, & le dernier, celle des quartiers. Celle-là doit être considérée relativement aux abus dont elle est susceptible, soit par le défaut de précaution, soit par celui de l'ordre, ou enfin par l'intempérance. Quant à ce qui regarde les choses étrangeres aux

repas ordinaires, tels que les fruits, les boiſſons de toute eſpéce, c'eſt la qualité, ou la quantité, qui les rendent nuiſibles, comme on le dira ci-après.

La nourriture des quartiers ne mérite guères qu'on entre dans des détails particuliers, puiſqu'elle eſt, à peu près, la même que celle des Bourgeois, & que lorſqu'on ne commet pas d'abus, elle eſt réputée très-ſaine. Il faut cependant noter qu'il y a certains Soldats, qui, lorſqu'ils ne vivent pas en chambrée, & qu'ils ſont ſur-tout ſeuls, ne font point d'ordinaire, & boivent toute leur paye : ce qui eſt très-nuiſible, & demande qu'on y veille de près. Au reſte, il eſt prudent d'en faire manger pluſieurs enſemble; & s'il étoit poſſible qu'ils continuaſſent de vivre comme dans la garniſon, on éviteroit les dangers qu'ils éprou-

vent dans le changement ſubit auquel ils ſont expoſés, quand ils quittent le quartier.

Quant à la nourriture de garniſon, comme elle eſt d'un genre particulier, & ſpécialement dévolu aux Gens de Guerre, elle mérite plus de conſidération. Elle conſiſte en ſix articles principaux, ſavoir, le pain, la viande, le ſel, les légumes, la préparation de ces différens alimens, & l'eau qui y eſt employée, & qui ſert auſſi de boiſſon.

Le pain des Soldats, dit *de munition*, eſt fait avec deux tiers de froment, & un tiers de ſeigle, dont la farine & le ſon ſont mêlés enſemble, de maniere que le dernier y domine quelquefois. Cet aliment, depuis long-temps en uſage parmi les Troupes Françoiſes, eſt reconnu comme très-ſain, & très-convenable en gé-

néral aux Soldats, lorſqu'il eſt bien préparé, & qu'il n'eſt altéré par aucun mélange pernicieux. Il eſt vrai que les jeunes gens de famille, nouvellement enrôlés, ont de la peine à s'y accoutumer, & que dans les premiers temps, il leur cauſe des indiſpoſitions marquées ; mais en leur en faiſant manger peu d'abord, on les conduit par gradation à la ration ordinaire.

Cette ration ne varie que d'une livre & demie à deux livres. Elle eſt ſuffiſante pour la nourriture d'un homme, pendant un jour ; mais il faut avoir ſoin qu'il n'y ait point de fraude ſur le poids, la cuiſſon & le mélange. Dans le premier cas, le Soldat eſt privé de la quantité de pain néceſſaire pour vivre *.

* Deux livres de pain ordinaire ſont plus que ſuffiſantes pour bien nourrir un hom-

Dans le ſecond, il devient nuiſible, en ce que n'étant pas aſſez cuit, il eſt trop lourd, & qu'il cauſe ordinairement la diarrhée & la dyſſenterie. Dans le troiſiéme, ſi la farine provient d'un mauvais grain, & moiſi, ou qu'on y mêle, pour faire le poids, quelque matiere étrangere, ou nuiſible, il cauſe des fiévres putrides & malignes, ou du moins ne nourrit pas aſſez. Ces inconvéniens ne ſe rencontrent heureuſement preſque jamais, parce que les Munitionnaires ſervent en général très-bien, & que le Gouvernement les récompenſe, en raiſon de leur exactitude.

Le pain de munition eſt jugé par le Public beaucoup trop légére-

---

me; mais on voit par la compoſition de celui-ci, qu'il en faut donner davantage que de l'autre.

ment, & son aspect décide plutôt contre lui, que sa qualité; car, à proprement parler, il seroit difficile d'en préparer une autre espéce, qui convînt autant à la santé des Gens de Guerre. En effet, quoiqu'il paroisse contenir des parties moins nutritives, que le pain de pure farine, il faut considérer la disposition de la santé, & le genre des individus, pour juger de l'aliment qui leur est propre. Or il est certain que le Soldat, né dans une classe d'hommes, qui s'occupent à des travaux pénibles, & qui y est lui-même entretenu dans sa profession, a besoin d'un aliment grossier, qui exerce les forces de son estomac, & qui ne soit pas digéré trop promptement. C'est ce qu'il trouve dans le pain de munition, qui d'ailleurs, par l'acidité particuliere, que lui communique le son,

devient propre à corriger la dispoſition alkaline des humeurs, à laquelle le Soldat eſt ſujet, comme *Delius* l'a démontré.

On prépare une autre eſpéce de pain pour la Guerre, dont on parlera en ſon lieu (le biſcuit).

On a coutume de donner peu de viande au Soldat; & rien n'eſt mieux entendu, parce que c'eſt de tous les alimens celui qui paroît être le moins ſain pour lui. Ainſi, pourvu qu'il en ait aſſez pour faire la ſoupe, l'excédent ſeroit ou ſuperflu ou nuiſible. Il faut ſeulement avoir attention qu'elle ſoit fraîche & bonne; que les bœufs, qui ſont deſtinés pour les Troupes, ſoient examinés, avant qu'on les tue; car il réſulteroit des maux infinis de la diſtribution d'une viande gâtée, ou provenant d'un animal malade. Un ſecond point, non moins eſſentiel,

regarde la police des chambrées ſur cet objet : de ſorte qu'il faut veiller à ce que les Soldats ne laiſſent pas corrompre leur viande ; ou ſi cela arrive par haſard, il faut les empêcher d'en faire uſage.

La meilleure précaution qu'ils puiſſent prendre à cet égard, c'eſt d'expoſer leur viande en dehors des fenêtres ; & celle qui feroit la plus utile, pour que les inconvéniens fuſſent plus rares, feroit de la diſtribuer plus ſouvent.

Les Soldats ont pour habitude de manger du lard, du porc & de la viande ſalés. Lorſque les uns & les autres ne ſont ni rances, ni corrompus, ils forment un aliment, qui peut ſuppléer, en partie, à la viande fraîche ; mais ils ne ſont jamais de ſi bonne ſoupe. Au reſte, il eſt des cas où il eſt preſqu'impoſſible de conſerver celle-là ; & conſéquem-

ment, ils ſont obligés de faire la ſoupe au lard, ou avec de la viande ſalée, qui n'eſt pas nuiſible pour des gens qui ſont même accoutumés à mettre preſque toujours du lard dans la ſoupe qu'ils font même avec la viande ordinaire, & qui d'ailleurs ont l'eſtomac aſſez fort pour digérer des alimens peſans & tenaces. Il eſt vrai que cette nourriture eſt moins ſaine; mais auſſi eſt-il rare que les Soldats y ſoient réduits.

Le ſel marin eſt de tous les ingrédiens, qui ſervent à la préparation des alimens, le plus employé, &, pour ainſi dire, le plus utile. Non-ſeulement il donne de la ſaveur à ceux qui ſont par eux-mêmes inſipides, mais il facilite auſſi la digeſtion des plus peſans, en ranimant les fibres de l'eſtomac, & s'oppoſe à la putréfaction. Il faut cependant avoir ſoin que l'uſage

en ſoit modéré; car lorſqu'il eſt employé à plus forte doſe, il hâte la pourriture auſſi facilement, qu'il l'empêche, lorſqu'on n'en mêle qu'une doſe médiocre avec ces alimens. D'ailleurs l'acrimonie muriatique, dont parle *Boerhaave*, eſt un des effets de l'abus du ſel, qui multiplie ces diſpoſitions ſcorbutiques, que l'on obſerve ſi ſouvent dans les Soldats.

La meilleure & la plus ſaine nourriture, eſt celle des végétaux. Le Soldat en fait un grand uſage, parce que la modicité de ſa paye l'y oblige; mais on devroit lui faire pratiquer, par raiſon, ce qu'il fait par néceſſité, à cet égard, s'il ſuivoit un régime différent. En effet, on n'a point à craindre des végétaux, la corruption que les viandes occaſionnent. Ils remettent, au contraire, dans la maſſe des hu-

meurs une acescence d'autant plus utile, que dans l'état de Soldat, elles ont le plus communément une disposition contraire. Parmi les végétaux, on compte différentes espéces, dont chacune peut être employée utilement, & de différentes manieres. Les herbes potageres servent dans la soupe, pour lui donner du goût & de l'acescence, mais elles sont peu nourrissantes. Je croirois cependant qu'il seroit essentiel qu'il y en eût toujours dans le pot de la chambrée. Les choux, les navets, les bettes, l'oseille, la chicorée, &c. sont de ce genre; mais les légumes & les farineux sont d'autant meilleurs pour eux, qu'ils sont très-nourrissans. Les féves, les haricots, les pois, les lentilles, les pommes de terre, &c. peuvent suppléer en toute occasion, la viande, & ils sont d'ailleurs très-sains. On

peut dire, même à l'égard des pommes de terre, que l'on devroit les cultiver en France, beaucoup plus qu'on ne le fait, parce qu'elles ſont d'une reſſource peu commune dans la diſette, & ſuffiſantes par elles-mêmes, pour la nourriture des hommes : les Allemands en tirent un grand avantage. Quant aux fruits, ils n'entrent guères dans la nourriture des Soldats en chambrée ; leur uſage modéré eſt aſſez ſain, pourvu qu'ils ſoient choiſis dans leur maturité. On croit, par un faux préjugé, qu'ils cauſent la dyſſenterie & le dévoiement ; mais ce n'eſt que dans le cas où l'on en mange trop, & qu'ils ſont de mauvaiſe qualité. Au reſte, ils ne produiſent jamais de ces épidémies, qu'on leur a attribué ſi ſouvent & ſi injuſtement.

La cuiſine du Soldat ne réveilleroit pas l'appétit d'un Traitant, ou

d'une petite Maîtresse ; mais celui d'un homme accoutumé à des travaux durs, ne seroit pas longtemps flatté de la bonne chère qu'on fait chez eux, ou du moins il ne le seroit pas impunément. Une soupe trempée le plus souvent avec du bouillon très-léger, jetté sur du pain de munition, un très-petit morceau de viande pour chaque Soldat, un peu de lard, ou des choux, navets, haricots cuits avec le bouillon, forment le dîner. Le souper est souvent le même, & il n'a pas ordinairement de viande à ce repas ; mais une gamelée de choux, de pois, de féves, de pommes de terre, &c. cuits avec le bouillon, assaisonnés avec un peu de beurre & de sel, un morceau de lard, cuit avec des choux, voilà les préparations les plus fréquentes. Il est rare que le Soldat mange des

œufs, parce qu'ils ſont chers, & qu'il lui en faudroit beaucoup. Le poiſſon, la volaille & le gibier, ne ſont guères de ſa compétence, par la même raiſon. L'excès dans ſa nourriture eſt auſſi fort difficile; il s'agit ſeulement, pour ſa ſanté, que les différens alimens dont il fait uſage, ſoient par eux-mêmes ſains, & préparés de maniere à ne pas altérer ſa conſtitution.

Or il faut éviter avec ſoin la grande ſalure, faire choix d'alimens qui ne ſoient pas corrompus, & que le lard & le beurre ne ſoient point rances. Il eſt un uſage malheureuſement établi par-tout, celui des caſſeroles de cuivre étamées. Les Soldats s'en ſervent pendant la Paix, & ſur-tout à la Guerre : cependant on devroit les bannir abſolument, mais principalement de la cuiſine du Militaire, qui, en général, n'a ni

ni les moyens, ni même les précautions qu'elles exigent. Pour la chambrée de paix, elles paroissent entierement inutiles, puisqu'avec des pots & des casseroles de terre, qui sont peu coûteuses, ils peuvent faire leur ordinaire. Quant à la Guerre, les casseroles de fer-blanc sont préférables en tout point, comme on le verra en son lieu.

Le feu de bois à la cheminée est le seul qui n'ait pas d'inconvénient pour faire l'ordinaire de la chambrée. La houille, les mottes de Tanneur, exhalent des vapeurs nuisibles dans un lieu renfermé. On dira ci-après quelles sont les conditions que doit avoir l'eau avec laquelle les alimens sont préparés.

On ne connoît dans la chambrée aucune autre boisson que celle de

l'eau commune. Il n'eſt point d'objet qui mérite plus d'égard que celui-là, dans toutes les circonſtances de la vie ordinaire, mais principalement pour le Soldat, qui, dans ſes courſes continuelles, eſt ſouvent dans le cas d'en boire de mal-ſaines. Ainſi on examinera ici ſcrupuleuſement les différentes eſpéces d'eau.

On diſtingue communément les eaux ſimples en céleſtes & terreſtres. Les premieres ſont ou fluides, comme la pluie ; ou congelées, comme la grêle & la neige. Quant aux eaux terreſtres, elles ſont ou courantes, comme celle de riviere, de fontaine & de puits ; ou dormantes, comme celles des étangs, des lacs & des marais ; ou congelées, comme celles de toutes les eaux précédentes, que le grand

froid réduit, en totalité ou en partie, à l'état de glace.

Les eaux du ciel ſont moins corruptibles que les autres, & plus propres à la végétation ; mais elles étanchent peu la ſoif, & ſont plus crues & moins ſaines, ſur-tout celles qui proviennent de la fonte des neiges & de la grêle, dont l'uſage habituel, dans les pays de montagnes, où l'on n'a que cette reſſource, rend le goître familier, & comme endémique.

Les eaux courantes ſont les plus ſaines, les plus agréables au goût, & celles qui étanchent le mieux la ſoif. Parmi celles-là, celle de fontaine eſt la plus claire & la plus légere, mais un peu plus crue que l'eau de riviere, qui eſt ſouvent trouble & impure dans le voiſinage & au-deſſous des grandes Villes,

mais plus facile à purifier, plus propre à la coction des alimens, & à leur digestion. Celle de puits est un peu froide, plus crue que celle de fontaine, & plus sujette à contenir des matieres hétérogènes.

Les eaux dormantes sont les moins saines de toutes. Les animaux qui y déposent leurs œufs, ou qui y meurent, les différentes immondices dont elles sont remplies, & leur repos parfait, les rendent sujettes à la corruption. Au reste, celle des lacs est la moins dangereuse, ensuite celle des étangs.

Quant à la glace fondue que l'on boit, elle participe des qualités de l'eau qui a été congelée; ainsi elle est plus ou moins nuisible: mais en général, à moins qu'elle n'ait été de nouveau broyée & mise en mouvement, elle est indigeste.

On peut aiſément conclure de ce qui vient d'être dit, qu'il y a beaucoup de précautions à prendre ſur le choix des eaux, & encore plus, quand la poſition des lieux n'en laiſſe pas la liberté. Ainſi, pour diminuer la crudité de l'eau des citernes, & lui ôter ſa qualité froide, il faut la battre & la tranſvaſer à pluſieurs repriſes, ayant ſoin de la filtrer à travers un crible. L'eau de riviere ſera puiſée, autant qu'il ſera poſſible, vers le milieu du lit, & au-deſſus de l'endroit où ſe jettent les immondices; on la laiſſera dépoſer, puis on la filtrera. L'eau de puits ſera battue & filtrée; celle de lac puiſée à l'endroit le plus clair, & filtrée; celle de marais & d'étang puiſée de la même maniere, avec la précaution de remuer le moins qu'il ſera poſſible, à l'en-

droit où on la prend, crainte de la troubler; il faut auſſi la faire dépoſer & la filtrer. Celle de citerne devroit éprouver un bouillon, pour devenir potable ſans inconvéniens. Au reſte, on peut, avec différens ingrédiens, corriger la mauvaiſe qualité de l'eau. Ainſi l'on mêle avec celles qui ſont corrompues, de l'alun & du nitre; mais en les faiſant cuire, on peut ſe paſſer de ces moyens, & remédier à la crudité, qui ſe corrige auſſi en y faiſant infuſer un bâton de cannelle, en y mêlant quelque matiere aromatique, du miel, du ſucre, &c. Si l'on eſt forcé de préparer les alimens avec des eaux pourries, il eſt bien eſſentiel, après avoir pris les meſures ci-deſſus, d'y joindre des plantes acides, telles que l'oſeille, l'alleluia, &c. En gé-

néral, dans tous les cas où l'on soupçonne l'eau d'être nuisible, on devroit ordonner au Soldat d'y ajouter un peu de vinaigre, jusqu'à une agréable acidité; & comme on peut difficilement parvenir à faire exécuter cette ordonnance, il seroit plus simple de faire mettre dans l'eau qui se conserve dans la chambrée, une certaine quantité de vinaigre, qui ne peut jamais en altérer les bonnes qualités, & qui pare à plusieurs incommodités, que l'eau même la plus saine produit dans quelques sujets qui en font leur boisson. Il est d'ailleurs de fait que dans les grandes chaleurs, cette liqueur étanche facilement la soif; & que les imprudences du Soldat, dans le temps où il est très-échauffé, & sue beaucoup, auroient des sui-

tes moins fâcheuſes, ſi on prenoit cette précaution.

On verra dans pluſieurs autres endroits, combien l'eau produit de maladies parmi les Soldats, & quels ſont les moyens d'y obvier dans les différentes circonſtances. Il reſte maintenant à examiner les abus qui réſultent des alimens & boiſſons auxquels ils ſe livrent par intempérance, & qui ne font point partie de la nourriture ordinaire. Ils ſe réduiſent en général aux fruits & aux boiſſons ſpiritueuſes. Celles-ci ſont le vin, l'eau-de-vie, la biere, le cidre, le poiré. On a déja parlé des fruits : en conſéquence on ſe réduira ici à dire qu'en général leur trop grande quantité engendre des crudités & des dyſſenteries, de même que leur mauvaiſe qualité,

qui consiste dans leur pourriture, ou le défaut de maturité. Dans le premier cas, ils mettent les humeurs dans une disposition de putridité, qui n'est déja que trop fréquente par plusieurs autres causes, engendrent des vers, &c. Dans le second, ils occasionnent des vents, des crudités, forment un chyle imparfait, affoiblissent, &c. Il est difficile d'empêcher le Soldat de manger plus ou moins de fruits ; mais au moins faut-il l'avertir des inconvéniens qui résultent de leur abus. Les Chefs de chambrée pourroient y veiller jusqu'à un certain point.

Le vin est par lui-même une boisson saine, nourrissante & fortifiante; son usage modéré ne nuit presque jamais à personne; & si le Soldat en buvoit modérément de temps en temps, il est certain qu'il s'en trouveroit très-bien.

Il y a trois chofes à confidérer dans fon ufage immodéré : 1° l'ivreffe qu'il caufe ; 2° les accidens qui réfultent de cette habitude : 3° enfin, on doit avoir attention à la qualité du vin, qui, frélaté de différentes manieres, peut caufer des maladies très-graves. L'ivreffe eft relative à la maniere dont les différens fujets foutiennent le vin. Ainfi, tel homme devient ivre pour avoir bu une chopine, tandis que l'autre ne l'eft pas pour quatre pintes. Celui qui s'enivre facilement, fe corrige plus facilement, & eft moins fujet aux inconvéniens du vin. Mais, quoi qu'il en foit, le Soldat ivre court beaucoup de rifques : il s'endort au coin d'une borne, d'une haie, &c. y peut paffer la nuit, & y attraper une pleuréfie, ou péripeumonie, qui font ordinairement

mortelles, parce que les deux causes les plus fortes agissent en même temps ; la suppression de la transpiration, & la congélation des liqueurs. S'il est de service, il est dans le cas d'éprouver le même sort, étant en faction. On n'ignore pas d'ailleurs que les nausées, qui accompagnent cet état, & la langueur qui le suit, dérangent prodigieusement les digestions & la santé. On a en général grand soin de punir l'ivresse répétée dans un Soldat, parce qu'elle est de grande conséquence pour son service; mais on néglige un peu trop celle de ces sacs à vin, qui ne s'enivrent presque jamais. Il est pourtant vrai que cette espéce de buveurs est celle des plus mauvais serviteurs, & que d'ailleurs ils finissent par ne plus se nourrir que de

vin, étant dégoûtés de tout autre aliment ; qu'ils ſont ſujets à des obſtructions, & enfin périſſent preſque tous de cette maladie, ou d'hydropiſie.

Le Soldat, vu la modicité de ſa fortune, eſt rarement dans le cas de boire de bon vin. Le Marchand fraude ſouvent, pour tirer plus de profit, en vendant à meilleur marché une plus grande quantité de cette liqueur. Quoique le Gouvernement ſéviſſe très-rigoureuſement contre ce déſordre, il n'eſt encore que trop fréquent, & c'eſt le miſérable qui en eſt la victime.

Le premier des inconvéniens, & le moindre pour la ſanté, eſt celui du mélange de l'eau avec leur vin, parce qu'il n'en eſt que moins capiteux. D'autres font du vin avec des décoctions de quelques fruits rou-

ges, & y mêlent de l'eau-de-vie; celui-là eſt plus nuiſible, quoiqu'en général, à l'ivreſſe près, qu'il cauſe, il ne ſoit pas, à beaucoup près, auſſi dangereux que celui où ils mettent de la litharge, de la céruſe, pour lui donner de la conſiſtance & de la ſaveur; car le vin préparé de cette maniere, eſt un poiſon propre à cauſer le Miſéréré, le Colera-Morbus, la Colique de Poitou, &c.

Au reſte, les vins nouveaux ſont ceux que le Soldat boit le plus ſouvent; mais ils ſont d'autant plus mal-ſains, que la fermentation n'en eſt jamais totalement finie qu'au bout d'une année, & qu'ils ſont très-acides. On ne peut blâmer, juſqu'à un certain point, l'habitude des Soldats, de boire le matin un peu d'eau-de-vie; mais ſon excès

eſt encore plus nuiſible, que ſon uſage modéré n'eſt utile : il blaſe, enivre, & cauſe des déſordres infiniment plus prompts & plus grands, que ceux de l'abus du vin.

Le cidre eſt une liqueur ſpiritueuſe, faite avec le ſuc de pommes, à peu près de la même maniere que le vin avec le ſuc de raiſins. Le poiré eſt, au contraire, fait avec le ſuc de poires. L'un & l'autre forment une boiſſon, qui, dans certains pays, eſt l'unique parmi les gens du peuple. Son ivreſſe eſt plus nuiſible que celle du vin : elle eſt capiteuſe, forme des concrétions, rend ſujet à la Goutte, &c.

Il eſt cependant vrai que l'uſage modéré de ces deux boiſſons eſt utile au Soldat, qu'elles ſont nourriſſantes ; & que pourvu qu'elles ne ſoient pas trop acides, elles ſont

favorables. Lorſque le cidre ou le poiré ſont trop nouveaux, ils ſont venteux & peſans.

Quant à la biere, c'eſt de toutes les boiſſons, la plus ſalutaire. On la prépare avec l'orge, qu'on fait fermenter, & on y joint quelquefois un peu de houblon, pour lui donner une ſaveur plus piquante; mais il la rend amere, & plus capiteuſe. La biere engraiſſe, nourrit, enivre plus rarement que les autres liqueurs, & produit moins d'accidens. Heureux le Soldat qui ſe trouve dans un pays à biere, & a le moyen d'en boire de temps à autre.

Un Chef de Troupes, inſtruit des effets utiles & nuiſibles de ces différentes boiſſons, peut rendre de grands ſervices à ſes Soldats,

en montant ſa diſcipline en raiſon du bien & du mal qui en réſultent.

SECTION IV.

Du ſervice & de l'exercice des Gens de Guerre, relativement à leur ſanté.

TOUT le monde ſait combien les Troupes Françoiſes ont été exercées depuis la fin de la Guerre. Peut-être y a-t'il eu quelquefois de l'abus à cet égard; mais il eſt certain qu'en général il ne peut réſulter qu'un grand bien d'un exercice qui met ſans ceſſe les Gens de Guerre en haleine, les rend plus légers, plus propres à ſoutenir les fatigues, & moins gênés dans tous leurs mouvemens. Ce principe eſt conforme en tous points à ce qu'on

doit attendre des Militaires : *force*, *souplesse*, *légéreté*.

Chaque espéce de Troupe a son genre de service & d'exercice. Le service, en temps de Paix, est rarement pénible : il consiste, pour le piéton, dans plus ou moins de gardes à monter dans le mois ; & ce sont les factions de nuit, sur-tout celles de l'hiver, qui nuisent le plus à la santé. On prend cependant des précautions à cet égard, de maniere que pendant la nuit elles sont moins longues pour chacun, & particuliérement lorsque le froid est rigoureux. Le Soldat en faction est, au reste, bien couvert, ayant une capotte avec un capuchon. Il attrape, sans contredit, quelquefois à ce service, des rhumes, & même des pleurésies ou péripneumonies.

Mais quel eſt l'état où l'on n'y eſt pas expoſé ? Le moyen le plus ſûr, pour n'être pas alors incommodé, eſt celui de marcher continuellement. Ce ſecret eſt connu de la plupart des Soldats, & ſur-tout des anciens. Les Gens de cheval ne montent preſque de gardes que celles du quartier. On pourroit dire qu'ils n'ont d'autre ſervice que celui de panſer leurs chevaux ; ce qui non-ſeulement n'eſt pas nuiſible, mais eſt au contraire très-utile à la ſanté, en ce que cet exercice journalier, néceſſairement pris à certaines heures, aſſujettit les Cavaliers à une régle qui les diſtrait de la débauche ; que, comme on l'a dit dans l'article précédent, l'odeur de l'écurie & du fumier eſt ſaine, & qu'enfin cela leur donne du goût

pour le travail. Les Fantassins sont moins gênés. On devroit donc instituer aussi une régle qui les retînt, en les empêchant, par exemple, de dîner ou souper hors de la chambrée, sans permission; en les occupant aux travaux des fortifications, &c. Le premier article regarde la discipline du corps; le second est l'affaire du Gouvernement. J'ai vu l'une & l'autre pratique réussir parfaitement, tant pour la santé, que pour l'aisance du Soldat.

Il est vrai qu'on l'exerce souvent aux évolutions militaires, & que cet exercice supplée, en quelque maniere, à ce que je viens de proposer. Il faut pourtant remarquer que les exercices militaires n'ont principalement lieu que pendant six mois de l'année; qu'ils sont quelquefois même poussés trop loin dans

un temps où la chaleur eſt exceſſive, & qu'ils cauſent conſéquemment des maladies. Il ſeroit plus à propos d'exercer toujours de deux jours l'un, que de paſſer d'un mouvement rapide à l'inaction plus ou moins grande ; ce qui eſt encore nuiſible. Le temps le plus propre pour exercer les Troupes, ſeroit le Printemps & l'Automne; & l'heure la plus commode, celle où le jour commence à poindre. Quoi qu'il en ſoit, la plupart de ces conſeils ſont mis en uſage, & ont déja été donnés : on ne les répéte ici, que parce qu'on ne ſauroit porter trop avant dans l'eſprit des Chefs la conviction à cet égard.

On a ſenti la néceſſité & l'utilité des campemens de paix, & preſque toutes les Troupes de France en ont fait ſucceſſivement pendant celle-

ci. C'eſt, en effet, donner aux nouveaux Militaires une idée de la Guerre, & de l'habitude à ſes travaux.

Je finirai cet article par un point très-intéreſſant, & qui, peut-être, n'a pas frappé autant qu'il le mérite. C'eſt qu'on s'apperçoit que, depuis qu'on met le Soldat, & même l'Officier à la muraille, & qu'on briſe, pour ainſi dire, leur corps à toutes les attitudes, & ſur-tout à celle de la grace & du bon port des armes, qu'on leur apprend à marcher; on voit les jeunes gens mieux tenus, mieux formés; ce qui peut devenir un jour très-utile pour l'eſpéce qui dégénere ſenſiblement.



SECTION V.

De l'air, & des positions en général *.

PERSONNE n'eſt plus expoſé que le Militaire aux viciſſitudes de l'air, puiſque perſonne ne change auſſi ſouvent de poſition.

Les mauvais effets de l'air ont deux ſources principales, ſon intempérie & ſon impureté. Celle-ci étant la plus nuiſible & la plus fréquente, on commencera par elle.

On appelle air impur, celui qui eſt chargé de particules hétérogènes; & comme celles-ci ſont de différente nature, il doit y avoir pluſieurs eſpéces d'impuretés de l'air.

* *De aëre, locis Hipp.*

La premiere, & celle qui ſe manifeſte le plus facilement, eſt celle qui vient des vapeurs putrides, qui, reçues avec l'air dans le corps, y portent une diſpoſition à la putréfaction des humeurs. Il n'eſt pas difficile de concevoir qu'un air infecté de ces vapeurs, eſt propre à cauſer des maladies malignes & peſtilentielles.

Les eaux marécageuſes, ou dormantes; celles qui contiennent des plantes & des inſectes, des animaux morts; les cadavres d'hommes & de chevaux qui ne ſont pas inhumés, ou le ſont peu avant dans la terre; les excrémens des hommes & des animaux; le voiſinage des lieux où ſe trouvent des maladies putrides & peſtilentielles; fourniſſent ces vapeurs; enfin, les miaſmes de pluſieurs eſpéces, répandus dans

l'atmoſphère, chargent l'air de plus ou moins d'impuretés ; & comme il eſt rare que l'homme de Guerre ne rencontre pas quelques-unes de ces influences nuiſibles dans l'air, auſſi eſt-il plus fréquemment expoſé au danger.

Quoique l'on ne connoiſſe pas la nature de la plupart des vapeurs nuiſibles répandues dans l'air, on n'en voit que trop les effets ; & de tout temps on a cherché à s'en garantir.

On emploie deux moyens pour y parvenir, ſoit en travaillant à éloigner les cauſes, ſoit en cherchant à affoiblir leur action. Pour remplir le premier objet, rien n'eſt au-deſſus de la fuite ; mais il eſt des poſitions pour l'homme de Guerre, qui le retiennent, malgré le danger évident. Ainſi, preſque toujours on

eſt

eſt dans le cas de ſe borner à écarter les exhalaiſons nuiſibles. De tous les moyens qui y conduiſent, il n'en eſt aucun qui ſoit auſſi puiſſant que le vent : ainſi, dans cette circonſtance, il faut tâcher de renouveller continuellement l'air par l'endroit où le vent ſouffle, & chaſſer ou corriger, par ſon action, l'air ancien qui eſt corrompu. Voici, à cet égard, les propres paroles de l'illuſtre *Boerhaave. Venti cum ferant aërem cum omnibus ſuis contentis de loco in locum, adducunt ſemper partes ab iis locis, à quibus ſpirare inceperunt, adeòque mutant ſemper aëris materiem, propriam certo loco aſſiduè auferunt, recens adlatam reſtituunt ſemper.* Les vents portant l'air d'un lieu en un autre, avec tout ce qu'il contient, apportent toujours les parties contenues de l'endroit d'où ils ſoufflent, &

changent ainſi continuellement la matiere de l'air, entraînent celle qui étoit fixée dans un même lieu, pour lui ſubſtituer la nouvelle (matiere) qu'ils apportent.

L'air des caſernes étant ſuſceptible de renfermer des exhalaiſons putrides, par les raiſons ci-deſſus, c'eſt à cet effet que j'ai conſeillé l'ouverture des croiſées à l'un & à l'autre bout des chambres. Au reſte, ſi les vents, en renouvellant l'air, diminuent ſon impureté, il n'eſt pas rare non plus qu'il en ſouffle un pernicieux, & qu'il apporte avec lui la ſource des maladies. On a employé avec ſuccès l'exploſion du canon pour purifier l'air; l'uſage de grands feux allumés avec des bois aromatiques & ſecs, qui produiſent une grande flamme.

On ne peut paſſer ici ſous ſilence l'air des Priſons & des Hôpitaux,

qui regardent ſi eſſentiellement les Gens de Guerre. On verra ci-après ce qui concerne les Hôpitaux. Quant aux Priſons, il ſemble que la ſévérité ſe ſoit épuiſée pour les conſtruire de la maniere dont elles le ſont. Si elles n'étoient deſtinées que pour des malheureux qui méritent la mort, peut-être ſeroient-elles telles qu'il le faut. Mais on met ſouvent au cachot des Soldats qui n'ont commis que des fautes légeres. Là, privés d'air renouvellé, plongés dans les plus profondes ténébres, ils reſpirent l'air empeſté des excrémens de tous leurs compagnons de malheur, & les vapeurs putrides des corps qui y ſont enchaînés; de maniere que, pour une faute peu grave, ils riſquent de périr. Voyez *Huxam*, de la fiévre des Priſons, pour les maladies qu'elles cauſent.

Il me ſemble qu'il eſt contraire au ſervice du Roi, & au bien de l'État, qu'on riſque ainſi la vie des Soldats, lorſqu'ils ne ſont pas criminels. Ainſi, au lieu de ne leur laiſſer voir le jour que par une petite lucarne, & de les enfermer dans des trous affreux & très-étroits, je voudrois qu'on fît du cachot une ſalle très-ſpacieuſe, très-éclairée, & qu'on veillât à ce que ni la pourriture, ni les excrémens, ne rendiſſent pas ces lieux auſſi mal-ſains.

Quant à l'intempérie de l'air, elle ſe réduit à ces trois excès: le trop grand froid, la trop grande chaleur, & la trop grande humidité; enſuite dans la réunion de deux de ces excès.

Le Soldat eſt plus expoſé que qui que ce ſoit, à ces ſortes d'intempéries, & doit en ſouffrir d'au-

tant plus, qu'il faut, dans le temps du ſervice, qu'il brave toutes les injures de l'air, ſans abandonner ſon poſte, & qu'il ne jouit pas de toutes les reſſources qu'on a contr'elles, dans la vie ordinaire.

On ſait que l'effet du grand froid eſt de reſſerrer les pores, & conſéquemment de diminuer ou ſupprimer la tranſpiration. De là naiſſent le rhume du cerveau, la toux, la céphalalgie, les rhumatiſmes, les diarrhées, la gale, les fiévres catharrales & pétéchiales, &c. qu'on obſerve ſi communément dans les Troupes. Les choſes ſe portent bien plus loin encore, lorſque le froid eſt extrême, puiſqu'on a vu périr ſubitement des hommes qui en étoient ſaiſis. Il eſt pourtant vrai que tous ces accidens ont rarement lieu pendant la Paix, parce que

d'une part, le Soldat eſt bien vêtu, qu'il eſt chauffé, & que de l'autre, dans les grands froids, on évite de l'y expoſer long-temps, ou que même on ne l'y expoſe pas du tout. Nous verrons plus bas, qu'il n'en eſt pas de même pour la Guerre, & l'on indiquera les moyens de l'en garantir. On obſervera ſeulement ici, que rien n'eſt plus dangereux que de laiſſer approcher du feu un Soldat qui eſt ſaiſi de froid; & qu'il eſt également pernicieux de lui laiſſer boire de l'eau-de-vie, comme il a coutume de le faire alors; parce qu'il en dérive des ſtaſes dangereuſes, des polypes, &c. Il vaut mieux qu'il ſe promene à grands pas, pendant quelque temps, juſqu'à ce que les membres ſe déroidiſſent; enſuite il peut s'approcher du feu. Dans une pareille ſituation, les poëles des Allemands ſont

plus salutaires que nos feux, parce que, sans s'approcher de l'endroit où est le foyer, on éprouve, dans un coin de la piéce, une chaleur douce qui réchauffe lentement & sans inconvéniens. Au reste, pendant les grands froids, il est avantageux que le Soldat mange avant de s'y exposer, & qu'il boive, sur-tout un peu d'eau-de-vie. On a vu la neige & la glace, appliquées & étendues par des frictions réitérées, sur des membres roidis par le froid, les détendre subitement, & les ranimer.

La grande chaleur n'est pas moins funeste à la santé, par les changemens qu'elle opere sur le corps. On sait que l'effet de la chaleur est de distendre singulierement les corps, tant solides que fluides. Cette expansion, qu'on nomme orgasme dans l'économie animale,

fait que le même fluide, qui étoit auparavant contenu assez facilement dans un certain espace, étant ainsi dilaté, en demande un plus considérable. On voit, en effet, dans les gens qui ont très-chaud, l'habitude du corps se gonfler, & les vaisseaux, même les plus petits, se tuméfier.

S'il n'y a pas de pléthore, on peut, sans courir un grand risque, rester quelque temps dans cet état; s'il dure, ou s'il survient à la pléthore, il y a beaucoup de dangers à craindre. Pour en être convaincu, il ne faut que jetter les yeux sur ceux qui souffrent depuis long-temps de la chaleur. Ils sentent des anxiétés & des difficultés de respirer, ils se plaignent de ce qu'ils sont prêts à suffoquer; enfin la raréfaction devient quelquefois si grande, qu'il se fait dans les

vaisseaux, des ruptures qui deviennent le plus souvent mortelles, ou du moins produisent des hémorrhagies graves. Il survient aussi, par le même effet, des stases qui causent des inflammations. La sueur qui succede à la grande chaleur, appauvrit les liqueurs, affoiblit, dissipe le véhicule du sang, & donne lieu à des maladies dangereuses. *Delius* rapporte que des Soldats, succombant à la chaleur & au poids qu'ils portoient, ont été pris d'hémoptysie, qui a été suivie promptement de la mort. Un Chirurgien digne de foi, attaché à un Régiment, m'a assuré avoir vu plusieurs Soldats périr du même accident, & par la même cause, au retour de l'exercice. C'est pourquoi il faut, sur-tout dans les marches, les débarrasser des grands fardeaux; que leurs

armes ſoient légeres, & que l'avreſac ne ſoit pas en bandouliere; car, outre la mauvaiſe grace que ce port donne au corps, la courroie de l'avreſac, en portant ſur la poitrine, y fait une compreſſion très-forte, qui gêne d'autant plus la reſpiration, que la chaleur, l'exercice & la marche ſont plus violens.

Il y a, ſans doute, des moyens pour empêcher ou diminuer l'impreſſion vive de la chaleur ſur les Soldats. On a déja vu dans les articles précédens, ce qui convient à cet égard, relativement à la chambrée, à l'exercice & au vêtement. Je voudrois que, pendant les grandes chaleurs de l'été, il y eût une régle qui obligeât les Soldats de ſe baigner, & qu'on les menât à la riviere, en troupes, aux heures les

plus commodes. On a coutume de faire porter aux Soldats des cols uniformes, qu'on leur fait ſerrer plus ou moins, mais qui le ſont ordinairement trop. Pendant la grande chaleur, toutes les parties ſe gonflent, & le cou s'en trouve d'autant plus ſerré. Il ſeroit donc à propos que le Soldat eût cet inconvénient de moins. Je voudrois, & pour cette raiſon, & pour beaucoup d'autres, qu'il n'en portât point du tout; car il eſt de fait que le cou ſerré gêne la machine, retarde le retour des liqueurs, & peut occaſionner pluſieurs maladies graves. Il ſeroit de même eſſentiel que le Soldat ne ſerrât point ſes jarretieres, ou même n'en eût point pendant la chaleur; mais elles n'ont pas, à beaucoup près, le même inconvénient que le col.

Il faut qu'il évite avec ſoin, lorſqu'il eſt en ſueur, de s'expoſer tout de ſuite à un air frais; car rien n'eſt plus pernicieux que ce changement ſubit, qui cauſe ordinairement des maux de gorge, des pleuréſies, péripneumonies, rhumatiſmes, &c. Les bains froids ſont encore plus dangereux dans cet état. L'Hiſtoire nous apprend qu'*Alexandre* étant en ſueur, ſe jetta dans le *Cydne*, fleuve de la *Cilicie*, pour ſe rafraîchir, & qu'à peine y fut-il entré, que tous ſes membres ſe roidirent, qu'il devint pâle & ſe trouva mal, de maniere qu'on l'en retira preſque mort. Il en eſt de même des boiſſons froides, quand on a bien chaud: elles produiſent les accidens que l'air froid fait naître en pareil cas.

Les exercices violens augmentent encore la chaleur; ainſi, au-

tant qu'il eſt poſſible, il faut que le Soldat n'en faſſe pas, lorſque l'air eſt très-chaud ; & s'il eſt dans le cas, ou de faire des marches, ou d'être expoſé à l'ardeur du ſoleil ; il eſt néceſſaire, dans le premier, qu'il faſſe des pauſes, de temps à autre, qu'il marche lentement, & qu'il ſoit peu chargé. Dans le ſecond cas, le capuchon dont il a été fait mention dans la Section qui traite du vêtement, devient d'une très-grande reſſource.

Si les boiſſons froides ſont nuiſibles, & cauſent des maux conſidérables à ceux qui, étant en ſueur, s'y livrent inconſidérément ; les ſpiritueuſes, en augmentant le mouvement des liqueurs, augmentent auſſi les effets pernicieux de la chaleur. Il faut donc également em-

pêcher l'une & l'autre boiſſon aux Soldats.

Je ne vois rien qui ſoit plus propre à étancher la ſoif, que l'oxycrat, dont je voudrois que le Soldat fût muni en tout temps; il devroit en porter toujours ſur lui dans une petite bouteille, & en mettre quelques gouttes dans ſa bouche, de temps à autre, lorſqu'il eſt altéré. Il faut ajouter à cette précaution, que, quelle que ſoit ſa boiſſon, il eſt eſſentiel que, dans cette circonſtance, il ne boive pas à longs traits.

Si le Soldat ſe trouve, pendant les chaleurs exceſſives, en exercice, ou en marche, il faut, comme on l'a dit plus haut, ralentir le mouvement, & de plus, ne pas ſerrer les rangs; car la chaleur eſt encore

augmentée par la gêne & la vîteſſe de la marche.

L'humidité de l'air eſt une des cauſes la plus fréquente des maladies des Gens de Guerre, ſelon l'obſervation des Médecins, & entr'autres du célébre *Pringle*; il eſt auſſi plus difficile d'en éviter les effets, ou de la corriger. L'air humide contenant trop de particules aqueuſes, il ne peut ſe faire qu'il reçoive des pores de la peau, toutes les vapeurs qu'elle exhale continuellement. Il réſulte de-là, que ces vapeurs ſont retenues ſur la ſuperficie du corps, & s'oppoſent même à l'excrétion de celles qui y arrivent. La tranſpiration en eſt donc ſenſiblement troublée, & même totalement interceptée. Bientôt tant de parties aqueuſes & excrémentielles retenues dans la maſſe, impregnent

& relâchent les ſolides, en détruiſent le ton, troublent les ſecrétions; & quand l'air eſt en même temps chaud & humide, il met dans les humeurs une diſpoſition ſinguliere à la putridité.

On a vu à l'article des caſernes, les précautions qu'il faut prendre pour éviter les effets nuiſibles de l'humidité dans les chambrées. On peut ajouter ici, que les lieux entourés d'arbres, où l'air eſt plus étouffé, & ſur leſquels le ſoleil n'a pas une action libre, ſont plus ſuſceptibles de l'humidité. Ainſi, non-ſeulement il faut éviter de conſtruire des caſernes dans ces lieux, mais même abattre les arbres, ſi l'on s'apperçoit qu'ils contribuent à entretenir cette intempérie de l'air. On a vu au même endroit, qu'il étoit néceſſaire de procurer un libre écou-

lement aux eaux, ſoit de celles que contient le ſol, ſoit de celles qui proviennent des pluies, des fontes de neige, &c. Cette même précaution doit auſſi avoir lieu pour les camps qui peuvent être ſitués, par néceſſité, ſur un terrein humide, ou être tellement conſtruits, que les eaux de pluie y ſéjournent. Dans ce cas, non-ſeulement on pratique avec ſuccès des foſſés autour du camp, pour diriger ces eaux vers un autre endroit; mais on fait encore tout autour des tentes, pluſieurs rigoles, qui répondant à ces foſſes; tariſſent entierement l'humidité. On a conſeillé au même endroit de découvrir les lits pendant le jour, pour éviter le mauvais air; ici on doit le faire pour ſécher les matelas, les paillaſſes, &c. pénétrés d'humidité. On profite, à

cet effet, d'un rayon de ſoleil; & à ſon défaut, on a recours au feu. Cette précaution de faire ſécher les lits, eſt encore plus néceſſaire dans le camp, où dans tous les temps, la paille s'impreigne de l'humidité de la terre. Il ne faut point laiſſer, le ſoir, ni pendant la nuit, les fenêtres ou les tentes ouvertes, parce que c'eſt le moment où le ſerein agit. J'ai déja conſeillé les fumigations dans les chambrées; elles s'oppoſent en même temps à deux incommodités; ſavoir, au mauvais air, & à ſon humidité. Les grands feux allumés dans les lieux humides, ſont auſſi d'une grande reſſource. On verra dans la Section ſuivante, & à celle des Camps, les différens autres inconvéniens de l'air humide, avec les moyens d'y ob-

vier. La fumée du tabac a été vantée à cet égard. *Voyez* la Section II de ce Chapitre.

Il reste à parler maintenant des changemens subits de l'air, soit du chaud au froid, soit de celui-ci à l'autre. On a observé de tout temps qu'ils étoient très-contraires à la santé. *Hippocrate* l'avoit très-bien exprimé dans ses Aphorismes, Sect. III, Aph. I. *Tempestatum anni mutationes, potissimum morbos pariunt, & in ipsis anni tempestatibus magnæ, mutationes frigoris & caloris, aliaque pro ratione ad hunc modum.* Il est des pays plus sujets à ces variations, tels que la *Hongrie*; & il y a des saisons, (le printemps & l'automne,) pendant lesquelles on les observe par-tout. On conçoit facilement que la compression & le relâchement successif des solides & des fluides

doit troubler ſingulierement les ſecrétions, & donner lieu à beaucoup de maladies.

Il eſt fort difficile d'éviter l'impreſſion de ces changemens ſubits, parce que le remede eſt plus tardif que ne l'eſt le temps à changer. En général cependant, comme on connoît la ſaiſon & le pays où ils ont lieu, on peut employer ſucceſſivement les moyens preſcrits contre chacune des intempéries ci-deſſus. Dans les pays où les quatre ſaiſons ont lieu dans un même jour, les Etrangers ont beaucoup de peine à ſe garantir des maladies qui dépendent de ces changemens; mais en général on peut leur conſeiller d'être toujours plus que moins couverts. Il eſt pourtant vrai que dans des circonſtances pareilles, c'eſt un bon régime qui

défend la machine des diverſes impreſſions de l'atmoſphère, & qu'on aura beau conſeiller les moyens les plus efficaces, pour s'en garantir, ſi la ſageſſe & le régime ne vont pas de pair avec eux.

SECTION VI.

Des Marches de Paix.

ON ne ſauroit trop admirer la conduite ſage du Gouvernement ſur la maniere dont il tranſporte les Troupes d'une Province à une autre. L'homme de Guerre étant fait, par état, pour ne s'attacher à rien qu'au ſervice de la Patrie, ne doit point contracter d'habitudes qui l'en dérangent. D'un autre côté, lorſqu'un homme a paſſé dix années dans un même lieu, & qu'il eſt obligé

de le quitter, ſes regrets peuvent l'abſorber, & diminuer ſon ardeur pour ſon ſervice. (Les Etrangers ne changent preſque jamais de garniſon.) Il eſt vrai que les routes des Troupes coûtent beaucoup au Roi; mais ce qu'il y gagne d'ailleurs ne peut pas entrer en compenſation. Les Soldats ſont mieux & différemment nourris dans leurs routes que dans les garniſons. On a, ſans doute, prévu qu'un homme fatigué devoit avoir une nourriture meilleure, plus conſidérable, & moins difficile à préparer. L'étape eſt l'établiſſement qui a été fait en conſéquence; on y donne le pain, la viande, le vin, la biere, ou le cidre pour chaque Soldat. On n'a aucun ſoin à prendre à cet égard, que celui de faire donner de bonnes fournitures; & elles le ſont le

plus communément. Il ne s'agit donc que d'examiner ici les dangers qui dépendent des marches des Troupes, & d'enſeigner les moyens par leſquels ils peuvent être prévenus.

Le premier des inconvéniens regarde principalement le Fantaſſin, & conſiſte dans les injures du temps auxquelles il eſt expoſé dans ſes marches; car les Cavaliers les évitent preſque toutes. Ainſi, la chaleur & le froid, la pluie, la boue, la pouſſiere, ſont autant de cauſes qui peuvent agir, & agiſſent ſur la ſanté du piéton, & ſur-tout pendant la Guerre, comme on le verra ci-après.

Enſuite, on peut enviſager la laſſitude, la gêne, que peuvent occaſionner la longueur des routes, leur difficulté, & les fardeaux trop lourds. En troiſiéme lieu, les im-

prudences familieres au Soldat dans ſes marches : enfin la conduite qu'il tient, lorſqu'il eſt arrivé au logement.

Les changemens de Garniſon ſe font ordinairement pendant l'automne ; & c'eſt le temps le plus propre pour les marches, parce qu'il ne fait ni trop chaud, ni trop froid. Il arrive cependant que les Troupes voyagent auſſi pendant l'été & l'hiver ; & alors elles ont à ſouffrir en raiſon de l'intempérie de ces deux ſaiſons. Lorſqu'elles ſont dans le cas de marcher pendant l'été, il eſt eſſentiel de les faire partir de grand matin (au lever de l'aurore,) de rendre les courſes aſſez courtes, pour qu'elles ſoient finies avant l'ardeur du ſoleil. Pendant l'hiver, au contraire, elles peuvent faire des journées plus longues,

longues, & doivent partir après le lever du ſoleil. Dans l'un & l'autre cas, le Soldat doit être peu chargé; & cela ſe pratique ordinairement en temps de Paix, où l'on a des voitures pour porter les équipages. Il faut avoir ſoin de faire marcher lentement, pendant la chaleur, & plus vîte, pendant le froid, ſurtout empêcher qu'aucun Soldat ne ſe débande, (maintenant on a cette précaution); & lorſque quelque néceſſité l'y oblige, on laiſſe avec lui un Caporal ou un Sergent, crainte qu'il n'échappe à l'arriere-garde; car c'eſt dans le temps qu'il reſte en arriere, qu'il ſe livre imprudemment, ou à boire de l'eau froide, s'il fait chaud; ou à cueillir des fruits, en faiſant la maraude; ou enfin à s'enivrer. Il eſt rare qu'en temps de Paix le Soldat ſouffre

dans ſes marches, d'un froid exceſſif, parce que de fait, il n'y en a point dans le Royaume, & que d'ailleurs on prend des précautions néceſſaires pour éviter celui dont il pourroit être incommodé. Ces précautions conſiſtent dans la plupart des moyens déja indiqués, & dans des vêtemens plus épais, tels que le gilet, &c. Si l'on mettoit en uſage l'habillement propoſé à la Section qui traite du vêtement, le gilet, &c. deviendroit inutile.

Le Soldat, expoſé à la pluie dans ſes marches, a ſouvent de la peine à ſe tirer de la boue, & il arrive preſque toujours que dans la ſaiſon où il change de garniſon, les chemins ſont très-humides & boueux. L'humidité de ſes vêtemens mouillés eſt propre à cauſer des maladies; celle des pieds n'eſt pas moins

dangereuſe. On ſait que les catharres, la diarrhée & la dyſſenterie ſont les effets ordinaires de l'humidité des pieds; & on a vu à la ſeconde Section de ce Chapitre, quels étoient les inconvéniens de celle des vêtemens : c'eſt pourquoi je répéte encore que rien ne ſeroit plus utile que l'habillement propoſé dans cette Section. Le buffle & la culotte de peau ne ſont que rarement, ou plutôt jamais pénétrés par la pluie; & la tête, le cou & le viſage ſont garantis par le capuchon de toile cirée.

Pour éviter l'effet de la boue & l'humidité des pieds, le moyen qui paroît le plus efficace, conſiſte à ce que le Soldat ſoit muni de bons ſouliers garnis de paille ou d'une ſemelle. Les bottines ſont certainement encore préférables, parce

qu'elles garantiſſent auſſi les jambes. Rien n'empêche qu'on ne les garniſſe comme ci-deſſus. Le Soldat ne devroit pas avoir de ſemelles à ſes bas *, parce qu'elles ſe déchirent, & font des plis qui bleſſent. Au reſte, tout l'engage à prendre un ſoin particulier de ſes pieds dans ces circonſtances ; car s'il eſt en marche pendant la gelée, ou qu'elle ſurvienne, lorſqu'il a les pieds humides, ils ſe gelent très-facilement. Il ſeroit bon, dans les marches, qu'il lavât tous les ſoirs ſes pieds avec de l'oxycrat, ou du moins de l'eau fraîche. Cette précaution entretient la propreté, & eſt d'une grande utilité. Les vieux Soldats mettent en uſage la plupart des choſes qui

* M. le Maréchal de Saxe vouloit que les Soldats ne portaſſent pas de bas.

viennent d'être énoncées ; auſſi en voit-on peu qui ſoient éclopés. Ils ſe graiſſent, entr'autres ſoins, les pieds avec du ſuif ou du ſain-doux, qui les préſerve des cloches & déchirures, parce qu'il ramollit la ſemelle du ſoulier, & empêche qu'elle s'imbibe de l'humidité.

Lorſque le Soldat n'eſt pas accablé par la pluie, la boue & l'humidité, il eſt ſujet à ſouffrir d'une autre incommodité fréquente pendant l'été ou les temps ſecs ; qui eſt déſagréable & nuiſible, autant qu'inévitable, lorſqu'un nombre conſidérable d'hommes marchent enſemble, (la pouſſiere) ; elle s'attache au goſier, & incommode particulierement les poumons & les yeux ; d'où il réſulte ſouvent une ſoif très-conſidérable, par le

desséchement du gosier; & qu'il se forme une pâte de la poussiere la plus fine, entrée par la trachée artere, & unie avec la matiere que fournissent les glandes bronchiales. Les yeux même s'enflamment, deviennent douloureux, & pleurent beaucoup.

Il est difficile de se garantir de la poussiere: cependant s'il en est quelques moyens, c'est de faire marcher les Soldats le plus lentement possible; c'est de respirer par le nez, autant qu'on le peut en cette occasion, & d'ouvrir rarement la bouche; de faire des altes de temps à autre, pendant lesquelles le Soldat se nettoyera la bouche & le gosier avec de l'oxycrat; & quand il est arrivé au gîte, de se les laver de nouveau, ainsi que le visage.

On a proposé l'usage d'une men-

toniere de linge très-clair qui couvriroit la bouche, & empêcheroit la poussiere d'y entrer. Pour les yeux, ils ne peuvent être garantis que par un morceau de cuir noir, qui, les couvrant à moitié en tombant du bord du chapeau ou du casque, empêche la poussiere d'y arriver en aussi grande quantité.

La longueur & la difficulté des routes, sont, dans plusieurs occasions, mais sur-tout pendant la Guerre, des causes de maladies, en ce qu'elles abattent les forces, excitent la sueur, & donnent plus de prise à l'effet des agens ci-dessus détaillés. (On voit aisément que ceci regarde le Fantassin). Il faut, lorsque l'on ne peut éviter les marches forcées, faire une halte à moitié chemin; avoir soin que le Soldat soit muni de pain & d'un

peu d'eau-de-vie; lui faire faire une ſeconde toilette, & éviter toutes les cauſes ci-deſſus, par les précautions qui ont été enſeignées. Il en eſt de même pour la difficulté des routes.

Quant à la gêne que peut éprouver le Soldat dans ſes marches, elle conſiſte principalement dans les fardeaux qu'il a à porter; mais on a dit plus haut, qu'il falloit, quand la choſe eſt poſſible, mettre ſon avreſac ſur les voitures d'ordonnances. On a même ſenti, dans la derniere Guerre, combien il étoit eſſentiel qu'il ne fût pas ſurchargé, puiſqu'il y avoit par Compagnie un cheval ou un mulet qui portoit une partie de ſon bagage.

On évite preſque toutes les imprudences auxquelles le Soldat eſt ſujet dans ſes marches, par l'ordre

établi ci-dessus. Il y a cependant quelques conseils encore à y ajouter, relativement à l'air & à la boisson. Lorsque le Soldat est très-échauffé, il cherche à boire quoi que ce soit; & s'il n'est pas dans le cas qui a été proposé ci-dessus, de porter une petite phiole remplie d'oxycrat, ou que celle-ci ne lui suffise pas, il prend l'eau où il la trouve. On a vu plus d'un Soldat boire celle des ornieres. Il faut qu'on ait l'œil sur cet objet, qui est très-important. Quant à l'air, l'homme de Guerre en éprouve souvent des effets très-nuisibles; il peut se découvrir, lorsqu'il est en sueur; & ensuite se réfroidir : il se forme alors sur la superficie du corps, une espéce de vernis capable d'empêcher la transpiration, dont même une partie est resorbée dans la masse du sang, où elle ne manque pas de produire des

ravages. Il feroit effentiel d'empêcher qu'il fe découvrît ainfi. Mais comment le faire? Comment juger du vrai degré de la fueur? Comment avoir l'inhumanité de faire couvrir un homme qui eft accablé du chaud, lorfqu'il a à fournir une carriere longue? On propofe, contre ces abus, de faire oindre les corps des Soldats qui doivent faire de longues routes, foit pendant la chaleur, foit pendant les temps les plus froids, avec de l'huile, comme le faifoient les Gladiateurs. Ce moyen empêche la fueur, il diminue l'impreffion du froid, il fortifie le corps, & il n'a point d'inconvéniens.

Lorfque le Soldat eft arrivé au logement, il eft important de l'empêcher d'aller au cabaret, de l'obliger de faire la foupe; de le faire nettoyer; mais il faut furtout qu'on ait foin de voir l'état

de ſes pieds ; qu'on faſſe la revue exacte de tous, pour empêcher ceux qui pourroient être bleſſés légérement, de continuer la marche à pied ; de faire ſécher & expoſer à l'air libre ſes vêtemens. De cette maniere on évitera une infinité de maladies, & on rendra le Soldat plus propre à tous ſes exercices.

La Cavalerie eſt ſujette à quelques-uns des inconvéniens dont on vient de parler, entr'autres à la pouſſiere & la chaleur. Celle-ci agit même d'autant plus ſur elle, que la cuiraſſe que porte le Cavalier, proprement dit, eſt un poids très-lourd, gêne quelquefois la reſpiration, & tire les épaules & le cou. Je ſais qu'il eſt bon qu'il y ſoit accoutumé ; mais en temps de Paix, & dans les grandes chaleurs, on pourroit, ſans tirer à conſéquence,

le débarraſſer de ce fardeau. Dans les grands froids, les hommes à cheval, qui ſont bien vêtus, ſe préſervent, ſans contredit, des effets de cette intempérie; mais les jambes & les pieds, quoique bien couverts & revêtus, étant dans l'inaction, & ſe gorgeant naturellement par l'équitation, ſont ſujets à ſe geler. Il eſt donc eſſentiel de faire alors marcher de temps à autre les Gens de cheval; & s'il étoit poſſible qu'il y eût toujours un Régiment de Cavalerie en marche avec un d'Infanterie, comme, par exemple, dans le cas des Troupes formées en Légions; dans le temps que l'homme de cheval marcheroit, le piéton pourroit monter ſur le cheval vacant. On voit aiſément le bien qui réſulteroit de cette pratique. Je finirai cet Article par une réflexion

qui peut être susceptible de contradiction, mais qui me paroît utile. C'est que s'il étoit possible de faire camper les Troupes pendant leurs marches en France, on les accoutumeroit plus facilement aux travaux de la Guerre, & qu'on éviteroit davantage les inconvéniens qui naissent de leur passage dans les Villes, sur-tout quant au libertinage, qui doit être mis en considération, tant pour eux, que pour les citoyens.

SECTION VII.

De la discipline & des mœurs du Soldat.

LA discipline est un objet si essentiel pour le Corps militaire, qu'on peut avancer hardiment, que toute

Troupe où elle n'eſt pas bien établie, eſt un corps ſans nerf, & peu capable de rendre ſervice à l'État, quel que ſoit le courage de chacun de ſes individus. Cette aſſertion eſt confirmée par l'exemple de tous les temps & de toutes les Nations. Mais l'acception de ce terme *diſcipline*, eſt trop vague : elle ne ſe borne pas aux devoirs militaires. Les moeurs ſont, ſans contredit, une partie de cette diſcipline : ſans moeurs, on expoſe ſa ſanté ; & le Soldat moins inſtruit, eſt plus dans le cas de les négliger. C'eſt aux Chefs à les y rappeller, & à en empêcher les effets nuiſibles.

Mais il n'en eſt pas de l'homme de Guerre, pour cet objet, comme des autres hommes. En effet, la premiere choſe qui ſe préſente comme contraire à la diſcipline & à la

ſanté du Soldat, eſt ce qui, dans tout autre Citoyen, rappelle à la vertu & à cette même ſanté (le mariage). Un Soldat marié eſt plus occupé de ſa famille que de ſon ſervice; il eſt obligé de partager ſa paye, déja modique pour lui, entre ſa femme & ſes enfans; & en ſuppoſant que la femme gagne quelqu'argent, cet homme ſouſtrait à l'ordinaire de ſes camarades, en perd l'eſprit & les habitudes. J'ai vu la plupart des Soldats mariés, ou être mauvais ſerviteurs, ou préſenter l'image du malheur & de la miſere. C'eſt d'ailleurs fournir à ces ſortes de gens, qui, par néceſſité, deviennent ordinairement Vivandiers, l'occaſion, ou d'être ivrognes, ou crapuleux, ou d'attirer chez eux leurs camarades pour le devenir. Je croirois donc qu'il devroit être abſolument défendu aux Soldats de

ſe marier, ſous quelque prétexte que ce fût ; il ſeroit même utile de n'en point engager qui le fuſſent, quoique ne menant pas leurs femmes à la Troupe, puiſque c'eſt alors donner lieu, ou au dérangement des femmes, ou à ce que l'objet des vœux du Gouvernement ne ſoit pas rempli (celui de faire des enfans). Je ſais qu'il eſt des circonſtances où l'Etat a beſoin de Soldats, & qu'on doit alors paſſer par-deſſus ces conſidérations. Je ſais de plus, qu'on objectera qu'on a beſoin de femmes dans un Régiment, pour blanchir, raccommoder, nourrir, &c. mais je puis répondre qu'il n'eſt pas néceſſaire que ces femmes ſoient mariées avec des Soldats ; il ſuffit de ſouffrir qu'un ou pluſieurs Vivandiers ſuivent le Régiment, pour ne pas manquer de Vivandieres.

Le ſecond point touchant les

mœurs, regarde le commerce des femmes, & l'ivresse, auxquels le Militaire est plus naturellement enclin. Il ne seroit pas convenable qu'on poussât les choses à ces égards, jusqu'à exiger que le Soldat fût sage comme un Religieux; mais d'ailleurs, comme il est impossible de le retenir dans l'esclavage, & de ne lui pas laisser au moins quelques heures de loisir, après son service rempli; il faudroit autant d'argus, qu'il y a de Soldats, si l'on vouloit l'empêcher de voir des filles. Ainsi, ce ne peut être qu'indirectement & généralement qu'on peut veiller à sa conduite sur ce point, comme sur la débauche de cabaret. On devroit sévir rigoureusement contre ceux qui récidivent dans les maladies vénériennes, & dans l'ivresse.

Au reſte, le grand moyen, & celui qui retient le plus les hommes dans leur devoir, eſt celui d'inſpirer des principes, & de faire obſerver les pratiques religieuſes. C'eſt dans cette intention qu'un Roi Philoſophe & Guerrier, admiré dans l'Europe, eſt ſi exact à faire obſerver rigoureuſement à ſes Troupes, ſoit pendant la Paix, ſoit pendant la Guerre, les Offices de Religion. Il eſt certain que ce moyen non-ſeulement eſt utile pour la conſervation du Soldat, mais même pour lui inſpirer du courage. Tout homme qui a des principes, fait bien ſon devoir par-tout. Les Aumôniers de Régimens, qui doivent être principalement chargés de cette beſogne, lorſqu'ils rempliſſent bien leur état, font, à cet égard, un bien infini. J'en ai connu

un * qui ſavoit le nom & les habitudes de chaque Soldat de ſon Régiment, & qui ſervoit de pere, de juge & de confident à tous. Le reſpect qu'on lui portoit, rendoit ſes leçons plus utiles que toutes les punitions : auſſi ce Régiment ſervoit-il à merveille, & l'on n'y entendoit parler ni de diſputes, ni de combats ſinguliers. Qu'il ſeroit à déſirer que chaque Régiment fût pourvu d'un Aumônier auſſi zélé ! Si les Chefs avoient ſoin de ne les prendre que de la main des Évêques, on pourroit réuſſir à ſe procurer cet avantage.

Un autre moyen pour contenir les Soldats dans leur devoir, conſiſte à mettre les jeunes & les nou-

---

* Celui du Régiment de Beauvoiſis, Religieux de l'Ordre de Sainte Genevieve.

veaux, pour ainſi dire, ſous la tutelle des vieux, qui, par leur exemple & leurs remontrances, les retiennent, ou du moins avertiſſent les ſupérieurs, lorſque leurs leçons n'ont pas de ſuccès.

On me permettra ces petites réflexions, qui ſont, plus qu'on ne penſe, intéreſſantes à tous égards, mais ſur-tout pour la ſanté. Croire que le Soldat, & en général l'homme qui eſt dans l'âge des paſſions, ne puiſſe pas ſe paſſer de femmes, c'eſt un préjugé condamnable. Beaucoup d'occupation, un travail un peu dur, des principes, ſont un frein ſuffiſant contre une paſſion dont les hommes d'ailleurs reſſentent moins l'aiguillon, par une néceſſité phyſique, que par le déréglement de l'eſprit, la dépravation des mœurs, le défaut de Religion, & l'oiſiveté.

SECTION VIII.

Des nouveaux Soldats.

LES pertes qu'essuyent chaque année les différentes Troupes du Roi, obligent de faire continuellement des levées, pour les remplacer ; & pourvu qu'un homme ait une certaine taille, & soit exempt d'infirmités apparentes, il paroît propre à être enrôlé.

Je ne déciderai point si l'enrôlement ordinaire est la maniere d'avoir des Soldats, la plus propre pour le bien du Service ; mais de fait, je sais que ce n'est pas la plus saine. C'est presque toujours la débauche qui détermine les jeunes gens à s'engager. Ainsi les Troupes sont tous les ans complettées par un certain nombre de jeunes dé-

bauchés ; & quoiqu'on trouve des moyens pour les morigéner, on voit fréquemment que cette espéce de Soldat est plus susceptible de succomber aux travaux militaires.

Tirer les Recrues dans les Milices nationales, c'est éviter l'inconvénient d'avoir de nouveaux Soldats à former ; en même temps qu'on a l'avantage d'avoir des Gens plus sains & plus propres à soutenir les travaux de la Guerre ; puisque les Milices sont ordinairement composées de l'espéce d'hommes faits pour le Service. Au contraire, dans les engagemens ordinaires, la Jeunesse de presque tous les états se trouve confondue, & la disproportion dans la constitution rend la plupart des nouveaux enrôlés non-seulement sujets à mille infirmités, mais les met même dans le

cas d'être ſouvent la victime de leur nouvel état.

Je ne prétends pas annoncer ici que les gens du bas étage ne ſoient expoſés auſſi à payer le tribut ordinaire; tout changement ſoudain dans l'uſage des ſix choſes non naturelles, eſt ſoumis à plus ou moins de périls. Il eſt cependant vrai que tel malheureux qui a peine à vivre chez lui, doit ſe trouver parfaitement bien dans l'état de Soldat. J'entrerai dans le détail des cauſes qui rendent les nouveaux Soldats malades, après avoir fait quelques réflexions ſur les préjugés de la Nation, qui concernent l'état militaire, & qui s'oppoſent à ce qu'il ſoit mieux compoſé dans la derniere claſſe.

On peut dire que la France eſt un Etat militaire, puiſqu'il n'eſt au-

cun ordre ſur lequel les Gens de Guerre n'aient le pas ; puiſqu'on y conſidere la bravoure, & les belles actions de Guerre au-deſſus de tout. Mais quand l'Officier eſt ſi généralement eſtimé, d'où vient la répugnance qu'on a d'être Soldat, & l'eſpéce de dédain qu'on a pour cet état ? Si ſervir le Roi & la Patrie avec courage, faire des actions d'éclat, eſt ce qu'on eſtime dans l'Homme de Guerre, on le trouve dans le Soldat. Seroit-ce parce qu'il a plus de peine, qu'il eſt moins eſtimé ? Il devroit en réſulter un effet contraire. Seroit-ce parce qu'il eſt tiré de la lie du Peuple ? Mais ſes ſervices & ſon état ne l'y confondent plus. Seroit-ce enfin parce qu'il eſt ſubordonné à tous les autres grades ? Qu'importe, ſi le but de ſon ſervice eſt de maintenir l'ordre

dre & la tranquillité publiques ? s'il défend la Patrie ? Je crois en trouver une autre raison plus positive. Le Roturier veut s'égaler au Noble; & il trouve dans l'état d'Officier de quoi satisfaire son amour-propre à cet égard. De-là naissent ces dédains marqués pour le Soldat : de-là la répugnance pour son état.

On vient d'accorder aux Soldats quelques distinctions propres à les encourager; & c'est une preuve de la sagesse du Ministre éclairé, qui est chargé du Département de la Guerre. Pour inspirer du courage aux hommes, il faut que leur honneur ne soit pas ravalé, & que l'amour de la Patrie ait sur eux du pouvoir. Ainsi, plus on honorera cette condition, moins on verra les gens qui y sont propres, la fuir.

Un Marchand, un Laboureur, ne regarderont plus comme un malheur, que leur fils ſoit enrôlé. Je dis plus : pour diſpoſer le plus grand nombre à prendre ce parti, il ſeroit eſſentiel que le Soldat jouît, en quittant le Service après un certain nombre d'années, de quelques priviléges, qui ne le réduiſiſſent pas à la condition du Peuple. Mais revenons au fait.

Les maux auxquels le nouveau Soldat eſt expoſé, dépendent du changement de nourriture, des exercices & du ſervice, du changement de climat, & de l'éloignement de ſes dieux pénates.

C'eſt principalement ſur les jeunes gens de famille, qui ſont délicats, ou énervés par la débauche, que le changement de nourriture agit. Accoutumés à manger du pain lé-

ger, & de pure farine, ils trouvent trop lourd celui de munition, qui d'ailleurs les dégoûte, & leur cauſe ordinairement des indigeſtions, de la diarrhée, & même de la dyſſenterie. L'uſage de l'eau ne leur eſt pas moins nuiſible ; & ſi à ces deux circonſtances il ſe joint quelqu'une des cauſes dont il a été fait mention plus haut, comme l'impureté ou l'intempérie de l'air, &c. les maux qui en réſultent ſont d'autant plus graves.

Les jeunes gens de la lie du Peuple, & les Payſans, n'ont pas en général une meilleure nourriture chez eux, que celle de la chambrée, & ſont conſéquemment moins incommodés de ce changement. Cependant le pain de munition étant d'une eſpéce particuliere & unique, il leur cauſe auſſi des dévoiemens,

& d'autres maux qui sont au moins aussi rebelles que les maladies des jeunes gens de famille; parce qu'ils sont le plus souvent accompagnés de l'ennui que leur causent leur nouvel état, & la contrariété qu'ils éprouvent sans cesse, par le service qu'on exige d'eux.

Il paroît assez difficile d'empêcher les effets pernicieux de ce changement de nourriture, dans l'une & l'autre espéce de constitution. Je ne trouve qu'un moyen: celui de les y accoutumer insensiblement, en leur faisant d'abord manger de l'un & l'autre pain, à peu près à partie égale, en faisant boire un tant soit peu de vin dans les commencemens aux jeunes gens délicats, & soir & matin un peu d'eau-de-vie aux autres. Ces deux liqueurs contribuent à la coction des alimens,

en donnant aux premieres voies la force néceſſaire pour les digérer.

Il faut modérer, dans les commencemens, l'exercice du nouveau Soldat, pour le conduire plus ſurement à ſurmonter toute eſpéce de fatigue, pour ne pas excéder un corps qui n'y eſt pas fait : & ceci regarde ſur-tout les jeunes gens de famille. Il eſt pourtant vrai que ceux du Peuple, & même les Payſans, qui ſont, par leur condition, accoutumés au travail, ſe dégoûtent & ſe chagrinent de celui-ci, parce que leur tournure étant plus difficile à changer, il faut continuellement les exercer, ſi l'on veut parvenir à en faire des hommes droits & légers ; & il réſulte de ce tourment & de ce chagrin, qu'ils tombent facilement dans la langueur & la maladie du pays.

Mais une cause qui se réunit ordinairement à celle-ci, c'est le changement de climat: il attaque le physique, comme l'éloignement du pays natal attaque le moral du nouveau Soldat: & il en périt un grand nombre également frappés de l'un & l'autre coup. M. *Wanswieten* a certainement raison, quand il dit que lorsque le Paysan a perdu la vue de son clocher & de ses parens, il commence à prendre du chagrin, & à être conséquemment disposé à la maladie.

Personne n'ignore l'influence du chagrin & du changement de climat sur la santé. L'effet du premier, est de troubler les fonctions de la machine, dont le dépérissement s'ensuit; & celui du second, est de donner lieu à une action différente de l'atmosphère sur les corps. Ce sont

ces deux agens qui produisent la maladie du pays, dont périt un bon quart des Soldats nouveaux, qui quelquefois même ignorent qu'ils seroient mieux dans leur endroit natal.

Il faut donc éviter, autant qu'il est possible, de causer du dégoût & du chagrin aux nouveaux Soldats, puisqu'il s'ensuit des effets si dangereux. Quant au changement de climat, j'avoue qu'il est plus difficile d'en arrêter les effets. On conseille cependant de renvoyer au pays les Soldats attaqués de cette maladie; mais souvent il n'y a plus guères d'espoir, quand on les y renvoie, en ce que les progrès du mal sont tels, qu'il est incurable. On verra dans la seconde Partie de cet Ouvrage, quels sont les accidens de cette maladie, & quel-

ques moyens pour la guérir. Il ne s'agit ici que de la prévenir, s'il se peut; & c'est en général par de bons traitemens, par la gradation qu'on met dans le changement de nourriture, d'exercice & de gêne, qu'on y parvient; puisqu'il est impossible de changer l'action de l'air, au point de faire que celui auquel le Soldat est exposé maintenant, soit le même que celui où il vivoit.

Les longues routes que les Soldats de recrues sont dans le cas de faire, pour joindre leurs Régimens, leur sont très-préjudiciables, parce qu'ils se débauchent mutuellement pendant ce temps; & que, jusqu'à l'arrivée, c'est une ivresse journaliere. On pourroit l'empêcher, en leur donnant un ou plusieurs conducteurs qui eussent assez d'autorité sur eux, pour les contenir. Au reste,

quand les recrues arrivent, il eſt prudent de s'aſſurer de leur ſanté, de leur âge, de leurs mœurs, de l'état qu'ils avoient auparavant. Les Chirurgiens des corps ſont faits pour examiner l'état de leur ſanté, & pour remédier aux déſordres qu'elle pourroit avoir ſoufferts. Les vieux Soldats doivent être chargés du reſte, & en rendre compte, de maniere qu'il eſt eſſentiel que chaque nouveau Soldat ait un camarade de chambrée ancien & ſage.

Un article bien intéreſſant à l'égard des recrues, c'eſt celui des engagemens prématurés, qui ne ſont que trop fréquens. J'ai vu arriver à l'armée des Soldats de recrues de treize ou quatorze ans, qui faiſoient nombre à la vérité, mais qui, s'ils ne périſſoient pas à la peine, du moins embarraſſoient beaucoup.

Je ſuis cependant bien éloigné de blâmer qu'on s'aſſure de la jeuneſſe pour le ſervice militaire ; mais en ce cas il faudroit que chaque Régiment eût un dépôt, comme celui du Régiment des Gardes Françoiſes, établi par M. le Maréchal de *Biron*. C'eſt le moyen de former de bons Soldats ; celui même de décharger pluſieurs peres qui ſont dans le beſoin, d'une quantité d'enfans qui périſſent de miſere. Cet établiſſement eſt auſſi humain qu'utile au ſervice du Roi, & ce n'eſt pas le ſeul en ce genre que cet illuſtre citoyen ait formé.

En général, le payſan eſt plus convenable pour la Cavalerie, & le bas peuple pour l'Infanterie. Il eſt plus préjudiciable au ſervice, de mettre un jeune homme d'une famille aiſée, & qui eſt délicat, à panſer des chevaux, que de mettre

un paysan dans l'Infanterie; mais l'un & l'autre ont de la peine à se faire à ces deux conditions, y prennent souvent du chagrin, & en tombent malades.

Il résulte donc de tous les inconvéniens décrits dans cette Section, que, pour y obvier presque totalement, les Milices provinciales, dans lesquelles on prendroit les recrues pour completter les anciens Régimens, ou les dépôts, sont tout ce qui conviendroit le mieux.

Jusqu'ici on n'a parlé de la santé des Gens de Guerre, que relativement à la paix; mais quoique la plupart des maux que l'on a détaillés, leur être familiers dans cette position, aient aussi lieu pendant la Guerre, & même davantage, il en est aussi plusieurs qui restent à décrire dans le Chapitre suivant. Ce-

pendant je crois devoir finir celui-ci par une instruction succinte sur la maniere de connoître si un homme est en état de servir; car enfin mes conseils ne sont pas des loix, & l'on engagera peut-être toujours.

SECTION IX.

Instruction pour les Recruteurs, sur la maniere de reconnoître si un homme qu'on engage est propre au Service.

IL faut plusieurs conditions pour reconnoître si un homme est propre au service militaire; & tous les gens qu'on envoye en recrues, ne ont pas toujours en état de les apprécier. C'est cette raison qui m'a fait joindre ici l'instruction suivante.

1°. L'âge le plus propre pour

entrer au ſervice militaire, pour les Soldats, eſt depuis dix-huit ans juſqu'à vingt-cinq. Plutôt, leur corps n'eſt pas aſſez fort pour ſupporter les travaux de cet état; & plus tard, il s'y forme très-difficilement.

2°. La taille la plus avantageuſe, eſt généralement celle qui eſt depuis cinq pieds deux pouces, juſqu'à cinq pieds ſix pouces. Ceux qui ſont au-deſſous de cette meſure, n'ont pas toute la force & l'énergie qui conviennent; & ceux qui ſont au-deſſus, ſont rarement bien conſtitués ou proportionnés.

3°. Il faut examiner la poitrine, qui ne doit point être ſerrée; les épaules, qui doivent être larges; le viſage, qui doit être plein & vermeil; la démarche, qui doit être aiſée; les jambes, qui ne doivent point être arquées ni engor-

gées vers le bas; le dos, qui doit être un peu enfoncé vers la partie moyenne, ou du moins égal.

4°. On fera visiter le ventre, pour examiner s'il n'y a point d'obstruction. On verra s'il n'y a point de toux habituelle; d'ulceres dans quelque partie du corps; si la respiration n'est point courte; s'il n'y a pas des coutures au cou, ou aux autres parties, qui annoncent les écrouelles.

5°. Tout le monde sait que les borgnes, boiteux, bossus, &c. ne sont pas dans le cas d'entrer au service, & on s'apperçoit facilement de ces vices; mais on ne voit pas aussi facilement quand un homme est sourd, ou lorsqu'il a la vue mauvaise; & cependant ces deux infirmités sont contraires au service.

Il est bon de prévenir qu'il faut y prendre garde.

6°. Les yeux larmoyans & fistuleux sont souvent incurables, & rendent un homme peu propre au service. Les punais y sont encore moins disposés.

7°. Pour juger de la saine constitution, il est bon de sentir l'haleine d'un homme, qui, dans cet état, doit être très-douce; (il y a pourtant des exceptions). Les dents blanches, la belle chevelure, l'oeil vif, le bon appétit, les levres vermeilles, le cou d'une hauteur moyenne, les hanches bien effacées, le ventre peu éminent, sont les meilleures dispositions.

8°. Les paysans & les manoeuvres sont les plus propres à l'état de Soldat. Les fils de bons bourgeois & les jeunes gens de famille

qui s'enrôlent, sont ordinairement mal-sains, libertins & foibles. J'ai déja dit que les gens mariés étoient de mauvais serviteurs ; mais on peut faire quelques exceptions à cette régle.

9°. Il y a beaucoup de jeunes gens qui s'engagent, parce qu'ils ont des maladies vénériennes, ou des ulceres, dont ils esperent guérir, étant au service. Il est très-essentiel de les faire visiter, afin qu'on puisse juger si, après le traitement, ils seront en état de servir ; car il y a de ces maladies qui quelquefois sont incurables.

10°. Il y en a d'autres qui sont épileptiques, & qui s'engagent dans la ferme persuasion qu'on les renverra, dès qu'on s'en appercevra. J'avertis que la plupart de ceux qui sont dans ce cas, ont le tein

blafard, les yeux pâles & languiſſans, & ſont preſque tous ou chauves, ou décharnés. Au reſte, bientôt on découvre le fait; & dans toutes les occaſions où un homme eſt ſuſpect, il ſeroit bon de ne point lui payer d'engagement.

Tout ce que je viens de dire eſt relatif à la forme actuelle; car on a vu plus haut, que je regarde les engagemens comme infiniment moins utiles pour le bien du ſervice, que la maniere indiquée de prendre tous les ſujets dans la Milice nationale.





CHAPITRE III.

Des Armées.

SECTION PREMIERE.

De la disposition des Gens de Guerre, à l'entrée de la Campagne.

ON peut juger de la santé des Soldats, à l'entrée de la premiere Campagne, par ce que l'on a dit dans le Chapitre précédent. Mais pour en comprendre mieux l'état, il est bon de mettre sous les yeux du Lecteur la maniere dont ils sont dirigés, à tous égards, dans ce moment.

Lorsque la Guerre est déclarée, on augmente chaque Régiment d'un nombre assez considérable d'Officiers & de Soldats. On porte les Troupes vers les frontieres

du théâtre de la Guerre, & il devient indiſpenſable de les reſſerrer, ſoit dans les garniſons, ſoit dans les quartiers, juſqu'à l'entrée de la Campagne.

Les nouveaux Soldats & Officiers payent, la plupart, le tribut au genre de vie qu'ils ont embraſſé : les autres éprouvent ce qui eſt preſqu'inévitable dans les lieux renfermés, où il ſe trouve un grand nombre d'hommes & d'animaux. Toutes les cauſes détaillées dans les différens Articles de la Section IV du Chapitre précédent, prennent une intenſité plus grande. Auſſi voit-on périr un grand nombre de Soldats dans les ſix premiers mois qui précédent la premiere Campagne : malheur auquel contribuent également les marches longues que pluſieurs Régimens ſont obligés de

faire pour arriver au rendez-vous, & la débauche à laquelle donne lieu la rencontre de tant d'hommes du même état.

Pour remédier à la plupart de ces désordres, il y a plusieurs moyens à mettre en usage. On éviteroit d'abord que les Recrues payassent le tribut à leur nouveau genre de vie, si l'on prenoit pour l'augmentation des Régimens, les Soldats dans les Milices provinciales, déja exercées & habituées au Service. Les jeunes Officiers seroient plus propres à cet état, si le plus grand nombre étoit pris dans les Écoles destinées à les former.

Quant aux effets qui résultent du grand nombre d'hommes & d'animaux nécessairement renfermés dans un même lieu, en attendant l'ouverture de la Campagne, rien n'est

plus facile à prévenir. Il n'y a qu'à distribuer les différentes Troupes dans les Villages ; & si l'on est gêné pour cette distribution, faire camper plutôt celles qui ne pourroient être logées, sans resserrer trop les autres.

A l'égard des longues marches auxquelles plusieurs Régimens sont forcés, pour arriver au rendez-vous, c'est une de ces nécessités dont la circonstance ne peut quelquefois pas dispenser : mais si le temps est assez long, & qu'on ne force pas les journées, en observant les précautions mentionnées dans la Section VI, il en doit résulter peu d'inconvéniens.

Quant à la débauche, elle sera moindre, si l'on rassemble moins de Régimens dans un même lieu, si on les exerce souvent, & si la discipline est exactement observée.

A propos d'exercice, on doit remarquer ici, qu'il devient d'autant plus néceſſaire pendant les cinq ou ſix mois qui précédent l'ouverture de la Campagne, que le grand mouvement, après un certain temps de repos, eſt très-nuiſible à la ſanté. Si l'on pouvoit avoir la commodité de faire partir les Troupes de leurs garniſons, pour arriver le jour où l'Armée ſe mettroit en marche, & ſi les circonſtances permettoient qu'on ne les aſſemblât que dans ce moment, il eſt certain qu'on éviteroit beaucoup de maladies.

On doit auſſi compter pour cauſes de maladies, la peur de quelques Soldats, à l'approche du temps où ils vont être expoſés au danger, & la maladie du pays, qui ſur-tout en attaque pluſieurs dans ce moment.

SECTION II.

Premiers mouvemens de l'Armée, à l'ouverture de la Campagne.

LES premieres marches de l'Armée ne ſe font pas facilement ſans quelques déſordres, qui intéreſſent la ſanté des Soldats. Elles commencent ordinairement pendant les grandes chaleurs. Les différentes colonnes paſſent par des Villages, où le Soldat eſt tenté de s'arrêter, ſoit pour boire, ſoit pour ſe repoſer, ou pour la maraude. C'eſt d'ailleurs dans ces premieres marches, que, malgré les avertiſſemens, il s'en éclope une grande quantité, qu'on eſt obligé de laiſſer ſur les derrieres. C'eſt enfin dans ce moment, que, logés fort à l'étroit dans différens Villages (puiſque j'ai vu

neuf Régimens, tant de Cavalerie, que d'Infanterie, cantonnés dans un ſeul) les uns vont paſſer la nuit dans un verger, d'autres à boire, & le reſte ſe couche, ſoit dans une grange, une écurie, un grenier, une petite chambre, pêle-mêle. Si la pluie, ou la boue a incommodé la marche, l'humidité des habits & des pieds, à laquelle la plupart n'auront pas obvié, deviendra une cauſe de plus de maladie; & comme c'eſt pendant ces premiers jours que le Soldat commence ſes travaux de Campagne, il faut qu'il aille à l'eau, au bois, au pain, à la viande, au fourrage, &c. & il s'en trouve qui, haraſſés, préférent de ne rien prendre, ou ſe cachent, plutôt que de faire tous les exercices.

Voilà les premiers malheurs de la

la premiere opération de la Guerre. Il eſt preſqu'impoſſible de les éviter tous, & conſéquemment, que dès le premiers pas il n'y ait pluſieurs victimes. Combien d'autres cauſes agiſſent dans la ſuite pour en augmenter le nombre? C'eſt un axiome en Médecine, que tout l'homme eſt de ſa nature une maladie : *totus homo à naturâ morbus*. On devroit regarder celui-ci comme auſſi inconteſtable; *omnis miles à naturâ miſer* : tout Soldat eſt miſérable de ſa nature.

C'eſt par l'exacte obſervation de la diſcipline, qu'on parvient à diminuer les cauſes qui rendent alors le Soldat ſi ſouvent malade. Il ne faut pas ſouffrir que dans la marche, il ſe dérange de ſon rang, ſans obſerver les précautions qui ont été indiquées dans la Section VI du

Chapitre II. On doit non-ſeulement éviter de faire paſſer l'Armée par des Villes ou Villages, mais même aux environs, (ſuppoſant toutefois que cela ſe puiſſe); parce qu'il eſt plus difficile, dans ces paſſages, de conſerver l'ordre de marche, parce que l'occaſion tente davantage, & qu'enfin la maraude, qui eſt auſſi contraire à la ſanté, que la plupart des autres imprudences, eſt plus facilement arrêtée, ou empêchée, quand on éloigne l'Armée des lieux habités.

Si l'on doit faire marcher les Troupes avant la grande ardeur du ſoleil, c'eſt ſur-tout à l'Armée, qui avance très-lentement, & qui ſouvent, en douze heures, ne fait que deux ou trois lieues. Plus les Troupes arrivent de bonne heure dans leurs cantonnemens, plus elles ont

le temps de ſe réparer de la fatigue, & des maux qu'elles peuvent avoir ſoufferts, plus auſſi elles ont celui de faire leur ménage; car il eſt eſſentiel que le Soldat ait, chaque jour, ſon ordinaire.

Quand elles ſont arrivées au cantonnement, il faut obſerver les régles preſcrites à la Section ci-deſſus mentionnée; on doit empêcher ſur-tout que le Soldat coure ſur le champ, au puits ou au brandevin, parce que comme il a alors ordinairement chaud, il eſt néceſſaire qu'il ſoit un peu ſéché, & qu'il ait repris haleine, avant de boire. C'eſt pourquoi les Marchands d'eau-de-vie qui ſuivent les colomnes, doivent être avertis de ne donner de leur liqueur, qu'aux Soldats qui ne ſeront pas fort échauffés, hors d'haleine, ou déja ivres.

Que la pluie ou la ſueur aient

plus ou moins mouillé les habits, il eſt bon de les faire toujous ſécher ou au feu, ou au ſoleil, ou enfin à l'air libre. Autant qu'on le pourra, il ne faut point laiſſer coucher les Soldats, en arrivant au cantonnement, ſur l'herbe fraîche, où ils s'endorment facilement; & on doit tâcher qu'ils ſoient tous occupés à faire l'ordinaire, ou à arranger leurs armes & les choſes dont ils ont beſoin. Plus il y a d'hommes occupés à faire une beſogne, moins la peine eſt grande pour chacun; & ce travail empêche que pluſieurs Soldats n'aillent au cabaret, ou ſe coucher.

Il eſt bien utile de veiller auſſi à la propreté des Soldats, dans ces premiers momens: car, comme ils ont moins de facilité pour faire blanchir leur linge, la pourriture

& la vermine ſont plus à craindre, ſur-tout lorſqu'il y a de longues courſes à faire, que l'Armée marche journellement, &c.

Il ſeroit donc bien avantageux de trouver un expédient qui mît les Troupes en même temps à l'abri de cette mal-propreté inévitable, de la corruption & de la vermine.

On dit que les Matelots n'ont jamais de cette vermine, parce qu'ils portent des chemiſes bleues. Eſt-ce à la teinture de ces chemiſes, ou à la maniere de vivre, & à l'exercice des Matelots, qu'on doit attribuer cet effet? Pour moi je crois que l'*Inde* & l'*indigo*, qui ſont employés indifféremment pour la couleur bleue, ſont bien capables d'empêcher pluſieurs des incommodités auxquelles le Soldat eſt ſujet. Ces matieres colorantes, tirées de la plante d'anis, ſont

des fécules résineuses, également propres à empêcher la corruption du linge, & la formation de la vermine. D'un autre côté, la chemise bleue se salit infiniment moins vîte; elle doit diminuer l'abondance de la sueur, étant collée à la peau, parce que la matiere de sa teinture est tonique. Enfin, cette même sueur, qui, comme je l'ai dit en plusieurs endroits, en se séchant sur les linges & les habits, se corrompt & produit des maladies, ne sera plus dans le même cas, lorsqu'elle rencontrera une substance propre à ralentir la putréfaction. (L'*indigo* & l'*Inde* sont de ce genre).

Je voudrois donc que, pendant la Guerre, on donnât à chaque Soldat deux chemises bleues. On diminueroit encore, par ce moyen, la pésanteur de l'havresac.

Plusieurs Officiers, qui ont fait la Guerre en Canada, sous M. de *Moncalm*, m'ont assuré que beaucoup de Militaires y avoient suivi cette méthode, afin d'éviter les inconvéniens ci-dessus, & qu'ils s'en étoient bien trouvés.

On propose encore de donner aux Soldats une camisole de drap bleu, pour mettre sur la peau, afin d'éviter les maladies inflammatoires de poitrine, qui naissent des transpirations arrêtées. Ce moyen pourroit être utile, mais quelquefois incommode, du moins insuffisant dans beaucoup de cas.

Il est important que la paille sur laquelle les Soldats sont couchés, soit séche : & c'est un des grands inconvéniens des Camps. Au reste, le Soldat se couche souvent tout habillé, par nécessité, & quelquefois

par pareſſe. Dans le premier cas, il faut qu'il ne ſoit ſerré de nulle part, ſur-tout du cou, des jarretieres, & de la poitrine. Quand il peut être deshabillé, il en dort mieux, & plus ſainement.

Il eſt rare que les vapeurs qui ſortent de pluſieurs corps réunis, ne ſuffiſent pas pour empêcher que le Soldat ne ſe refroidiſſe juſqu'à un certain point, & pendant quelque temps dans la nuit, & dans des lieux renfermés, comme le ſont ceux où il couche dans les cantonnemens; mais ces vapeurs ne le diſpenſent pas de ſe couvrir, parce que vers le matin, & quelquefois plutôt, le froid le ſaiſit.

Je ne ſuis pas éloigné de faire coucher les Soldats ſans avoir la tête couverte; mais il faut qu'ils y ſoient habitués; ainſi c'eſt une affaire qu'on doit avoir prévue d'avance. Quant

au corps: le Fantaſſin ayant peu de moyens pour le couvrir, je propoſe une couverture, dans laquelle il puiſſe s'envelopper; mais comme elle augmente le poids qu'il doit porter, ou faire porter, je crois qu'une ſeule ſuffiroit pour deux; & en ce cas, je préférerois une couverture de peau bien paſſée, & doublée de poil: par ce moyen, on éviteroit toujours l'effet de l'humidité de la terre, & de celle de la paille.

Il eſt néceſſaire de faire bien aérer l'endroit où les Soldats doivent coucher; & que pendant qu'ils dorment, il n'y ait point de vent qui puiſſe les frapper. Quand l'heure de la retraite eſt arrivée, on s'aſſure de la plupart de ces choſes, par la viſite & l'appel.

Lorſqu'un Soldat eſt éclopé, il faut le mettre hors de rang, le faire

panſer ; & ſi l'on n'a pas quelque voiture qui ſuive, à moins que la bleſſure ne ſoit légere, on doit l'envoyer à l'Hôpital. On voit tous ces détails d'un coup d'œil, quand on en eſt bien rempli. C'eſt le matin, avant le départ, qu'on doit faire une revue exacte de tous ces objets.

On pourra me taxer ici d'excès de précautions ; mais je dois avertir que c'eſt ſur-tout au commencement de la Guerre, qu'on doit les mettre en uſage ; que bientôt on ſe relâche ſur ces différens objets ſi eſſentiels ; & qu'enfin c'eſt avoir beaucoup gagné, que d'avoir empêché pluſieurs de ces déſordres en ce moment ; car, ſans cela, au bout de huit jours, l'Armée eſt déja prodigieuſement affoiblie par les maladies.

Je ſais, au reſte, que pendant la Campagne, le Soldat éprouve bien d'autres inconvéniens; & qu'il ſemble d'abord qu'en cherchant à le conſerver juſqu'à ce moment, on ne lui fait pas prendre l'habitude des maux auxquels il ſera inévitablement exposé; mais je ſuis raſſuré par l'expérience, qui m'a appris que ces précautions, jointes à celles qu'on prend dans le Camp, préſervent de beaucoup d'accidens. Que malgré cela il y ait, dans les Armées, & en tout temps, un nombre conſidérable de maladies; cela n'eſt pas ſurprenant; on voit aiſément quelles ſont l'effet des viciſſitudes de toute eſpéce, auxquelles les Troupes ſont alors ſujettes. Mais enfin plus on prendra de précautions, moins on aura de malades: & c'eſt toujours beaucoup gagner pour le ſervice du Roi & pour l'humanité.

*

SECTION III.

Des Camps.

LES Camps doivent être conſidérés de différentes manieres, eu égard à la ſanté : ſavoir, ſelon la ſalubrité ou l'inſalubrité de leur poſition ; ſelon la maniere dont les Militaires y vivent & s'y gouvernent ; & ſelon le ſervice que les Troupes y font. Ainſi, la poſition, la vie & le ſervice des Camps ſeront le ſujet des trois Paragraphes ſuivans.



§. Ier.

De la poſition des Camps.

PEU de gens ignorent ce que c'eſt qu'un Camp ; le Militaire ſeul en connoît les détails & les inconvéniens. Si une Ville ou un Bâtiment peuvent être nuiſibles à la ſanté, par leur ſituation, les Camps le pourront devenir, à plus forte raiſon, & ils le ſeront ſouvent, parce qu'on à rarement le choix de la poſition à leur égard. Telle aſſiette eſt avantageuſe au bonheur des armes, qui peut être remplie de dangers pour la ſanté des hommes. Heureux le Général qui peut toujours réunir la ſalubrité & la ſécurité dans ſon Camp.

La nature du ſol où ſe trouve le Camp, ſon élévation ou ſa pente, & ſes inégalités marquées, le voiſinage des bois, des marais, des Villes ou Villages, l'air qui y ſouffle, la facilité plus ou moins grande de s'y procurer les choſes néceſſaires à la vie, la proximité d'un champ de bataille, la dévaſtation des campagnes, le voiſinage des hôpitaux, de la boucherie, de la voirie, &c. ſont autant de choſes à conſidérer pour la ſalubrité d'un Camp.

Un terrain humide eſt très-contraire à la ſanté, dans quelque lieu qu'on habite; à plus forte raiſon dans un Camp, où les exhalaiſons de la terre ont ſur les corps, toute l'action dont elles ſont capables, ſans qu'on puiſſe à peine s'en garantir. C'eſt ſur-tout la nuit

qu'agit cette humidité ; & dans tous les temps, ſur les pieds. De-là naiſſent des catharres, des rhumatiſmes, des fiévres cauſées par la ſuppreſſion de la tranſpiration, &c. Quand le Camp ſe trouve dans un terrein humide ou marécageux, il ſeroit très-utile de faire allumer des feux dans chaque lieu où doit ſe trouver la tente, afin de le ſécher. On le bat enſuite, & on peut eſpérer, au moins pour quelque temps, que l'humidité n'y reviendra pas. Mais le meilleur de tous les moyens, eſt celui de faire des ſaignées autour du Camp, pour y attirer les eaux, & des rigoles autour de chaque tente, qui répondent à ces ſaignées. Quant aux endroits par où les Soldats doivent paſſer, à force d'être battus par une infinité de pieds, ils forment des ſentiers qui

ſont rarement humides. Ces expédiens, dont on vient de parler, ne peuvent avoir lieu que lorſqu'on a le temps de les mettre en uſage; & ce temps dépend des circonſtances ; de maniere que la premiere journée ou nuitée eſt preſque toujours ſuivie de maladie. Au reſte, le Général a cette cauſe en conſidération; & à moins qu'il n'ait de fortes raiſons pour conſerver l'aſſiette de ſon Camp, il en change dans cette occaſion. Il eſt bien vrai que ſouvent il n'y a que quelques Régimens qui ſe trouvent ainſi poſtés; & alors, ſi l'on ne peut les changer, il eſt néceſſaire de faire ce qui vient d'être dit.

La meilleure aſſiette que puiſſe avoir un Camp, pour la ſalubrité, eſt un terrein ſec, un peu élevé, où l'accès de l'air eſt libre de toute

part; car lorſqu'il eſt en pente, on n'a pas ce dernier avantage; & quand il pleut, l'écoulement des eaux incommode beaucoup, & met les Troupes dans le cas ci-deſſus, des effets nuiſibles de l'humidité. Dans cette poſition, il faut employer les moyens que j'ai décrits.

Les Camps ſont le plus ſouvent appuyés de droite & de gauche, ſur des bois ou des Villages, ou enfin les ont ſur leur derriere. On doit remarquer à ces égards, que ſi cette poſition eſt quelquefois dangereuſe, elle ne regarde que quelques Régimens, qui d'ailleurs peuvent aiſément corriger ſon inſalubrité; 1°. en élaguant ſuffiſamment la partie du bois, qui porte un ombrage nuiſible, ou empêche l'air d'agir de toute part; 2°. en obſervant beaucoup d'ordre & de

diſcipline, qui empêchent le Soldat d'abuſer d'un voiſinage périlleux pour ſes mœurs & ſa ſanté.

On a vu à la Section V du Chapitre II, les différens effets de l'air ſur les corps, & combien il eſt eſſentiel qu'il ſoit renouvellé. On a dit que les vents opéroient ce bien; & c'eſt par cette raiſon qu'on conſeille une poſition de Camp, qui leur donne un accès libre de toute part. Il eſt cependant vrai que s'ils chaſſent le plus ſouvent le mauvais air, quelquefois ils l'apportent, & ſur-tout dans les Camps qui ont à leur proximité tant de choſes nuiſibles; comme, par exemple, un champ de bataille, où les cadavres n'ont pas été enterrés, ou l'ont été peu avant l'arrivée des Troupes. Il n'y a, pour remédier à ce mauvais effet, que le changement de poſi-

tion, ou du moins d'asseoir le Camp de maniere, que par l'effet du vent, l'air corrompu, au lieu d'être porté dans le Camp même, en soit chassé. On me dira, sans doute, que comme les vents changent, on ne peut jamais être sûr de rien a cet égard. Mais je réponds à cette objection, que là, si l'on est obligé de garder le même poste, on doit changer l'assiette, selon le changement du vent, & que cet inconvénient n'est pas si grand qu'on l'imagine. Mais le vent souffle-t'il assez dans tous les temps, pour garantir du mauvais air? Il faut, par les mêmes raisons, éloigner du Camp toutes les choses qui peuvent y porter un air corrompu, tel que l'étable de la Boucherie, l'Hôpital & la Voirie. Cela est aisé. Il reste le voisinage des marais, des étangs, &c. qui,

pendant les grandes chaleurs ſur-tout, deviennent d'autant plus pernicieux, que le ſoleil attirant une grande quantité de vapeurs, elles ſe répandent, même dans un temps calme, pendant la nuit, ſur tout le Camp.

Rien n'eſt, ſans doute, plus nuiſible que leur effet, parce qu'il n'y a que peu, ou qu'il n'y a point de moyens pour s'en garantir; & s'il s'en trouve, ils ne regardent au plus que ceux qui ſont dans les tentes. Au reſte, les miaſmes putrides, le ſerein même, ſont dans le même cas, & ils ne different que par le degré de danger, dont ils menacent. On verra dans le Paragraphe ſuivant, ce qu'il convient de faire contre les effets de toutes ces impuretés ou intempéries de l'air. Il ſuffit de dire ici qu'il eſt prudent d'éloigner le Camp des

marais, & de toute eau croupiſſante, quand la choſe eſt poſſible : ſans cela, la maladie ſe repand bien vîte, & l'Armée s'affoiblit.

Il faut, pour la commodité du Camp, & pour la ſanté du Soldat, qu'il ſoit à portée de toutes les choſes néceſſaires; ſavoir, du pain, de la viande, de l'eau, du bois, &c.

L'eau eſt, de tous les beſoins de la vie, le plus grand : ſi elle manquoit à une Armée pendant deux fois vingt-quatre heures, elle périroit preſqu'entierement Il y en a pluſieurs exemples dans l'Hiſtoire. Quand l'endroit où on la puiſe eſt trop éloigné, les forces & le temps du Soldat s'épuiſent à l'aller chercher. Il en eſt de même du bois, par la peine que ſon trop grand éloignement doit cauſer. Le reſte des choſes néceſſaires à la vie, devroit être

apporté au Camp, ſans obliger le Soldat de l'aller chercher. On lui procure, ou l'occaſion de ſe débander & de ſe débaucher, ou une beſogne pénible, en le mettant dans le cas d'aller chercher tant de proviſions. Au reſte, ce que je conſeille ici, eſt ſouvent mis en uſage; & j'ai vu pluſieurs fois les payſans des Villages circonvoiſins apporter les légumes. Pourquoi n'apporteroient-ils pas auſſi l'eau & le bois? A l'égard des légumes, quand on y mene le Soldat, il faut avoir ſoin que les vieux indiquent ceux qui conviennent; car, ſans cela, il pourroit ſe faire que pluſieurs des autres priſſent des plantes vénimeuſes pour de bons légumes, comme on l'a vu quelquefois.

La dévaſtation des campagnes eſt ſouvent un moyen employé par

l'ennemi, pour empêcher la subsistance d'une Armée qui le poursuit. Ainsi on ne trouve plus de fourrages, plus de légumes ; le bois manque, les Villes & Villages sont déserts : il n'y a plus ni chevaux, ni chariots, &c. & l'Armée dépérit.

Ces malheurs, qu'un Général habile sait presque toujours éviter, sont non-seulement propres à déranger les opérations de la Campagne, mais encore à produire des maladies. Le défaut de fourrages fait périr les animaux ; delà la corruption de l'air. Le défaut de légumes diminue l'aisance de la vie, & ôte au Soldat un moyen de santé. Sans le bois, comment préparer les alimens ? Sans voitures, le Soldat est surchargé, ou obligé d'abandonner son bagage, souvent le plus utile. Voilà des désastres de la Guerre l'esquisse la plus légere.

§. II.

De la vie du Camp.

L'ÉTAT d'Officier particulier & celui de Soldat, ſont plus rapprochés au Camp qu'ailleurs, par le travail & le danger. L'un & l'autre habitent ſous la toile; & quoique celui-là s'y procure plus d'aiſance, les effets étant relatifs à la conſtitution des ſujets, il ſouffre autant que celui-ci : il eſt même des Officiers, privés de fortune, qui ſont plus à plaindre que les Soldats, parce qu'au moins on fournit la ſubſiſtance à ceux-ci, & que d'ailleurs le Soldat peut porter tout avec lui, ce qui eſt impoſſible à l'Officier.

D'abord, il ſe préſente à conſidérer dans la vie du Camp, le campement; enſuite la vie animale,

animale, la maniere dont les hommes y ſont diſtribués, le ſéjour qu'on y fait, & la diſcipline qui y eſt obſervée.

Le campement * eſt un des plus pénibles travaux de la Guerre, & un des plus prompts. Pour s'en former une idée, ſuppoſons une Armée en marche par un temps pluvieux, arrivant vers la nuit au lieu deſtiné pour ſon Camp : le Soldat tout mouillé, ſouvent tranſis, obligé de tendre ſa canonniere au milieu des ténébres, de l'eau ou de la boue; d'établir enſuite ſon bagage & ſes armes; de travailler à creuſer ſa cuiſine; d'aller chercher de la paille pour ſe coucher, du bois pour faire

* J'entends par campement, le moment où l'Armée s'établit dans un Camp nouveau.

cuire la marmite, du fourrage pour les chevaux; le ſervice qui doit ſe faire, malgré tous ces travaux, augmentant encore l'embarras: voilà le campement & ſon tableau fidele, que des circonſtances plus heureuſes rendent pourtant beaucoup moins effrayant. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que j'en fais le détail ici, puiſqu'il eſt impoſſible de ne pas voir à combien de maladies il expoſe.

En effet, il n'eſt point de changement de Camp qui ne ſoit ſuivi de plus ou moins de maladies, ſelon le temps, la marche, & pluſieurs autres circonſtances dont on va parler.

Pour rendre ces changemens moins nuiſibles, voici les conditions qu'il faut obſerver.

On a déja vu plus haut les in-

convéniens des marches du milieu du jour, dans tous les temps, excepté pendant la rigueurde l'hiver. C'eſt à l'Armée ſur-tout qu'elles doivent commencer au lever de l'aurore. Si le Soldat eſt habillé & pourvu, comme on l'a conſeillé dans la Section Ire du Chapitre précédent, il ſouffrira moins de la pluie, de l'humidité, ou de la chaleur, & ſera plus en état de travailler en arrivant au Camp. Au reſte, dans ces jours de calamité, où toutes les injures du temps ſe réuniſſent à une marche longue, & qui, par les circonſtances, ne ſe termine qu'à la nuit, c'eſt le cas de prévoir les beſoins du Soldat, & de faire amener au Camp, bois, eau, légumes, fourrages; & lorſqu'enfin il ſe trouve quelqu'obſtacle à ce que cela puiſſe s'exécuter, on

diſpoſe tellement les choſes, que le corps de Troupes qui eſt parti pour marquer le Camp, tende au moins pluſieurs canonnieres, pour mettre la plus grande partie de l'Armée à couvert, à ſon arrivée. Cette Troupe, deſtinée d'ailleurs à s'enquérir des lieux où l'on trouve l'eau, le bois & les légumes, dans une circonſtance comme celle-là, travaille à faire apporter ou à porter elle-même le plus de proviſions qu'il eſt poſſible; elle prépare les cuiſines; enfin ſert, autant qu'elle en eſt capable, à ſoulager l'Armée, qui ne doit arriver qu'à la nuit.

La vie animale, à la Guerre, differe peu, quant à l'eſpéce d'alimens, de celle de la Garniſon, aux heures près, qui, dans le premier cas, ſont ſubordonnées aux circonſtances. Il

eſt pourtant vrai que la nourriture eſt plus fréquemment mauvaiſe, parce que les moyens de fournir de bons alimens ſont plus difficiles, que l'eau eſt plus ſouvent mal-ſaine, que la viande eſt plus ſujette à ſe corrompre, & qu'enfin la diſette ſe met quelquefois de la partie.

Il régne un ordre admirable dans nos Armées pour la diſtribution du pain, de la viande, & autres choſes néceſſaires à la vie; mais il faut qu'elle ſoit ſecondée par les circonſtances. Si malheureuſement la maladie ou la mortalité ſe mettent parmi les beſtiaux, il faut, ou qu'on fourniſſe de mauvaiſe viande, ou qu'on en donne peu, ou point; ce qui rend la nourriture mal-ſaine, ou la diminue: deux inconvéniens également à craindre.

Il eſt eſſentiel qu'on faſſe tous ſes

efforts pour que les beſtiaux ſoient bien nourris, & qu'il y ait à leur ſuite quelques gens inſtruits qui ſe connoiſſent à leurs maladies, ſoit pour y remédier, les mettre à part, ou empêcher qu'on n'en faſſe uſage. L'art vétérinaire eſt aujourd'hui tellement protégé par le Gouvernement, qu'il ſera facile de mettre ce conſeil à profit dans la premiere Guerre que nous aurons à ſoutenir.

On ne ſe plaint que rarement du pain, par la même raiſon que l'ordre eſt parfaitement établi à cet égard, & que les Munitionnaires ſervent très-bien. Nous avons vu dans la derniere Guerre, où nos Armées ont eu preſque toutes les calamités à ſouffrir, le Soldat toujours pourvu de pain, qui étoit bien préparé : ce qui a fait un hon-

neur infini aux Chefs de cette entreprise. Ce n'est pas que, malgré tous leurs soins, il ne puisse se rencontrer quelques sacs de farine gâtée, & mise en usage sans qu'on s'en apperçoive. Mais si c'est un malheur, il s'étend sur peu d'hommes, & il est presqu'inévitable.

On a vu dans la Section III du Chapitre II, quelle est la nature du pain de munition. Il en est une autre espéce souvent nécessaire à la Guerre, qu'on appelle *biscuit*, & qu'on conserve pour les occasions urgentes, comme dans les cas ou l'Armée a de longues courses à faire, & qu'elle ne doit pas être à même de profiter du secours des fours. Ce pain est beaucoup plus léger que l'autre, & même plus nourrissant ; il est moins volumineux, & moins embarrassant que celui de munition. Voici à-peu-près comment on le fait.

On prend la farine la plus pure; on en fait, avec du levain & de l'eau, une pâte comme celle du pain ordinaire, & on la fait cuire deux fois autant que l'autre : c'eſt ce qui le réduit en un petit volume, & lui fait donner le nom de biſcuit, c'eſt-à-dire, cuit deux fois. Quelques perſonnes ont conſeillé de nourrir le Soldat pendant la Guerre avec du biſcuit; mais il s'en faut beaucoup que l'avis ſoit utile, parce que, quoique ce pain ſoit plus nourriſſant que celui de munition, il ne convient guères à des gens accoutumés à un genre de vie dure & active *. On a déduit ailleurs les raiſons de la préférence qu'on donne au pain de munition ſur toute

* On verra le détail de ſa compoſition dans le ſecond Volume.

autre eſpéce. Mais comme on n'a pas expliqué tous les moyens de corriger ſes défauts, on les ajoutera ici. Quand le pain n'eſt pas aſſez cuit, le Soldat doit le couper par tranches, & le faire griller: il évite par là les indigeſtions, & autres accidens qui s'enſuivent. S'il a un goût trop acide, il faut qu'il trempe ſes tranches dans l'eau, pendant quelque temps, & qu'enſuite, après les avoir fait ſécher, il les mette griller comme ci-deſſus. Mais s'il eſt moiſi, il faut le jetter; car c'eſt une eſpéce de poiſon qu'un tel aliment. Quand la faim ou l'imprudence ont engagé quelqu'un à en manger, les maladies putrides ne tardent pas à paroître. Au reſte, s'il eſt un moyen pour empêcher le pain de ſe moiſir, c'eſt de l'expoſer toujours dans un lieu ſec, ou

au soleil. Cette précaution est essentielle pour le Soldat campé, qui pourroit laisser traîner son pain sur la terre.

Il est un autre inconvénient, mais plus rare & moins nuisible que les autres, c'est la grande dureté du pain. En le faisant cuire de nouveau, soit en entier, soit par tranches, la croute se durcit, & le dedans s'amollit.

Quant à l'eau, on a détaillé ses différences, & même la maniere d'en corriger l'insalubrité, lorsqu'on a parlé de la nourriture des Soldats, au Chapitre précédent. Il reste maintenant à détailler les régles qu'il faut prescrire aux gens qui campent, pour se la procurer bonne, & pour tâcher de n'en pas manquer.

Pour se la procurer bonne, il

ſaut établir une régle invariable qui oblige les Soldats d'aller la puiſer à l'endroit où on l'a jugée la plus ſaine ; ſans cela, ceux qui ſont pareſſeux, iroient à la ſource la plus prochaine, & on riſqueroit qu'ils apportaſſent de l'eau qui ſeroit également nuiſible à leurs camarades, & à eux-mêmes.

Il y a certaines heures où l'on doit aller à l'eau : on y conduit les Soldats de chaque Régiment, en leur faiſant obſerver l'ordre néceſſaire ; mais comme la grande quantité de monde qui la puiſe, doit la troubler, ſi c'eſt une riviere d'où elle ſoit tirée, il eſt eſſentiel qu'on diſpoſe pluſieurs endroits, à quelque diſtance les uns des autres, & qu'on en aſſigne un à chaque diviſion. Au reſte, quand l'eau eſt trouble, ce qui arrive fré-

quemment, on a vu qu'il faut la laiſſer dépoſer. Mais ce qui vient d'être dit, n'eſt pas encore ſuffiſant pour s'aſſurer de la bonté de l'eau choiſie auparavant comme telle. Il eſt néceſſaire d'établir des vedettes à tous les endroits où on la puiſe, & que l'on empêche, ou qu'il y ſoit rien jetté, ou que les animaux, qui doivent avoir un gué à part, y viennent boire. De toutes les ſources, la plus utile à une Armée, c'eſt certainement la riviere, parce qu'on ne craint pas alors de manquer d'eau; mais l'éloignement oblige ſouvent de recourir ailleurs, comme aux fontaines, aux ruiſſeaux, aux puits, aux citernes, &c. J'ai parlé, dans le Chapitre précédent, des qualités de chacune de ces ſources.

Quand l'Armée y eſt réduite, c'eſt une raiſon de plus pour obſerver l'ordre le plus exact.

Mais lorſque l'eau vient à manquer, ou que celle qu'on puiſe devient mauvaiſe, par la quantité de monde qui va à la ſource, on qu'enfin celle-ci ſe tarit, il faut employer tous les moyens poſſibles pour en trouver d'autres qui fourniſſent ſuffiſamment. En creuſant la terre dans le voiſinage des montagnes, ou au-deſſous du lit d'une riviere, on parvient à faire des puits qui donnent ſouvent de la bonne eau, & en quantité, pourvu qu'on ait ſoin de garnir le fond & les côtés avec du ſable & des cailloux. Ce travail, quoique pénible, rentre dans le plan des exercices qu'il eſt néceſſaire de donner aux Troupes qui reſtent long-temps dans un Camp. Cependant

ſi elles ne peuvent pas y fournir, on doit faire travailler les payſans. Cette maniere de ſe procurer de l'eau plus ſaine & en quantité, eſt non-ſeulement favorable quand les ſources naturelles ne ſont pas abondantes, mais même lorſqu'on eſt dans le cas de n'avoir point d'autre eau que celle des marais, des étangs, &c. Les Soldats vont ordinairement à l'eau avec un petit baril. J'ai vu, dans les dernieres Guerres, des petits ſceaux de fer-blanc employés à cet uſage. Il eſt eſſentiel de viſiter ces uſtenſiles, & de défendre ſur-tout les gamelles de cuivre.

Ils évitent la corruption de la viandes, en la coupant par tranches, & en la faiſant ſécher au ſoleil; en la ſuſpendant toujours, dans les endroits où l'humidité à le moins

d'accès ; enfin, lorſque l'un & l'autre moyen deviennent impoſſibles, il ne reſte plus que celui de la faire griller.

La ſoupe du Soldat eſt à-peu-près la même que celle de la Garniſon, lorſque les légumes & le temps ne lui manquent pas. Il a même cet avantage de plus, qu'on lui donne du riz pendant la Campagne. Je répéterai ici ce que j'ai dit dans la Section II du Chapitre II, au ſujet de l'uſage des caſſeroles de cuivre, parce que l'on a encore moins de facilité pour empêcher la formation du verd-de-gris, à la Guerre, que pendant la Paix. Il vaut mieux employer celles de fer-blanc, qui, à la vérité, ont auſſi quelques inconvéniens, par la difficulté d'en conſerver la ſoudure. Mais enfin, on peut du moins y

ſuppléer, en ſe ſervant de celles qu'on fait à préſent avec le fer, qui n'eſt jamais mal-ſain *.

Il n'eſt pas difficile de concevoir que la diſette eſt le plus grand des fléaux, & qu'elle ne peut durer long-temps dans une Armée, ſans la détruire. Heureuſement la maniere dont ſe fait aujourd'hui la Guerre, expoſe moins à ce danger.

* On connoît aſſez la maniere dont les cuiſines d'un Camp ſont conſtruites. On peut dire à cet égard, relativement à la ſanté du Soldat, qu'il eſt néceſſaire qu'elles ſoient aſſez enfoncées, pour que le vent ne ſouffle pas la fumée & la cendre aux yeux des Cuiſiniers, & qu'il ſeroit bon de les couvrir, en laiſſant un tuyau pour la fumée, ou du moins de mettre une haie, pour ſe parer du vent. Ces précautions ne peuvent avoir lieu, que lorſqu'on reſte quelque temps dans le même Camp.

Cependant les Villes aſſiégées, les Armées, dont les communications ne ſont pas libres, celles qui font des retraites forcées, &c. ſont quelquefois dans ce cas. On verra dans la ſuite quels ſont les moyens d'obvier à pluſieurs de ces inconvéniens.

Les Soldats logés dix ou douze enſemble ſous une canoniere faite d'une toile aſſez épaiſſe, ſont couchés ſur la paille, & ils n'ont pas d'autre aſile que celui-là, pour ſe garantir du froid, de la pluie, de la chaleur, & pour mettre tout leur équipage à couvert. Il faut donc maintenant expliquer la maniere de prévenir les maux auxquels ils ſont expoſés ſous un abri de cette eſpéce.

Le Soldat, arrivé au Camp, va chercher de la paille, pour ſe coucher, ou il en fauche à l'endroit où

eſt aſſis le Camp, s'il y trouve celle qui lui convient. Sans cette reſſource, il n'auroit d'autre lit que la terre; ce qui a lieu quelquefois, lorſqu'étant arrivé trop tard à ſa deſtination, l'endroit où il pourroit aller chercher la paille, eſt trop éloigné, ou ignoré; & quand, dans cette circonſtance, on n'a pas eu ſoin d'en faire apporter à la tête du Camp, par les payſans.

Je ſais que pendant l'été, dans un temps ſec, il y a moins de danger à coucher ſur la terre, & que même le Soldat doit y être habitué, puiſque, quand il eſt de ſervice, il n'a point d'autre lit; mais je ſais auſſi que l'humidité de la terre cauſe beaucoup de catharres, des pleuréſies, des fluxions de poitrine, des rhumatiſmes. En effet, un homme qui commence à dormir,

à la nuit tombante, peut alors n'être pas refroidi; mais au milieu de la nuit, la tranſpiration augmentée ſe trouve ſouvent interceptée par la fraîcheur du temps, & l'humidité de la terre. C'eſt donc dans ces circonſtances, qu'au moins il ſeroit néceſſaire que le Soldat fût muni de cette couverture de peau doublée de poil, dont il a été fait mention dans la ſeconde Section de ce Chapitre.

Ce n'eſt pas qu'elle ne ſoit preſque auſſi néceſſaire, quand même il a de la paille; car, outre que celle-ci s'humecte facilement par les vapeurs qui s'exhalent du ſein de la terre, ſouvent elle eſt mouillée, quand on la fauche, ou ſe mouille, quand on la tranſporte.

Pour garantir les Troupes de

tant d'effets pernicieux, il eſt bon de chercher à avoir de la paille ſéche; & c'eſt ce que le Payſan procureroit, en l'apportant au Camp. Il faut l'expoſer chaque jour au ſoleil; & quand le Soldat eſt plus de deux jours au même Camp, le faire travailler à natter une certaine portion de cette paille, qui ſerviroit de paillaſſon, & empêcheroit l'humidité de pénétrer auſſi facilement.

L'homme de cheval a de grands avantages ſur le Fantaſſin, relativement au coucher; car le manteau le garantit preſque toujours également du froid & de l'humidité. Il a de plus un buffle, qui eſt preſque impénétrable. Dans le projet donné, le Soldat en devroit auſſi avoir un.

Hors l'arriere-faiſon, où les ſoirées & les matinées ſont quelque-

fois très-froides, le Soldat eſt bien moins incommodé du froid, que du chaud, dans les tentes. Il ſe garantit du premier, en relevant autour de ces tentes la terre qui a été ôtée pour faire les rigoles preſcrites; en y mettant en dedans des bouchons de paille, & en attachant pluſieurs piquets à la toile, pour ôter tout accès à l'air. Il n'en eſt pas de même du ſecond, (de la chaleur) le ſoleil darde & pénétre à travers les pores de la toile, & devient preſqu'inſupportable.

Le Cavalier évite cet inconvénient avec ſon manteau. L'unique reſſource du Fantaſſin eſt dans les feuillages. Je voudrois que les canonnieres fuſſent faites de maniere qu'on pût les ouvrir de deux côtés; de ſorte que celui qui ſeroit expoſé au ſoleil, fût fermé pendant l'effet

de ſon ardeur; & l'autre ouvert. Au reſte, cette précaution donneroit un courant d'air néceſſaire. Les Soldats y ſuppléent en quelque maniere, en arrachant quelques paquets (piquets), & formant ainſi une ouverture, qui fait entrer l'air dans la tente.

Il eſt inutile de recommander la propreté dans les canonnieres; on ſent aſſez que pluſieurs hommes logés dans un ſi petit eſpace, doivent être très-ſoigneux à éviter d'y faire aucune ordure.

Je voudrois que tous les ſoirs & tous les matins, on y fît une fumigation avec du vinaigre : cela empêcheroit l'humidité & l'air corrompu d'agir ſi puiſſamment. Je ne parle point du danger des armes, parce qu'il eſt de régle que tous les fuſils ſoient rangés à la tête

du Camp; mais les pistolets des Cavaliers y devroient être aussi, & les autres armes blanches posées dans un même endroit, pour éviter les accidens.

Il y a plusieurs précautions à prendre, relativement au séjour que l'Armée fait dans un Camp, tant contre le mauvais air, que contre les abus qui naissent du défaut de discipline. Les excrémens & l'urine sont l'objet le plus essentiel à considérer. On sent assez combien les uns & les autres influeroient sur la santé, si on n'y faisoit attention. Il étoit ordonné au Camp des Israëlites de faire un trou en terre, pour faire ses besoins, & ensuite de le reboucher. Les Turcs en agissent encore aujourd'hui de même.

Quant à nous, il est d'usage qu'on établisse, à quelque distance de la

tête du Camp, des fosses, au-dessus desquelles un rondin, plus ou moins long, soutenu sur deux fourches, forme le siége des latrines.

Quand l'Armée séjourne long-temps dans le même endroit, & qu'il fait très-chaud, les vapeurs qui exhalent continuellement de ces latrines, se répandent dans l'air, y portent la corruption, & influent singulierement sur la santé. C'est encore pis dans les temps humides, où l'air contenant une grande quantité de parties aqueuses, donne plus d'activité aux molécules putrides. Il y a plus : comme il est des saisons & des temps où la diarrhée & les dyssenteries sont communes, les déjections de ceux qui en sont attaqués, produisent des effets singuliers sur ceux qui vont à ces latrines, & leur communiquent aisément

aisément ces maladies. On pourroit même dire qu'elles naissent quelquefois des excrémens ordinaires, réunis en trop grande quantité, pour avoir trop tardé à recouvrir les fosses.

Quant aux urines, le Soldat les rend ordinairement dans différens lieux; & quoiqu'elles ne produisent pas des effets aussi pernicieux, elles ne laissent pas d'être nuisibles, ainsi que le fumier, qui sur-tout est conservé quelquefois en trop grande quantité dans le Camp de la Cavalerie.

Pour diminuer l'action de ces vapeurs, & leur force, il est utile de boucher les fosses des latrines avec beaucoup de terre, lorsqu'elles ont été ouvertes pendant huit jours, & d'en creuser de nouvelles aux environs. Il seroit bon d'assigner un lieu particulier, pour ren-

dre les urines, & qu'on les bouchât après un certain temps; d'enterrer le fumier, lorſqu'il devient ancien.

La pourriture de la paille, lorſqu'elle a ſervi long-temps, oblige de la renouveller. Il faut empêcher les Soldats de dormir en chemiſe, en plein air, pendant les grandes chaleurs, & ſur-tout au ſoleil; veiller à ce qu'à l'heure des repas & du coucher, ils ſoient rendus à la canonniere; qu'aucun ne paſſe la nuit à dormir au dehors de celle-ci, ce qui arrive quelquefois aux ivrognes; empêcher les filles d'arriver au Camp, parce qu'il eſt démontré que les maladies vénériennes ſont un dixiéme de celles qui régnent à l'Armée; défendre aux Vivandiers de donner aux gens pris de vin ou d'eau-

de-vie, quelque nouvelle boiſſon, qui puiſſe augmenter leur ivreſſe; il eſt de même très-néceſſaire qu'il y ait un ordre qui enjoigne à ces mêmes Vivandiers de ne recevoir dans leurs tentes aucun Soldat aux heures des repas, de la priere & du ſommeil. On ne gardera aucun malade dans la tente, mais ſur-tout aucun galeux, aucun teigneux, ni ceux qui ont de la vermine. C'eſt aux Chirurgiens des Régimens à veiller ſur le dernier point, en faiſant chaque ſoir une viſite dans les rues du Camp, & en s'enquérant s'il n'y a perſonne qui ſoit incommodé.

Reſte à parler de la maraude, qu'on a toujours cherché à réprimer, parce qu'elle eſt contraire à la diſcipline du Camp : mais elle n'eſt pas moins nuiſible à la ſanté. J'ai vu que la majeure partie des Soldats ſoupçonnés

de marauder, tomboit malade pendant la Campagne, parce qu'en général les maraudeurs ſont crapuleux, & peu exacts ſur les objets qui intéreſſent la ſanté.

---

§. III.

Du ſervice des Camps.

Le ſervice des Troupes pendant la Campagne, eſt le plus pénible de tous ceux qu'elles ont à faire. Il nuit toujours plus ou moins à la ſanté, & il n'eſt preſque jamais poſſible d'éviter la plupart des cauſes de maladies qui en dérivent. En général, il faut tâcher que le ſervice ſoit tellement partagé, que chaque Soldat ait ſa portion de repos & de travail; & comme les différentes eſpéces de ſervice différent beaucoup entr'elles, quant à la peine,

on a coutume d'y faire passer chaque Soldat à tour de rôle.

La garde du Camp est la moins pénible, après celle du Quartier général; mais l'une & l'autre ont leurs inconvéniens. Le Soldat couche à la belle étoile, lorsqu'il est de garde au Camp, & il fait sa faction à son tour. Si l'on n'a pas soin de le mettre à l'abri du vent par des feuillages, il y gagne des fluxions de toute espéce. Comme il a ordinairement du feu pendant la nuit, il est essentiel qu'il ne soit pas couché du côté où le vent souffle la fumée, les cendres & la flamme. A l'égard du Quartier général, il est exposé aux excès de toute espéce; il faut que les Officiers qui commandent cette Garde, fassent souvent l'appel, & qu'ils ne souffrent pas qu'on s'écarte, ni pour boire, ni pour être avec des filles.

La Garde de l'Hôpital ambulant expoſe à quelques dangers, par la proximité du mauvais air : c'eſt là qu'il eſt le plus important que le Soldat ne faſſe aucun excès. Il faut lui défendre d'entrer dans les ſalles. Les Officiers & autres, qui ſont dans le cas d'y faire des viſites, pour veiller au bon ordre, ſont encore plus expoſés. Il faut qu'ils ne touchent à aucuns malades ; qu'ils n'entrent dans les ſalles qu'après avoir bu un verre de quelque liqueur ſpiritueuſe, comme de l'eau-de-vie ; qu'ils tiennent leur mouchoir ſur la bouche, pendant la viſite.

Les grandes Gardes ſont expoſées à toutes les injures du temps ; elles ſont ſouvent privées de feu, pendant la nuit. S'il pleut, elles ſont expoſées, pendant vingt-quatre heures & plus, à être mouillées,

ſans pouvoir s'en garantir ; & quelquefois les reſſources de la vie leur manquent.

Quand une grande Garde part pour ſon ſervice, il faut qu'elle ſoit munie de tout ce qui eſt néceſſaire pour la vie animale, au moins pour trente-ſix ou quarante-huit heures. On peut & on doit même poſter la Troupe dans un lieu où elle ſoit à l'abri du vent. Il eſt bon qu'elle faſſe, pour la nuit, une eſpéce de Corps-de-Garde creux & entouré de feuillages. Le feu de la nuit eſt preſque toujours indiſpenſable ; & il paroît peu, quand on le fait dans un lieu enfoncé. Le Cavalier ſe garantit, comme on l'a dit pluſieurs fois, bien plus facilement de la plupart des injures de l'air, & eſt rarement, ou pour mieux dire, jamais pénétré par la pluie ; mais ſi le Soldat n'eſt pas

vêtu, comme je l'ai indiqué dans le Chapitre II, il eſt impoſſible qu'il ne reſſente pas tôt ou tard les effets de tant de cauſes réunies, pour altérer ſa ſanté.

Les Troupes légeres campent rarement, & ſont moins expoſées à tous les maux qu'éprouve le reſte de l'Armée; mais en revanche, elles ſont toujours en mouvement, & le plus ſouvent au bivac. On verra à l'Article des bivacs, les inconvéniens qui en réſultent, & les moyens de s'en garantir. Je n'entre pas ici dans tous les détails du ſervice de la Campagne, parce qu'il en eſt traité amplement ci-après.



SECTION IV.

Des Armées baraquées.

VERS la fin de l'arriere-saison, lorsque les Armées sont dans le cas de garder leur position, on tolere les baraques ; & quand, dans les pays un peu froids, elles se trouvent obligées d'y rester au commencement de l'hiver, on ordonne ces mêmes baraques.

Cet arrangement n'a lieu que pour mettre les Troupes à l'abri du froid & de l'intempérie de la saison. On pratique avec des branches d'arbres, de la terre & du fumier, des espéces de baraques qui enferment les tentes. On fait des trous souterrains pour la cuisine, pour se chauffer : une espéce de toit couvre ces trous, il y a des cheminées ; & il arrive

quelquefois qu'en en faiſant pluſieurs qui ſe touchent avec des portes de communication, on fait de vrais appartemens. Les chevaux & beſtiaux ſont de même baraqués, & ainſi préſervés.

Avant d'expliquer tous les inconvéniens qui réſultent de cette maniere d'arranger les Camps, on obſervera ici que c'eſt un expédient bien malheureux pour les Armées, que celui de les baraquer ainſi dans la rigueur de la ſaiſon. Les fourrages, les légumes ſont éloignés; l'eau difficile à avoir, & ſouvent gelée; on ne peut quelquefois mettre le pied hors de la tente, ſans enfoncer dans la boue, ou ſans être expoſé au froid le plus vif; la neige couvre la terre dans certains pays; & alors les engelures, les rhumatiſmes, les fluxions de poitrine ré-

gnent parmi les Troupes, & le service en devient aussi plus difficile & plus dangereux. Mais revenons aux baraques.

On ne peut trouver à redire à celles qui entourent les tentes; & quoiqu'elles ne préservent guères de l'humidité, du moins ne sont-elles pas dangereuses. Il est seulement très-essentiel de les construire assez solidement, pour qu'on ne risque pas d'en être écrasé, si elles venoient à tomber, & d'y faire des toits de paille qui donnent de l'écoulement aux eaux. On doit défendre de mettre de la braise dans le milieu des tentes, comme je l'ai vu quelquefois pratiquer; car outre la crainte du feu, on doit avoir celle de l'odeur de la braise qui est très-pernicieuse, & porte sur-tout à la tête. Il ne faut pas souffrir

que les Soldats couchent dans les souterrains, qui doivent être tous construits de maniere qu'il y ait un passage pour la flamme & la fumée. Au reste, comme il est nécessaire qu'on soit éclairé de bonne heure dans l'arriere-saison & l'hiver, il seroit essentiel qu'il y eût, pendant quelques heures, une lanterne attachée à un des bouts de la tente, de maniere que le trou par lequel sort la fumée, répondît au dehors.

C'est dans cette circonstance que le Soldat a besoin d'être couvert, & qu'il seroit très-bon qu'il fût vêtu comme on l'a dit au Chapitre II; il faut du moins faire distribuer des gilets.

SECTION V.

Du cantonnement des Armées, à la fin de la Campagne.

CE qui reſte à dire ſur cet objet, ſera la ſuite de la Section II de ce Chapitre, où il eſt fait mention de cantonnement à l'entrée de la Campagne.

Lorſque le Camp n'eſt plus tenable, ou qu'on n'eſt pas obligé de le tenir, on met ordinairement les Troupes, pendant un mois ou ſix ſemaines, en cantonnement, avant le quartier d'hiver. La néceſſité de les tenir rapprochées, fait qu'on raſſemble pluſieurs Régimens enſemble dans un même Village.

Les Soldats, gênés dans ces cantonnemens, ſont expoſés à quelques

dangers, & ſur-tout à celui d'être reſſerrés pluſieurs dans des chambres très-étroites & baſſes, d'y reſpirer un air renfermé & mal-ſaïn, & ſouvent d'y éprouver les funeſtes effets du feu, que dans pluſieurs contrées où nous faiſons la Guerre, on allume dans des poêles dont la porte eſt en-dehors de la piéce dite ſtubbe ou ſtoub en Allemagne. Il eſt très-eſſentiel de veiller à la propreté des Soldats dans cette poſition, de faire aérer les lieux où ils couchent, & ſur-tout d'empêcher que les poêles ſoient trop chauds. J'ai vu des Commandans préférer que leurs Soldats logeaſſent dans les granges & les écuries; d'autres, faire caſſer ou enlever les poêles des lieux où les Soldats couchoient; & l'une & l'autre précaution, ſuivies d'un heureux ſuccès pour la ſanté.

Il eſt aſſez clair que l'air renfermé eſt très-nuiſible, dans tous les cas, mais ſur-tout lorſqu'un grand nombre d'hommes ſe trouve dans un même lieu. On a vu dans pluſieurs endroits de cet Ouvrage, combien il en réſulte de maladies, ſouvent très-pernicieuſes. Qu'on ajoute enſuite à la poſition dont je viens de parler, une grande chaleur excitée par un feu de poêle; on jugera facilement que les accidens ſeront très-graves. Le Soldat, au reſte, dans les cantonnemens, eſt ſujet à-peu-près aux mêmes inconvéniens pour le ſervice & pour la vie animale, que dans les Camps. Il eſt pourtant certain que s'il ne reſte pas long-temps dans le même lieu, il trouve quelques douceurs dans les proviſions qui ſe trouvent dans les Villages; mais ce n'eſt qu'aux dépens

des pauvres payſans, qui, après cela, périſſent ſouvent de miſere. Il eſt encore certain que l'humidité y eſt moins grande que dans le Camp, & que par conſéquent cette poſition eſt un peu plus ſaine.

SECTION VI.

Du quartier d'hiver des Armées, relativement à la ſanté.

VERS le milieu de Novembre, on donne ordinairement des quartiers aux Troupes. C'eſt le temps du repos, de la réparation, & celui où il eſt preſqu'impoſſible de tenir la Campagne.

On met le plus d'Infanterie que l'on peut ſur les frontieres, ſoit de la France, ſoit du Pays conquis, dans des Villes; le reſte eſt dans ce qu'on appelle le plat pays; &

la Cavalerie eſt diſperſée ſur les derrieres de l'Armée.

On doit faire attention que l'Infanterie, qui ſe trouve dans les Villes, paſſant d'un violent exercice à un repos marqué, peut éprouver des maladies qui dépendent de ce changement ſubit. Les liqueurs qui ſont en mouvement, & néceſſairement plus ou moins altérées, après le grand exercice de la campagne, & l'action des cauſes dont j'ai fait mention dans les Sections précédentes, en croupiſſant dans le repos & l'inaction, donnent lieu à toutes les maladies du genre des putrides. Il eſt donc néceſſaire, dans les premiers temps du quartier, d'exercer les Troupes, & de ne les conduire à un certain repos que par degrés. L'air des Villes eſt moins ſain pour des gens qui ont paſſé la plus gran-

de partie de l'année dans la plaine campagne : il eſt donc utile de leur faire prendre l'air au-dehors de la Ville. Au reſte, il faut, pour le logement & la vie animale, ſe conduire comme il a été dit au Chapitre précédent, dans les Sections II & III, ſelon la ſituation des Soldats. Il eſt bon d'obſerver ici, que ce qui a été dit à la Section précédente, ſur le feu des poêles, n'a pas moins lieu dans les quartiers, outre les inconvéniens auxquels ils s'expoſent relativement à l'air chaud & corrompu. Pendant l'hiver, le Soldat paſſant ſubitement d'un froid conſidérable à la chaleur de ces poëles, *& vice verſâ*, eſt dans le cas de gagner des maladies inflammatoires, ſoit par la ſuppreſſion de la tranſpiration qu'il peut éprouver en ſortant d'un lieu

très-chaud, ſoit par la congélation des humeurs, en paſſant d'un lieu très-froid dans un air très-chaud. Il faut pourtant convenir que les plus grands inconvéniens des poêles ſe font ſentir après la premiere Campagne; & que, lorſque la Guerre dure quelques années, les Soldats s'y accoutument: mais comme les Armées, pendant cet intervalle, ſe renouvellent au moins de moitié, c'eſt arracher pluſieurs hommes de la mort, que de continuer la précaution dont on vient de parler.

L'Infanterie qui eſt dans les Villages, doit être ſoumiſe à la même diſcipline & au même exercice que celle des Villes. J'ai vu que la vie oiſive des Soldats, & la nourriture que la plupart prenoient chez leurs hôtes, étoient très-nuiſibles; ainſi il faut les exercer ſouvent, & empêcher

qu'ils ſoient nourris ailleurs qu'à l'ordinaire.

Quant à la Cavalerie, je ne crois pas qu'il ſoit poſſible qu'il y ait un régime plus contraire à la ſanté, que celui auquel elle eſt expoſée dans les quartiers. On partage quelquefois une Compagnie en trois ou quatre Villages : j'en ai vu une diviſée en treize. Chaque Cavalier eſt logé chez un payſan aiſé, qui lui fournit toutes les commodités de la vie. Là, n'ayant d'autre ſoin que celui de ſon cheval, que même ſouvent il fait panſer par le payſan, il méne la vie la plus douce, & ne trouve d'autre frein à ſon intempérance, que celui que peut lui impoſer la raiſon. Ainſi l'inaction, la nourriture exceſſive & différente de celle qu'il avoit priſe juſqu'alors, l'ivreſſe dans laquelle il peut ſe plon-

ger, deviennent des causes trop connues de maladies.

Il seroit à souhaiter qu'on changeât cette maniere de disposer les quartiers de la Cavalerie. On sait que c'est moins pour l'homme que pour le cheval, que cet arrangement a lieu ; mais il est possible de mettre les chevaux dans la même abondance, en réunissant les Compagnies, & en faisant venir le fourrage des lieux circonvoisins. Cette réunion même ne seroit pas moins avantageuse à ces animaux, qui, souvent trop gorgés de nourriture, périssent de gras fondu. Au reste, mon objet est de faire sentir que le Cavalier doit être exercé pendant le quartier, & qu'il doit continuer de vivre comme il le faisoit à la Guerre, si l'on veut éviter qu'il essuie des maladies, & qu'il se relâche sur ses devoirs.

SECTION VII.

Des Armées en marche dans les différentes saisons, & de leurs différentes évolutions.

ON a déja fait mention dans plusieurs endroits de cet Ouvrage, des marches des Troupes & des Armées; mais cet article est trop intéressant, pour ne pas le traiter à fond. Ainsi, sans faire de répétitions, on ajoutera ici les réflexions qui n'ont pas encore été faites, & quelques conseils qui sont relatifs aux circonstances qui n'ont pas été décrites.

Jamais une Armée n'est en marche, qu'il ne tombe plus de malades, & qu'il n'arrive plus d'accidens qu'à l'ordinaire; parce que, quel que soit le

côté dont on envisage la marche d'une quantité considérable d'hommes, on voit des dangers à courir pour la santé. Le froid, le chaud, la pluie, l'humidité, la fatigue, les imprudences, l'air corrompu, ont toujours lieu tour-à-tour, ou ensemble; & lorsque cette marche est précipitée, lorsque les Troupes sont trop long-temps exposées aux injures de l'air, lorsque le temps du repos (la nuit) est employé au travail, lorsqu'enfin elles ne peuvent pas camper, tous les dangers augmentent.

On a suffisamment détaillé les moyens qui doivent être mis en usage, pour éviter la plupart de ces inconvéniens, dans la Section VI du Chapitre II, & dans la Section II de celui-ci. Il reste maintenant à parler des marches forcées dans les

différentes ſaiſons, des bivacs & des retraites, qui ſont une ſource féconde de maladies. J'en ferai trois Paragraphes particuliers.

---

§. Ier.

Des marches forcées des Armées dans les différentes ſaiſons.

PLUSIEURS circonſtances obligent les Armées à faire des marches rapides dans les différentes ſaiſons. Une poſition avantageuſe à prendre, un ennemi à pourſuivre, ou à fuir, ou à ſurprendre, ſont les principales.

On remarquera que ces marches rapides doivent être plus ou moins pernicieuſes, en raiſon du temps, de la ſaiſon, de leur durée, des privations & de la longueur de la courſe. Un beau jour, un air tempéré,

péré, un chemin facile, peu ou point de ſoleil : voilà le temps le plus favorable ; & par la raiſon inverſe, le plus nuiſible eſt celui où l'on ne trouve que les contraires. Le printemps & l'automne ſont les ſaiſons où l'on peut faire des marches précipitées, avec moins de dangers. Pendant les deux autres, on eſt plus expoſé aux injures du temps, & très-ſûrement à quelques-unes. Moins ces marches durent de jours, & moins elles ſont longues, moins auſſi les Armées en ſouffrent : & ſi la ſubſiſtance ne manque pas, le mal eſt moindre.

Mais malheureuſement on ne commande, pendant la Guerre, ni au temps, ni aux ſaiſons ; & toutes les opérations étant ſubordonnées aux circonſtances, quelle que ſoit la

dureté du temps, & des autres inconvéniens, il faut marcher.

Voici quelle eſt la maniere la plus ſaine de diriger ces marches.

Toutes les fois qu'un Général eſt dans le cas de faire quelque expédition, qui demande que l'Armée faſſe une longue courſe, il eſt eſſentiel que tout ce qui a rapport à la ſaiſon, à la ſubſiſtance, au temps, & à la difficulté des routes, ait été prévu. Ainſi, lorſque c'eſt dans le cœur de l'été qu'on eſt obligé de faire un long trajet, il eſt néceſſaire qu'il ſe faſſe pendant les heures du jour où la chaleur eſt moins grande; & comme le repos eſt indiſpenſable, c'eſt pendant les heures de la grande chaleur, qu'il faut le procurer au Soldat, en cherchant à le mettre à l'ombre. Si c'eſt

pendant l'hiver, au contraire, le repos de la nuit eſt plus néceſſaire: mais alors il faut le loger, & obſerver dans les cantonnemens les régles preſcrites à la Section V de ce Chapitre. Quant à la pluie, l'humidité, la ſéchereſſe & le froid, on a vu plus haut les meilleurs moyens d'y obvier. La ſubſiſtance étant prévue en raiſon du temps que doit durer la marche, le Soldat aura ſon biſcuit pour quelques jours de plus, dans la crainte que la nourriture ne lui manque. Il ſera pourvu de même d'une certaine quantité de viande & de riz, & fera la ſoupe dans le moment deſtiné ci-deſſus au repos. Mais comme ce travail, les ſoins néceſſaires pour ſe procurer tout ce qui convient pour faire la ſoupe, ſemblent contradictoires avec le repos exigé, il eſt bon d'avertir ici, que tandis qu'une

moitié des Troupes eſt occupée, l'autre doit ſe repoſer, & enſuite celle-là. Au reſte, on propoſe un moyen plus facile, pour avoir de la ſoupe promptement ; c'eſt celui des tablettes de bouillon, dont *Mezerei* & autres ont parlé. Dans les courſes longues & difficiles, cet expédient me paroît être convenable. J'aurois moins de foi à cette poudre, dont on fit l'expérience, il y a quelques années, & qui doit nourrir, étant priſe en très-petite quantité, même dans le temps des plus grands travaux. On ſent aſſez qu'on ne fait pas de nouveau chyle avec un petit morceau de poudre ; & on ſait que le corps ne peut ſe réparer que par la formation d'un chyle également bon & abondant.

La difficulté des routes fatigue le Soldat, & empêche que l'ex-

pédition ait lieu, ou si l'on surmonte l'obstacle, donne des maladies. Le Général qui connoît ces inconvéniens, leve le premier obstacle, en faisant applanir les chemins; les haltes fréquentes donnent au Soldat le temps de reprendre haleine.

Le passage des rivieres, lorsque les ponts manquent, est une nouvelle cause de maladies, sur-tout pendant les temps froids. La maniere la plus sûre, pour ne pas en éprouver les mauvais effets, seroit de mettre les Piétons en croupe derriere les Cavaliers.



§. I I.

Des Bivacs.

C'EST une eſpéce de bivac, que la marche des Troupes pendant la nuit; cependant dans l'été elle eſt très-ſupportable, la pluie ſeule étant alors incommode. Je préférerai toujours la marche d'une Armée pendant la nuit, au repos qu'on lui procure alors, quand on ne met pas les hommes à couvert; parce que, pendant le ſommeil, le corps ſe refroidit, & peut ſe découvrir; ce qui donne lieu conſéquemment à des pleuréſies, péripneumonies, catharres, rhumatiſmes, &c. Ainſi, quand rien ne s'y oppoſe, il vaut mieux ſuivre les conſeils de l'Article précédent, relativement aux marches. Mais comme ſouvent le bivac eſt

néceſſaire en tout temps & en toute ſaiſon, il eſt bon de faire remarquer la maniere dont on peut le rendre moins nuiſible dans les différens cas.

Si c'eſt pendant une belle nuit, dans l'été, que le bivac a lieu, on s'en apperçoit à peine, tant qu'on veille; mais ſi le ſommeil ſurprend, & qu'on n'ait pas ſoin de mettre quelque choſe entre la terre & le corps, pour en empêcher l'humidité, elle pénétre, & donne pluſieurs maladies. Les pieds & la poitrine ſont les parties qui ſont les premieres à ſe refroidir; ainſi ce ſont celles qu'il faut le plus couvrir. Il ſeroit utile, lorſque l'on permet aux Soldats de prendre du repos au bivac, de faire des feux, autour deſquels ils ſe rangeroient, ayant les pieds tournés du côté du foyer. Mais ſou-

vent il eſt eſſentiel qu'on ne donne aucun ſigne de la préſence d'une Armée; & alors il faut s'en tenir aux premiers moyens ci-deſſus, ſi toutefois on ne veut pas en employer un qui paroît un peu dur, mais qui eſt très-avantageux, celui de faire veiller, pendant un certain temps, la moitié des Soldats, en les obligeant de ſe remuer & promener, tandis que l'autre prend du repos; de maniere qu'alternativement le repos & l'exercice ſe ſuccédent pour chacun.

Lorſqu'il pleut pendant la nuit d'été, le Soldat eſt ſouvent percé, ſans pouvoir ſe mettre facilement à l'abri. La maniere dont je voudrois qu'il fût vêtu, eſt, comme je l'ai déja dit pluſieurs fois, celle qui empêche le plus la pluie de pénétrer. Cependant, comme il eſt queſtion de repos, il faut alors appliquer

ſur la terre pluſieurs couvertures, telles que celles qui ſont décrites dans la Section II de ce Chapitre ; & après avoir planté en terre quatre piquets, y en accrocher d'autres : par ce moyen, la plus grande partie des Troupes étant à l'abri, l'autre fait le ſervice, ou veille, & chacun ſe ſuccéde dans ces trois poſitions.

Mais pendant les temps froids & pluvieux, j'avoue que la place eſt à peine tenable, & que je préférerois qu'on fît marcher le Soldat pendant toute la nuit. Je voudrois même que dans le cas où il feroit néceſſaire que l'Armée tînt le même poſte pendant quelques heures de ce temps, l'on obligeât tout le monde à ſe donner du mouvemens, ſauf à chercher dans la journée des momens plus favorables pour le repos, en faiſant des haltes près des Villages. Au reſte, il eſt indiſpenſable de faire de garnds

feux dans les bivacs d'hiver. Je me ſuis trouvé à quelques-uns, tel que celui du jour de Noël 1757, à Zelle. La terre étoit couverte de neige depuis plus d'un mois, les rivieres étoient priſes. On fit de grands feux par-tout; les piétons arrêtés étoient couchés, comme je l'ai dit plus haut, les pieds au feu. Ceux qui marchoient ſouffroient moins. La Cavalerie, mieux couverte, avoit plus à craindre les chutes, que les effets du froid. Mais il eſt certain que cette courſe de Zelle & les bivacs, ont produit quantité de maladies, d'engelures, & même de morts ſubites.

Dans ces circonſtances, les corps ſont diſpoſés à ſe roidir, & les membres à ſe geler. Pour éviter ce malheur, il faut défendre aux Soldats, qui ſont bien roides, de s'approcher trop près du feu, les faire d'abord promener par

dessous les bras, ensuite les faire marcher, & puis approcher du feu.

J'ai parlé dans la Section VI des moyens qui peuvent empêcher ces accidens. Je ne saurois trop recommander d'empêcher les Soldats de boire de l'eau-de-vie dans cette circonstance; mais cette liqueur leur devient très-utile, comme je l'ait dit plus haut, quand ils ont la précaution d'en boire avec modération, avant de s'exposer au froid.

---

§. III.

Des retraites des Armées.

CE qu'il y a à dire à cet égard, a déja été détaillé, à quelques circonstances près. Quand une Armée se retire précipitamment, on a à craindre, de la part du Soldat, l'intempérance, & de la part des cir-

conſtances, la fatigue exceſſive & la diſette.

Le bon ordre remédie à l'intempérance, (voyez la Section II de ce Chapitre) à laquelle le Soldat ſe livre d'autant plus facilement que dans une courſe longue & précipitée, il eſt impoſſible qu'on ne traverſe des Villes, des Villages, ſur-tout pendant l'hiver. Mais il faut convenir qu'il eſt bien difficile de faire obſerver une diſcipline exacte dans ces circonſtances. Quant à la fatigue exceſſive, voyez le Paragraphe Ier de cette Section.

La diſette eſt encore plus difficile à empêcher; parce qu'on a ſouvent, non-ſeulement à vaincre les obſtacles ordinaires de la part des magaſins qui manquent, & du tranſport des vivres; mais encore la dévaſtation, & la miſere du pays qu'on traverſe.

C'eſt donc une ſage précaution, d'avoir toujours une proviſion conſidérable de biſcuit & de tablettes de bouillon dans une Armée, afin qu'en toute occaſion on puiſſe être aſſuré que les vivres ne manqueront pas.

J'ai fait voir plus haut, que la diſette étoit de tous les fléaux le plus terrible; mais elle attaque encore plus vivement les Troupes, que le reſte des hommes. En effet, les corps épuiſés de fatigue, & mal diſpoſés par les différentes cauſes qui alterent la ſanté pendant le cours d'une Campagne, tombent aiſément & promptement dans cet état de putridité, qui conſtitue eſſentiellement le genre de maladies auxquelles le Soldat eſt ſujet. Tout le monde ſait que les humeurs ont beſoin d'être renouvellées, & que la famine eſt par-tout,

& dans tous les cas, la ſource des maladies malignes, putrides & peſtilentielles. On a vu dans la derniere Guerre, que les retraites de nos Armées ont toujours été ſuivies d'un nombre, plus ou moins conſidérable, de maladies, ſelon que ces cauſes ont été plus ou moins ſenſibles.

SECTION VIII.

Des Batailles, de leurs acceſſoires & leurs ſuites.

ON doit diſtinguer trois temps relatifs à la ſanté, dans ce qui concerne le combat; celui qui le précéde; celui pendant lequel il a lieu; & celui qui ſuit.

Le premier eſt plein de dangers, parce que le plus ſouvent les Troupes ſont fatiguées d'une longue

marche, qu'elles paſſent au bivac la nuit qui précéde le combat, & que la licence devient plus grande parmi elles, dans ces momens orageux.

Je n'entreprendrai point de donner ici des conſeils ſur l'Art Militaire; mais il eſt certain que mes principes ſont auſſi favorables au ſort des armes, qu'à la ſanté; & je ne puis m'empêcher de dire, que des Troupes harraſſées ſont moins propres au combat; & que moins un Général les fatigue, plus elles ont de force & de ſanté. Tous les conſeils qui ont été donnés ſur les marches forcées & ſur les bivacs, doivent avoir lieu ici, mais ſur-tout l'Article de la ſubſiſtance.

Il faut que le Soldat ſoit muni d'une certaine quantité de vivres, lorſqu'il doit aller combattre; & je ne ſerois pas éloigné de penſer que la diſtribution de l'eau-de-vie,

à la maniere des Allemands, au commencement d'une Bataille, ne fût utile au ſort des armes. Les Turcs font diſtribuer de l'opium, quelque temps avant le combat.

Lorſqu'un Général habile eſt aſſez heureux, pour que ſon Armée n'ait pas fait de longues marches, & pour qu'elle ait eu le temps de ſe repoſer; lorſqu'enfin elle ne manque de rien, il eſt certain qu'il doit avoir de grandes eſpérances du ſuccès, malgré l'axiome établi, qu'il faut mener ſur le champ les Troupes au combat, lorſqu'elles arrivent près de l'ennemi. crainte de ralentir leur ardeur. Si je me trompe à cet égard, du moins ne peut-on pas diſconvenir que ceux qui ſont bleſſés, doivent être en meilleure diſpoſition de guérir, lorſque tout ce qui concourt à nuire à la ſanté, aura pu être évité pendant les jours qui précédent celui d'une

Bataille. L'expérience le démontre; & l'on ſait, ou peut-être ſuis-je le premier qui l'aie apperçu, que les ſuites des bleſſures dans les combats, ont été plus funeſtes, après de longs & pénibles travaux, après la diſette & la miſere des Armées.

Pendant le combat, ce ſont les ſoins que l'on prend des bleſſés qui décident du plus ou moins heureux ſuccès des bleſſures; car ſi l'on ne les panſe pas ſur le champ, & qu'on ne les emporte pas bien vîte, ils ſont d'autant plus difficiles à guérir. Il faut que les Médecins & Chirurgiens, diſtribués à propos avec les chariots & brancards de l'ambulance, ſoient à même de panſer & faire tranſporter les bleſſés dans les différens dépêts prévus & arrangés à cet effet. Je regarde comme très-pernicieuſe la coutume de faire

boire de l'eau-de-vie aux Soldats bleſſés; j'en ai vu qui étoient morts ivres ſur le champ de bataille. Cette boiſſon allume la fiévre, qui, dans les bleſſures, n'eſt déja que trop prompte à faire des ravages.

Je ſais qu'on diſpoſe toujours l'ambulance de maniere qu'on y puiſſe tranſporter les bleſſés; mais ce ſecours eſt d'autant plus lent, que la poſition d'une Armée eſt plus étendue; ainſi il faudroit au moins, par diviſion, pluſieurs entrepôts. Les opérations faites ſur le champ, après les bleſſures, réuſſiſſent ordinairement mieux; ainſi, lorſque les ſecours ſeront multipliés, elles pourront ſe faire plus promptement.

Les divers ſuccès des armes obligeant à reculer beaucoup, on eſt dans le cas d'abandonner ſes bleſſés;

alors il eſt bien différent de les laiſſer ſur le champ de bataille, ſans avoir été panſés. J'avoue que la déroute oblige, non-ſeulement à les abandonner ainſi, mais même à laiſſer l'Hôpital ambulant à la merci de l'ennemi. Comme ce déſavantage eſt égal de part & d'autre, on doit toujours regarder les bleſſés & les Hôpitaux des Armées, comme des choſes ſacrées, & faire avec l'ennemi une convention réciproque à cet égard. C'eſt ce qu'ont pratiqué la plupart de nos Généraux dans la derniere Guerre. Il reſte un article eſſentiel à traiter, celui de l'enterrement des morts, qui, lorſqu'il n'eſt pas fait promptement, & avec précaution, devient une ſource de corruption dans l'air, dont l'Armée victorieuſe eſt la victime.

La victoire & la déroute ſont

également nuiſibles aux Armées, lorſque l'on n'a pas ſoin d'y tenir la main. Dans le premier cas, le Soldat effréné ſe livre à tous les excès dont il eſt capable; & dans le ſecond, il n'en commet pas moins, lorſqu'il eſt débandé, ſans chef, & dans le beſoin. Si l'on ajoute à ce dernier état la miſere & la dévaſtation des lieux que l'Armée vaincue a à traverſer, elle ſouffrira beaucoup de maladies, quelque temps après ſa retraite. L'expérience l'a toujours démontré.

SECTION IX.

Des Siéges.

IL y a deux états à conſidérer dans le ſiége; celui des aſſiégeans, & celui des aſſiégés. Les premiers ſont dans le cas à-peu-près des Ar-

mées campées, & n'éprouvent rien de particulier qui puisse nuire à la santé, que le trop long séjour dans un même Camp, lorsque le siége dure long-temps, en produisant des incommodités plus grandes, qui dépendent nécessairement, 1° d'un air corrompu, dont on ne peut s'éloigner sans lever le siége, ou sans craindre d'être surpris; 2° des inondations que procurent les assiégés, pour tâcher de faire lever le siége; 3° de la dévastation du pays circonvoisin, abandonné, brûlé, saccagé exprès; 4° enfin de la saison avancée, qui empêche que les vivres & autres choses nécessaires, ne puissent arriver facilement. Si cette même Armée assiégeante vient à être resserrée dans son Camp, entre la Ville assiégée & une autre Armée, elle se trouve réduite au même

état que celui des assiégés, & même à de plus dures extrémités.

Il est de toute nécessité d'éloigner tout ce qui peut corrompre l'air du Camp de l'Armée assiégeante. La Boucherie, la Voirie, l'Hôpital, doivent être, & le peuvent, à une distance considérable. Ensuite il faut mettre en usage tout ce qui a été dit à la Section IV du Chapitre II, au sujet de l'air corrompu. On évite l'humidité par les saignées considérables qu'on fait pour détourner les eaux; on tâche de poster le Camp sur les lieux les plus élevés & les mieux aérés. Pour éviter la disette, il est bon d'avoir une grande quantité de biscuit & de tablettes de bouillon; enfin, d'arranger tout, de maniere que le Camp soit tel qu'il a été dit dans la troisiéme Section de ce Chapitre. Mais

comme la ſituation & l'état des lieux ſont le plus ſouvent un obſtacle à ce que l'on puiſſe y parvenir, il faut avouer que la maladie ſe répand très-ſouvent dans les Armées aſſiégeantes, ſur-tout lorſque la réſiſtance des aſſiégés eſt très-longue, parce que l'on ne peut pas éviter abſolument les effets de la corruption de l'air, provenant des latrines, des marais, étangs, &c. circonvoiſins, des animaux morts, même de celle qui vient de la Ville aſſiégée. La peſte a plus d'une fois régné dans les Armées, par toutes ces cauſes, & principalement par la derniere. A tous ces dangers, ſi l'on ajoute celui des travaux de la tranchée, où le Soldat eſt quelquefois dans l'eau juſqu'à la ceinture; ſi, par un excès contraire, les ſources d'eau & la riviere ſont

éloignées, ou manquent tout-à-fait, non-seulement la maladie en devient plus fréquente, mais même on est obligé de lever le siége.

Je ne répéterai pas ici les moyens indiqués dans les pages précédentes, pour éviter les dangers qui naissent de l'injure du temps & de la saison, ni les précautions qu'on doit prendre pour diminuer la quantité des maladies. Il suffit d'envisager une Armée formant un siége, comme un Camp dont on a développé toutes les positions bonnes & mauvaises, mais qui est généralement plus exposé que ne le sont ordinairement les autres Armées.

Si les assiégeans ont à souffrir de leur position, on peut juger de l'état des assiégés. Contenus dans un espace circonscrit, sans communi-

cation au dehors, ils ont à essuyer tout ce que la corruption, la misere, la famine & le travail peuvent présenter de plus cruel. On n'a que trop d'exemples de ces fameux siéges, où les Soldats & les Habitans ont été réduits à manger les animaux, jusqu'aux cuirs; quelques traits même d'inhumanité ont été l'effet de cette position malheureuse. L'aspect seul des assiégés qui ont résisté long-temps, annonce assez la misere qu'ils ont dû éprouver. Ils ont le visage pâle, have, le corps foible & décharné. La mauvaise & modique nourriture commence par altérer la santé; ensuite l'infection des hommes & des animaux morts, produit des maladies; puis vient la disette en tout genre; enfin la peste, & la mort de la plupart des Soldats & des habitans. Pour

en citer un exemple, il ne faut que ſe rappeller le ſiége de la Rochelle, ſous le miniſtere du Cardinal de Richelieu.

Tant de maux, à peine inévitables, ſont quelquefois la ſuite d'une mauvaiſe diſcipline, ou d'un défaut de prévoyance. Rien ne peut parer à l'inconvénient du défaut de vivres, que l'arrivée des convois; mais ce ſecours eſt ſouvent douteux. Suppoſons un moment qu'il ne manque pas; voyons quelle eſt la maniere la plus ſûre d'éviter les maux dont les longs ſiéges ſont le plus ſouvent ſuivis. Preſque tous les Commandans, réſolus de ſe défendre juſqu'à la derniere extrémité, commencent par examiner quelle eſt la quantité d'Habitans & de Gens de Guerre, celle des vivres & munitions de Guerre; & lorſque

les circonſtances le permettent ; ils ſont entrer, avant que la place ſoit inveſtie, toutes les ſubſiſtances & munitions qu'il eſt poſſible de raſſembler.

Ils font ſortir de la Ville toutes les bouches inutiles : c'eſt rendre un ſervice eſſentiel aux Habitans qui partent, & à ceux qui reſtent. Enſuite ils ordonnent de faire du biſcuit avec toute la farine, pour le temps qu'ils prévoyent qu'ils ſeront dans le cas de ſe défendre, (bien entendu qu'en pareil cas toute farine qui ſe trouve chez les particuliers, doit être portée au magaſin public) & il s'en fait une diſtribution égale à tout le monde. On doit tuer la plupart des beſtiaux, pour faire une proviſion conſidérable de tablettes de viande ; ne garder que le nombre de

chevaux qui peuvent être utiles pour le ſervice, & être nourris pendant long-temps avec le fourrage qu'on a pu ramaſſer. Les animaux domeſtiques devenant à charge, on peut s'en débarraſſer avec avantage, en les renvoyant, pour la plupart, avec les bouches inutiles.

Les ſoins doivent, après cela, ſe porter du côté des Hôpitaux, du breuvage, de la diſcipline, & enfin des moyens qui peuvent préſerver des maladies. Il faut que l'Hôpital ſoit muni de tout ce qui convient pour un long ſiége, & qu'il ſoit gouverné avec plus d'exactitude que jamais. On verra dans la ſeconde Partie de cet Ouvrage, les conditions néceſſaires à cet égard.

Il eſt eſſentiel que l'eau ne manque pas, & qu'elle ſoit bonne. Les aſſié-

geans tentent ordinairement tous les moyens poſſibles pour en tarir les ſources. Ainſi, lorſqu'on peut le craindre, il faut bien s'aſſurer des moyens de l'empêcher; faire fouiller la terre pour en reconnoître de nouvelles, & ſur-tout y mettre des gardes qui veillent à ce qu'on n'y jette rien; & lorſque l'eau eſt peu abondante, il faut en faire la diſtribution, comme on fait celle du pain.

Il eſt néceſſaire de mettre en uſage tout ce qui a été dit à l'égard de la corruption de l'air; tenir les Soldats dans une diſcipline d'autant plus exacte, que c'eſt de leur ſanté & de leur vie que dépend le ſalut de la Place.

Il reſte un article à traiter ici, relativement à la nourriture; c'eſt celui qui regarde les viandes ſalées, & le pain ordinaire.

On conſerve toujours une certaine quantité de viandes ſalées dans les Villes aſſiégées; ce qui eſt une reſſource, lorſque les beſtiaux viennent à manquer. Il ſeroit bon auſſi d'avoir des proviſions de légumes, ſur-tout de riz, de pommes de terre, &c. les plus nourriſſans. Il eſt eſſentiel d'enterrer les morts dans des foſſes très-profondes, & hors du centre de la Ville, en les entourant de chaux vive, afin que la corruption de l'air ne ſoit pas augmentée.

Outre le biſcuit, qui ne peut être fait qu'avec de la pure farine, comme on feroit une perte trop conſidérable de tout le ſon qui reſteroit, il eſt bon de faire autant de pain de munition qu'il eſt poſſible, dût-il être moins bon. C'eſt dans les commencemens d'un ſiége, que les

Soldats supportent plus facilement la mauvaise nourriture. Le seigle, le sarrasin, l'orge & l'avoine, sont des ressources, pour faire du pain; il ne faut pas les négliger.

La viande de cheval n'est pas nuisible jusqu'à un certain point; mais il faut qu'elle soit fraîche, & que l'animal ne soit pas mort de maladie. La salaison des viandes devient une cause du scorbut, auquel les Soldats ne sont que trop disposés; ainsi il est essentiel de les distribuer avec ménagement. Il faut observer exactement quelle est la nature & la quantité de légumes amassés, ou de ceux que les jardins peuvent fournir, & veiller à ce que, sans ordre, on ne prenne rien dans ceux-ci. Voilà quels sont les moyens les plus efficaces pour soutenir un long siége, sans que la santé des

Gens de Guerre en ſouffre prodigieuſement. Quand ces régles ne ſont point miſes en uſage, ou que tous les vivres ſont épuiſés, & qu'on eſt réduit aux extrémités dont on a parlé ci-deſſus, & dont on n'a que trop d'exemples, il ne reſte qu'un moyen, celui de ſoutenir les Soldats par quelques coups d'eau-de-vie, diſtribués également, & de ménager le travail, ſur-tout le ſommeil : mais cette reſſource n'eſt que de peu de durée.

SECTION X.

Des Camps volans, Détachemens, & autres Corps ſéparés de l'Armée, &c.

ON peut dire en général, que les petits Camps, qui changent ſouvent de poſition, ſont moins ſuſceptibles des inconvéniens dont on a

parlé ci-dessus, parce que les vivres y sont plus abondans, la corruption de l'air plus rare, & la position plus commode à prendre. Les Détachemens ont pour objet diverses expéditions, plus ou moins fatiguantes, dont les effets sont relatifs. On ne peut cependant disconvenir que les Soldats revenant de Détachement, souvent tombent malades, par deux causes principales : le travail excessif, & la mauvaise nourriture. Quand on ne peut éviter la premiere, il faut du moins se précautionner contre l'autre. Ainsi il est essentiel que le Soldat soit muni de tout ce qui est nécessaire pour vivre dans un Détachement, ou du moins qu'il puisse être facilement ravitaillé. Je ne serois pas éloigné de croire, que dans les expéditions fatiguantes, il fallût augmenter la ration.

Les Corps séparés de l'Armée sont, ou de petites Armées, qui sont dans le cas des Camps volans, comme ci-dessus ; ou des Troupes qu'on laisse sur les derrieres, dans différens postes, pour les garder, (voyez Garnison & Cantonnement); ou des Troupes légeres, toujours en avant, toujours en mouvement. Celles-ci, quoique paroissant être plus exposées que le corps de l'Armée, sont en général infiniment mieux, à l'égard de la corruption de l'air, & de la nourriture. Jamais elles ne peuvent manquer de vivres, fût-ce aux dépens des malheureux habitans des lieux où elles se portent. Comme peu nombreuses, & campant rarement, encore moins long-temps, dans un même lieu, elles évitent les dangers d'un air corrompu. Mais en revanche, les maux qui naissent de la crapule, sont fa-

miliers parmi elles, parce que l'occasion est fréquente; que l'espéce d'homme est plus dissolue, étant plus jeune, & plus difficile à discipliner.

Je trouve que le parti qu'on a pris en France, de mettre à la tête des Troupes légeres, des gens de distinction, & de donner aux Officiers de ces Corps, plus de considération qu'ils n'en avoient cidevant, fera que dorénavant la discipline y sera mieux observée. (Voyez, sur la vie des Troupes légeres, la Section III & le §. II de la Section VII de ce Chapitre).



SECTION XI.

Des Troupes de l'Artillerie, & des Gens des Vivres, par rapport aux dangers de la Guerre.

L'ÉQUIPAGE de l'Artillerie & celui des Vivres d'une Armée, ont une ſuite nombreuſe d'hommes & d'animaux, indépendamment du Militaire qui eſt attaché au premier, & des Gardes qu'on met près de l'autre. Le ſervice des Troupes de l'Artillerie, & celui des Charretiers de toute eſpéce, qui conduiſent le canon, ou les chariots des Vivres, expoſe la ſanté à des dangers particuliers, qui dépendent de la poſition & du travail.

On ſait, en effet, que comme le canon & tout ce qui eſt de la ſuite qu'il entraîne, marchent très-len-

tement; la plupart du temps, on le conduit nuit & jour, & presque ſans relâche. Il en eſt de même des chariots des Vivres; & il résulte de-là que les Conducteurs & les Troupes ſont non-ſeulement haraſſés, mais ſouvent percés par l'humidité, la pluie, tranſis de froid, &c. ce qui rend parmi eux les péripneumonies fréquentes. Enſuite on parque l'Artillerie & les Vivres qui ſuivent l'Armée; & dans cette poſition, il n'y a de danger évident, que celui d'un ſéjour trop long, où l'on ne prendroit pas les précautions indiquées plus bas. Mais outre ces parcs, qui ſont à la queue de l'Armée, il y a ſur les derrieres différens dépôts, ou plutôt des diviſions, qui reſtent quelquefois pendant toute la Campagne dans le même état.

C'eſt là que la vapeur du fumier

pourri & des excrémens, l'intempérance, la débauche, une situation incommode, &c. produisent beaucoup de maladies graves, surtout dans les temps humides & en automne, comme je l'ai vu dans les dernieres Campagnes.

Je propose, pour s'en garantir, les précautions suivantes.

1°. On choisira un terrein sec, qui soit un peu élevé, voisin, s'il se peut, de la riviere, pour former le parc. Ceci s'entend aussi de ceux qui sont à la queue du Camp.

2°. On fera autour du parc des fossés assez larges, pour entraîner les eaux de pluie, ou autres, dans la riviere, ou le plus loin qu'on pourra.

3°. Tous les huit jours, on conduira le fumier hors du parc, & assez loin, pour qu'il ne nuise pas.

4°. On s'éloignera de la voirie, des marais, &c. & les latrines seront bouchées tous les huit jours.

5°. On fera mettre en usage tous les moyens décrits à la Section des Camps, pour la salubrité.

6°. On changera la position du parc, au moins tous les mois.

7°. On veillera sur la conduite du Soldat & du Charretier, qui sont un peu trop relâchés sur leurs devoirs dans ces positions, tant parce que leurs moyens sont plus grands pour se livrer à la débauche, que parce que le voisinage des Villes ou Villages les met à même de se déranger. J'ai vu dans ces espéces de Camps, autant de filles ou femmes, que d'hommes.

8°. On fera exercer les Soldats d'Artillerie, comme ceux des autres Troupes: car s'ils restent trop long-temps dans l'inaction, lors-

qu'il ſera queſtion de marcher ou d'agir, ils tomberont plus facilement malades.

9°. Enfin, c'eſt ſur-tout à cette eſpèce de Soldat, & aux Charretiers, que je voudrois qu'on donnât des chemiſes bleues; le buffle leur conviendroit auſſi. (voyez la Section II du Chapitre précédent).

Il reſte une infinité de poſitions particulieres à chaque individu, que je ne pourrois détailler, ſans entrer dans des longueurs inutiles, ou ſans faire des répétitions. Je crois cependant qu'en ajoutant à celles que j'ai décrites, ce qui eſt renfermé dans les deux Sections ſuivantes, on trouvera tout ce qui a rapport aux différentes eſpéces d'hommes qui ſervent à l'Armée.

SECTION XII.

Des Officiers & des Soldats qu'on envoie en recrues, & auxquels on accorde des congés d'hiver.

VERS le mois d'Octobre, & quelquefois plutôt ou plus tard, ſelon les circonſtances, on envoie un certain nombre d'Officiers & de Soldats en congés & en recrues, tant pour ſe réparer eux-mêmes, que pour ramener le nombre néceſſaire de nouveaux Soldats qui puiſſent remplacer ceux qu'on a perdus pendant la Campagne, ou pour faire ce qu'on appelle les réparations de Régiment.

Cette régle, qui peut être utile à quelques égards, eſt ſujette à beaucoup d'inconvéniens que je vais expoſer.

1° Le Soldat, envoyé dans ſon pays, en devenant tout-à-coup maître de ſes actions, en perdant l'habitude du régime & de la diſcipline de ſon Corps, en hâtant ſouvent ſa marche, expoſe ſa ſanté; & quelquefois ſa vie n'eſt pas en ſureté, dans un trajet pénible & long qu'il a à faire au milieu d'un pays étranger ou ennemi.

2° La plupart des Recruteurs mènent une vie diſſolue, tant parce que c'eſt la maniere la plus propre pour enrôler, (moyen étrange, qui devroit bien faire connoître, que les Soldats, pris dans les Milices nationales, vaudroient mieux, à tous égards), que parce qu'ils ſont trop maîtres de leur conduite.

3°. Le Soldat, revenu à ſon Régiment, a de la peine à reprendre la diſcipline néceſſaire; il rapporte

ſouvent de l'argent, ou trouve ſa paye accumulée, ce qui le met dans le cas de ſe livrer à l'intempérance.

4°. L'Armée eſt trop affoiblie par le nombre d'Officiers & de Soldats qui ſont abſens, parce que non-ſeulement ceux-là manquent, mais qu'il ſe trouve encore le vuide de ceux qu'on a perdu par les maladies ou les armes.

5°. Le Cavalier abſent laiſſe ſon cheval & ſon bagage, qui embarraſſent d'autant plus, que ſi, par haſard, il ſe fait quelqu'expédition pendant l'hiver, le tout ſe perd ou dépérit.

6°. Enfin, ceux qui reſtent à l'Armée ſont d'autant plus fatigués, qu'ils ont double ſervice à faire, &c.

Comment parer à tant d'inconvéniens? Voici quelques moyens.

En ſuppoſant les Soldats en congés ou en recrues, il faudroit qu'ils ne partiſſent jamais de l'Armée qu'avec armes & bagages, étant attroupés, & ayant un ou pluſieurs Officiers à leur tête, du moins juſqu'aux frontieres de France. Alors les marches étant réglées, diſciplinées, ils feroient moins dans le cas de périr de miſere & de maladies; ils pourroient ſe défendre contre les partis ennemis, même contre les payſans, qui ſouvent ſe défont des Soldats iſolés, ſoit par haine, ſoit parce que ceux-ci leur cauſent du dommage.

Mais, le dirai-je? les congés, ſoit des Officiers, ſoit des Soldats, pendant la Guerre, non-ſeulement me paroiſſent inutiles, mais je les crois même nuiſibles. Il n'y a que les cas de maladies ou d'affaires

importantes qui puissent les faire tolérer. On peut d'ailleurs faire venir des Recrues, sans détacher des hommes de l'Armée, pour aller les enrôler & les chercher; enfin les réparations des Régimens peuvent aussi se faire très-bien, sans qu'on fasse partir ni Officiers ni Soldats à cet effet. Je vais prouver ces trois points.

Quant à ce qui regarde l'inutilité, & même l'inconvénient des congés, je ne parlerai que des Officiers; parée que ce qui concerne le Soldat, est renfermé dans le second point que j'ai à prouver, & dans celui des Officiers.

Il est évident qu'on gagneroit beaucoup à garder tous les Officiers à leurs Régimens, pendant la Guerre, en ce qu'on feroit partager la besogne à chacun, & qu'on for-

meroit d'ailleurs un plus grand nombre de bons Militaires, qui feroient auſſi plus propres à ſoutenir les travaux de leur métier; car il ne faut pas ſe diſſimuler que le changement d'exercice & de nourriture influe prodigieuſement ſur la plupart; & que les plaiſirs de toute eſpéce, la moleſſe, auxquels on ſe livre d'autant plus volontiers, qu'on vient d'eſſuyer des fatigues & des dangers, nuiſent ſingulierement à la ſanté des jeunes Officiers ſur-tout, qui enfin, en revenant à leur Corps, ont beaucoup de peine à ſe remettre au niveau.

Mais indépendamment de ces raiſons, qui pourroient ſuffire pour empêcher que les congés des Officiers euſſent lieu, le danger de cette pratique me paroît encore démon-

tré, par les exemples fréquens dans toutes les Guerres, du tort qu'elle a fait & aux préſens & aux abſens.

Je ne citerai que ceux qui me ſont connus de la derniere Guerre, pendant la courſe de Zell en 1757, la retraite d'Hanover en 1758, & celle de Caſſel en 1760. Tandis que les Officiers, en congé, étoient tranquilles dans leur Patrie, leurs camarades étoient expoſés aux maux les plus cruels en tout genre. Eſt-il donc naturel que les uns expoſent leur vie & leur ſanté, quand les autres ſont à l'abri de tout danger ? C'eſt en vain qu'on oppoſera que c'eſt à tour de rôle que les Officiers vont en congé; mais ne ſait-on pas qu'il arrive ſouvent qu'une Armée eſt tranquille dans ſes quartiers pendant un hiver, tan-

dis que, pendant le ſuivant, elle eſt continuellement en haleine, ou expoſée? La répartition du bien & du mal n'eſt donc pas exacte. Il y a plus, c'eſt que celle qui exiſte eſt injuſte à tous égards, & toujours nuiſible à la ſanté.

C'eſt une maxime à la Guerre, que chacun doit faire ſon ſervice à tour de rôle; parce qu'alors, ſi on a le malheur de perdre la vie, on eſt à ſa place : mais quand, par l'abſence d'un camarade, on eſt dans le cas préciſément de s'expoſer pour lui, il faut convenir que cet incident eſt cruel. On l'éviteroit, ainſi que les autres ci-deſſus, en ne donnant aucun congé.

On me dira, peut-être, qu'il faut un délaſſement, pour que pluſieurs Officiers ne ſoient pas rebutés, & qu'il y auroit moins de gens

qui prendroient ce parti, si on ne leur donnoit pas l'espérance de revoir quelquefois leur Patrie, pendant le cours de la Guerre. Je conviens du délassement ; mais doit-on être rebuté du service, parce qu'on sait qu'il n'y a pas de congé ? Je ne le crois pas. Les François ont trop d'honneur pour qu'un semblable motif les empêche de servir. Quand une fois on aura établi cette régle, on ne pensera plus à revenir.

Quant aux recrues : je crois que la meilleure maniere d'en avoir qui soient propres à la Guerre, est celle de les tirer des milices provinciales, comme je l'ai dit au Chapitre précédent, Section VIII. Alors, il faudroit que chaque Régiment eût un entrepôt placé sur les frontieres du Royaume, comme cela s'est déja pratiqué pour quelques Corps,

dans la Guerre derniere. Cet entrepôt devroit être composé de plusieurs anciens Soldats, ayant à leur tête un Officier expérimenté & intelligent. On enverroit à chaque dépôt le nombre suffisant d'hommes pour compléter le Régiment, & de-là ils partiroient pour joindre l'Armée, avec plusieurs de ces anciens Soldats, qui reviendroient ensuite. Par là on éviteroit le brigandage affreux qu'exercent les recrues nouvelles dans les routes, & même la perte qu'on fait de plusieurs, par l'intempérance à laquelle elles se livrent journellement jusqu'à leur arrivée à l'Armée. Il est en effet bien différent de conduire des gens déja disciplinés, ou des gens pris çà & là, & qui, la plupart, ne se sont enrôlés que par libertinage, comme je l'ai déja dit.

Je n'entrerai dans le détail des réparations, que parce que la circonstance m'y oblige, pour prouver qu'il est inutile d'envoyer des Officiers & des Soldats en France pour cet objet.

En effet, la voie que je viens d'établir pour les recrues, me paroît suffisante, pour le remplir. Car enfin, en mandant à l'Officier qui commande la Troupe du dépôt, quel est le nombre & l'espéce de choses nécessaires pour réparer le Régiment, il pourra se charger de les envoyer.

Il y a, pour la Cavalerie, un article qui semble exiger qu'on détache plusieurs hommes de chaque corps; c'est la remonte. J'ignore si absolument elle ne peut se faire que par cette voie, Peut-être y a-t'il

quelque expédient pour envoyer le nombre suffisant de chevaux, sans déplacer les Cavaliers; s'il en est un, je crois qu'il faudroit l'employer.

Je suis bien éloigné de vouloir donner des conseils sur ce qui regarde la Guerre & le service des Troupes, parce que cet objet m'est étranger. Mais comme il tient souvent à la santé, je me trouve forcé d'expliquer les causes, de blâmer même quelquefois, & de donner des moyens. Reste maintenant à savoir si ce que je conseille est praticable : c'est aux gens de l'art à l'examiner. J'ai vu tout ce dont je parle ici, d'assez près, pour en avoir une connoissance exacte. Plusieurs Officiers estimables ont applaudi à mes moyens, ou me les ont sug-

gérés; de ſorte que je me haſarde avec plus de ſécurité.

SECTION XIII.

Du Quartier général.

JE regarde ceux qui ſuivent le quartier général, comme moins ſujets, à pluſieurs égards, aux inconvéniens dont j'ai parlé ci-deſſus. Cependant il y a des cauſes qui rendent quelquefois ce ſéjour très-nuiſible à la ſanté.

Le premier des dangers conſiſte dans le local; le ſecond dans la multitude; le troiſiéme dans le ſéjour trop long; le quatriéme dans l'intempérance & la débauche, qui n'y régnent que trop ſouvent.

Le local peut être mal-ſain par lui-même, ſoit à cauſe des maladies des Habitans, trop fréquentes ſur

le théâtre de la Guerre, soit à cause des eaux, & de l'air resserré.

La multitude rend le local plus mal-sain, par les logemens étroits & resserrés, par les vapeurs des excrémens des hommes & des animaux, & la mal-propreté.

Le séjour trop long aggrave ces causes, ou les produit; & l'intempérance & la débauche, en perdant la santé de ceux qui, par état, vivent au quartier général, deviennent pernicieux à toute l'Armée, qui successivement va & vient, & gagne la contagion.

Il est essentiel de choisir, pour quartier général, un lieu vaste, bien aéré, où l'eau & le bois soient faciles à avoir, & où il ne régne point de contagion. Les habitations ne doivent regarder que le moins de monde possible. En effet,

la multitude de gens inutiles qui ſuivent le quartier général, non-ſeulement eſt nuiſible pour ceux qui le ſont par état, mais même pour toute l'Armée. Je ne vois que les Officiers généraux, l'Intendance, l'État Major, & toute leur ſuite, qui doivent y être logés; les Vivandiers à ſa ſuite, devroient être campés. Il faut en éloigner tous les Hiſtrions ou Bateleurs, & tous ces gens qui, par l'appas du gain, ſont faits pour ruiner les Officiers, & deviennent des bouches inutiles.

Il ſeroit bon que les vivres, l'Hôpital ambulant, les fourrages & la Boucherie, fuſſent dans des endroits ſéparés du quartier général; mais ſur-tout, pour éviter le déſordre, que l'accès en fût interdit à tout Soldat qui n'y eſt pas de ſervice,

ou qui n'a pas une permiſſion par écrit pour y aller.

Les filles de joie, qui ſuivent le quartier général, font ſouvent, dans le cours d'une Campagne, plus de mal que les armes ennemies. Il faut les bannir abſolument du voiſinage d'une Armée. On peut ſe rappeller ce fameux ſiége de Naples, où toute une Armée fut infectée d'un mal qui fit tant de tort à la France; les délices de Capoue, qui n'en firent pas moins au Carthaginois vainqueur, pour ſe convaincre de la néceſſité indiſpenſable de n'admettre que les gens utiles, & aucune ſorte de plaiſirs dans ce ſéjour.

Il me reſte à parler maintenant de la table exquiſe des Officiers ſupérieurs des Armées, parce qu'elle nuit également à leur ſanté & à celle des

convives. Un grand Général, dans cette derniere Guerre, donnoit le plus souvent à dîner à tous les Officiers qui se présentoient, avec du boeuf & des gigots. C'est l'exemple qu'il seroit bon de suivre; il n'est pas ruineux, & il est sain.





CHAPITRE IV.

Des ſuites néceſſaires de la Guerre.

Ce Chapitre renferme trois points egalement eſſentiels pour les Gens de Guerre, pour tous les Citoyens, & pour l'Etat. Le premier eſt relatif aux différens théâtres de la Guerre. Le ſecond concerne ſes effets ſur les différentes Contrées où elle ſe fait. Et le troiſiéme enfin, non moins important, a pour but de montrer par quels moyens on peut réparer, à la ſuite d'une longue Guerre, les pertes du Royaume, occaſionnées, par le défaut de population qu'elle entraîne. On voit par là que ce Chapitre doit être d'une très-longue étendue. Cependant, com-

me les bornes de cet Ouvrage me prescrivent de la briéveté, je tâcherai de faire voir les articles les plus utiles, sans entrer dans tous les détails, d'autant plus que la derniere partie de ce Chapitre a moins de rapport que les deux autres, avec le Militaire pour qui j'écris.

SECTION PREMIERE.

Des différens théâtres de la Guerre.

IL est fort rare que le François fasse la Guerre sur ses propres foyers, parce qu'il a l'avantage d'être sous un Gouvernement puissant, qui a pris soin de garantir les frontieres du Royaume par des Places fortes; qu'il n'est aucun État aussi vaste, qui soit rassemblé comme celui de France, dont la position natu-

relle fait, presque par-tout, un rempart assuré. S'il est arrivé quelquefois que les ennemis y aient pénétré, ils ont appris à connoître combien le François y est dangereux.

Le théâtre de la Guerre est borné, pour les François, à l'Italie, l'Allemagne & la Flandre; & c'est uniquement de la différence des climats dont il peut être question ici à cet égard, pour la santé des Gens de Guerre.

L'Italie est, des trois théâtres, le plus dangereux pour les François. La grande chaleur du jour, à laquelle succéde une nuit assez fraîche, produit beaucoup de maladies qui dépendent de l'irrégularité de la transpiration, & de sa suppression. Les pays chauds sont habités par des gens livrés à la dé-

bauche, & ſur-tout aux femmes. Les liqueurs ſpiritueuſes & le vin, qui ſont communs en Italie, ne paroiſſent pas être propres aux Italiens; ils le ſont encore moins aux François. Les différens inſectes incommodent ſingulierement; & enfin la chaleur invite au bain & à la boiſſon, dans un temps où ſouvent l'un & l'autre ſont très-nuiſibles. Les changemens ſubits de l'air font éprouver en ce pays les quatre ſaiſons en un jour, ſur-tout en automne & au printemps. L'air y eſt d'autant plus corrompu, que la chaleur a été très-grande. Le ſerein eſt ſouvent chargé de vapeurs nuiſibles. Auſſi voit-on plus fréquemment des épidémies peſtilentielles dans le pays que par-tout ailleurs. Les contrées voiſines des Alpes ſont plus ſujettes aux variétés de l'air;

& les eaux en ſont plus crues, venant la plupart de la fonte des neiges qui couvrent ces montagnes pendant la plus grande partie de l'année.

Tant de cauſes réunies & étrangeres à notre climat, affectent ſingulierement la ſanté des François; de ſorte que, ſans les plus grandes précautions, l'Armée la plus floriſſante, au bout d'une Campagne, eſt diminuée de moitié, par les maladies qui deviennent funeſtes.

Les fiévres inflammatoires, les catharres, les rhumatiſmes, les péripneumonies, les pleuréſies, & ſouvent les fiévres peſtilentielles, ſont les maladies qui attaquent communément nos Soldats en Italie, ſans compter les vénériennes, qui y fourmillent.

Les précautions qu'on doit prendre, relativement à la variation de la température de l'air, consistent principalement à se couvrir également dans tous les temps, & à suivre exactement ce qui a été dit à la Section V du Chapitre II. Il faut, pour les marches, eu égard à la chaleur, observer régulierement les régles établies à la même Section, & à la septiéme du Chapitre III. La discipline y doit être très-févere à tous égards, relativement surtout aux moeurs & à la boisson. En un mot, en lisant les deux Chapitres précédens, on trouvera les moyens d'éviter, dans différentes circonstances, la plupart des maux auxquels on est sujet en ce pays.

L'Allemagne est, à beaucoup d'égards, plus saine que l'Italie; &

quoiqu'en avançant vers le Nord, les Troupes souffrent, en certains temps, un froid très-considérable, il est cependant de fait que les saisons y sont, en général, plus régulieres, & qu'on peut, en quelque maniere, compter sur la température de la saison. Il est vrai qu'il est quelques parties de l'Allemagne, telles que la Bohême & la Souabe, qui sont moins saines. Tout le monde connoît les Guerres différentes de Bohême, & combien les diverses Nations y ont souffert. La variété de la température dans ces Contrées dépend de la quantité considérable de montagnes, qui réfléchissent plus ou moins, en certains endroits, les rayons du soleil, & font, en d'autres, souffler un vent terrible. Au reste, le pays est bon, & je crois, ainsi que plusieurs personnes qui y ont

fait la Guerre, que c'eſt plutôt à la maniere dont elle s'y fait, au temps conſidérable que dure la Campagne, & aux marches d'hiver, qu'il faut attribuer les maladies que les Armées y ont eſſuyées. Celles que les nôtres ont éprouvées en Allemagne dans la derniere Guerre, dérivoient des mêmes cauſes. La véritable raiſon qui rend la Guerre difficile en Bohême, comme dans preſque toute l'Allemagne, paroît, en effet, dépendre moins du climat, que des travaux militaires, qui ſont continuellement, & dans toutes les ſaiſons, exceſſifs; parce que c'eſt un pays montagneux, où l'on prend des poſtes avantageux autant qu'on le veut, & que les quartiers y ſont difficiles à tenir, en ce qu'il y a peu de Places fortifiées. On pourroit ajouter à ces cauſes, les obſtacles

qui naiſſent de la part des communications qu'il faut entretenir libres en tout temps.

L'automne & l'hiver ſont très-rigoureux en Allemagne, & le froid fait ſouffrir beaucoup les Troupes, quand elles reſtent campées pendant l'arriere-ſaiſon, ou qu'elles ſont dans le cas de marcher l'hiver. Au reſte, le pays eſt fertile en grains, en bois, en légumes & en viande; la corruption de l'air y eſt plus rare: mais il faut avouer que pour des François, les poêles & le grand froid ſont deux inconvéniens très-grands. On a dit plus haut ce qui concerne l'un & l'autre. Il y en a un troiſiéme qui n'eſt pas moins conſidérable en Italie, celui d'être éloigné du pays. On n'a pas encore aſſez développé & connu quel eſt le nombre de

maladies que cette cauſe produit. Quant à la Flandre, c'eſt le pays où les François font le plus volontiers la Guerre, où ils ſont à-peu-près comme dans leur pays, où ils ſouffrent moins des inconvéniens ordinaires d'ailleurs, par la proximité de la France, & la facilité des communications. Ce pays eſt cependant, en certains endroits, aſſez marécageux ; l'air y eſt le plus ſouvent chargé de vapeurs humides : les ſiéges y étant plus fréquens par la multitude des Places fortes, rendent les circonſtances ſouvent plus graves. En avançant dans les Pays-Bas, ſur-tout vers la Hollande, & le voiſinage de la mer, l'air devient plus mal-ſain : vers la Hollande, à raiſon des eaux & des marais ; vers la mer, à raiſon des vents & de la variété de la température. Ainſi,

à proprement parler, il ſemble que le ſeul avantage qu'ait la Flandre ſur l'Allemagne, comme théâtre de la Guerre, relativement aux François, conſiſte dans l'éloignement moindre, dans la ſureté qu'ont les Soldats de voir leur Patrie avec moins de difficulté, & dans la peur moins conſidérable que la poſition du pays leur inſpire. Nous n'avons pas juſqu'ici parlé de cette terreur, qui eſt la cauſe de beaucoup de maladies parmi les Gens de Guerre; mais il eſt de fait qu'à l'approche d'une Campagne, d'un combat, ſoit particulier, ſoit général, tout homme éprouve dans lui-même un mouvement plus ou moins violent, propre à déranger la ſanté. J'ai vu les plus peureux en tomber réellement malades; & l'on peut ſoupçonner, à juſte titre,

que beaucoup d'autres qui le ſont moins, éprouvent des dérangemens qui portent ſur la machine une telle atteinte, que la diſpoſition à la maladie devient plus grande.

En parcourant ce qui a été dit ci-deſſus, on trouvera les moyens de ſe garantir de la plupart des effets nuiſibles, que peut produire la poſition des Gens de Guerre raſſemblés ſur le théâtre de la Flandre.

SECTION II.

Des effets de la Guerre ſur les différentes contrées où elle eſt portée.

JUSQU'ICI j'ai parlé des Militaires, & des influences particulieres qu'ont leur état & leurs diverſes

positions ſur leur ſanté, ayant pour but principal de leur tracer la conduite la plus utile pour éviter les dangers auxquels ils ſont en tout temps expoſés. Je dois maintenant m'occuper des déſaſtres que produit la Guerre ſur les lieux qui lui ſervent de théâtre, afin de faire connoître aux malheureux Habitans de ces Contrées, ce qu'ils ont à faire pour diminuer leur infortune; & aux Guerriers, le nombre de maux que ſouvent ils cauſent en pure perte, lorſque n'écoutant qu'une ardeur indiſcrette, ils dévaſtent un pays qui devient bientôt déſert, par l'effet des maladies, de la famine, & de l'éloignement des Citoyens.

Les Habitans du théâtre de la Guerre en ſouffrent, 1°. par l'air corrompu qu'y portent les Armées;

2°. par la dévaſtation des champs ; 3°. par la corruption des eaux ; 4°. par la coupe des forêts ; 5°. par le pillage, la flamme, & les mauvais traitemens. Quoique, ſelon les droits de la Guerre, la plupart de ces maux ſoient preſque inévitables, il eſt pourtant certain que l'avantage reſpectif des ennemis, conſiſte le plus ſouvent à ſe les épargner mutuellement.

En effet, ſi l'air corrompu que les Armées portent dans les Contrées qu'elles parcourent, eſt pernicieux aux Habitans, il ne l'eſt pas moins aux Gens de Guerre. Cependant ceux-ci prennent des précautions, décampent même du lieu qui pourroit leur être nuiſible ; tandis que ceux-là, fixés dans leur habitation, éprouvent toutes les horreurs que la maladie peut cau-

ſer dans un air infecté. Le voiſinage d'un Camp où l'Armée a long-temps ſéjourné, celui d'une Bataille où il reſte une infinité de corps morts, celui de l'Hôpital ambulant, de la Voirie, &c. ſont les cauſes les plus fréquentes qui portent la corruption dans l'air, & qui attaquent les Habitans de maladies funeſtes. Qu'arrive-t'il alors? La plupart des malades périſſent, les Villes & Villages deviennent déſerts, le pays eſt inculte, l'Armée peut y repaſſer, & gagner le mal, ou du moins éprouver la diſette devenue inévitable dans le Canton.

Je me rappelle pluſieurs Villes & Villages dépeuplés par les ravages de la corruption de l'air; mais entr'autres, dans le pays de *Heſſe-Caſſel*, *Warburg*, & ſes environs,

virons. Nos Troupes & celles des Alliés ayant ſéjourné plus de deux mois près de cette Ville, tout ce que la contagion, la miſere, & les dangers inévitables au milieu de deux Armées ennemies, peuvent faire de dommage à la ſanté, les Habitans le reſſentirent ; & la Campagne ſuivante, à peine trouvoit-on par maiſon une ou deux perſonnes, qui même avoient l'air de ſpectres. Il me ſemble qu'on pourroit diminuer ces déſaſtres, en faiſant obſerver aux Habitans les mêmes précautions que celles qui ont été conſeillées pour les Armées, en ne ſurchargeant pas les Villes & Villages, comme ſouvent on le fait, & en empêchant que les maiſons des particuliers fuſſent à la merci du Soldat. Au reſte, les autres maux

qui ſuivent néceſſairement la préſence des Armées dans un pays, agravent encore toutes ces cauſes.

La dévaſtation des champs eſt un des plus terribles fiéaux de la Guerre. La récolte manque, les hommes & les animaux ne peuvent être nourris; l'année ſuivante, il eſt impoſſible d'enſemencer les terres: de-là, la diſette, la famine, & tous les maux qui s'enſuivent. Il eſt également utile pour les Armées d'empêcher la dévaſtation des champs, qu'il eſt humain de ne pas expoſer les hommes à mourir de faim: car un pays dévaſté ne peut plus être le théâtre de la Guerre, ſans mettre une Armée en danger de périr. Il eſt donc de la prudence de ne faire couper & enlever de grains que ce qui eſt néceſſaire, & d'en laiſſer ſuffiſamment pour en-

ſemencer, & pour nourrir les Habitans. Le juſte milieu eſt obſervé par l'exacte connoiſſance du produit des terres du pays, de ſes magaſins, & du nombre de ſes Habitans. S'il eſt quelques raiſons particulieres pour en uſer autrement, c'eſt un malheur affreux. J'ai vu les payſans ſans pain, nourris par la charité des Soldats; le pays inculte, faute de grains, dépourvu de beſtiaux, de chevaux, &c. Quelle miſere! C'eſt le moyen de deſtruction le plus ſûr.

La corruption des eaux ne peut être auſſi pernicieuſe, parce qu'elle n'a preſque jamais lieu qu'à un certain point; & que lorſque l'eau eſt mauvaiſe, après ou pendant le ſéjour d'une armée, ce n'eſt que par les immondices, ou parce qu'on remue la vaſe. Cependant les effets

momentanés ſuffiſent pour porter la maladie ſur une multitude innombrable. Mais l'intérêt du Guerrier ſe trouve joint ici à celui de l'Habitant ; les moyens utiles à l'un, le ſont à l'autre.

La coupe des forêts devient une ſource de maladies ; 1°. parce que le bois devenant d'une grande rareté, on ôte aux Habitans les moyens ordinaires pour les beſoins de la vie, & pour ſe garantir du froid. Ce déſaſtre, ſans être le plus terrible, eſt celui dont les effets ſe font ſentir le plus long-temps. En 1759, les deux Armées ayant reſté près de trois mois campées, baraquées ou cantonnées aux environs de *Gieſen* & de *Vetſlar*, pendant l'arriere-ſaiſon, les bois & les forêts immenſes qui étoient ſitués en divers endroits de ces cantons,

n'étoient plus que de vaſtes plaines, les troncs mêmes des arbres ayant été déracinés & brûlés.

Ce n'eſt pas à la ſeule rareté du bois qu'on doit attribuer les maux qui dérivent de la coupe entiere des forêts. Il faut concevoir que les vents enchaînés par leur épaiſſeur, changent alors totalement leur direction; & que lorſqu'une fois un pays très-fourni de bois vient à être applani de tous côtés par les coupes, il y ſouffle différens airs, qui peuvent devenir d'autant plus nuiſibles, que la corruption vole avec eux du lieu où étoient les Armées, les cadavres, &c. vers celui qu'habitent les citoyens.

Le pillage, la flamme, les traitemens durs, les corvées, n'affligent que trop ſouvent ces malheureux; & il eſt difficile de citer un

pays, qui ait été le théâtre de la Guerre, où ces sortes de maux ne se soient fait sentir, soit par le droit des armes, soit par l'indiscipline. J'ai vu un guide à pied à la tête d'une Brigade de Cavalerie, être forcé de passer, au mois de Janvier, pendant le froid le plus rigoureux, une petite riviere à la nage.

On a vu plus haut, quelle est la position des assiégés; celle des gens qui habitent le théâtre de la guerre, est souvent à peu près la même. Mais quoique ces malheurs ayent été fréquens, on a lieu d'espérer aujourd'hui que la saine philosophie qui éclaire toutes les Nations de l'Europe, engagera à diminuer tant de désastres, lorsque la Guerre deviendra inévitable. Or, les moyens par lesquels on y parviendroit, sont moins difficiles qu'on ne pense. Une exacte &

ſévere diſcipline, beaucoup d'économie dans l'emploi des choſes qu'on eſt obligé de prendre ſur la terre ennemie ou amie, ſont, de la part des Troupes, ce qu'il y a de mieux à faire. Un peu de prévoyance de la part des Habitans, une vie plus réglée, & toutes les précautions qui ont été indiquées pour préſerver de la corruption de l'air : voilà le devoir des Officiers qui ſont à la tête des Villes & Villages, où ſe trouve le théâtre de la Guerre.

Si l'on avoit beſoin d'exemples pour prouver combien les épidémies ſont fréquentes parmi les peuples qui l'habitent, on en trouveroit une infinité, dans les temps reculés, comme de nos jours. Mais ſans citer les Grecs & les Romains, tout le monde connoît la fiévre de *Hongrie*,

qui se répandit par toute l'Europe; & combien, dans cette derniere Guerre, il a péri d'hommes & de femmes en Allemagne, de misere, de faim, de maladie & de peur.

Un autre objet, non moins pernicieux à la Société, regarde la propagation des maladies vénériennes, dont une Armée infecte souvent tout un pays. Pendant les deux dernieres années de la Guerre d'*Hanover*, il régnoit un débordement affreux dans toutes les Villes & les Villages; la plupart des femmes, qui s'y livroient par misere, ou par crainte, plutôt que par goût, rendoient au centuple ce qu'on leur avoit donné.



SECTION III.

De l'état des Troupes revenues en France après une longue Guerre; des ſuites de celle-ci dans le Royaume; & des moyens les plus efficaces pour rétablir la diſcipline & le bon ordre néceſſairement dérangés.

CETTE Section eſt d'une très-grande importance, par le nombre d'incidens qu'elle doit renfermer, & qui n'ont été que médiocrement apperçus. On voit cependant au premier coup d'œil, que les Troupes qui reviennent en France, après la Guerre, peuvent y rapporter, & y rapportent en effet le germe de pluſieurs maladies, qui ſont dans le cas d'être propagées. On voit que le Royaume épuiſé, depuis pluſieurs années, d'hommes & de cul-

tivateurs, doit être dans une position perplexe; & enfin, que la population en est nécessairement diminuée. Je diviserai donc cette Section en trois Paragraphes, & je tâcherai de montrer dans chacun les conditions & les moyens les plus convenables pour éviter les inconvéniens les plus considérables, & peut-être les moins prévus jusqu'aujourd'hui.

---

§. Ier.

De l'état des Troupes revenues en France après la Guerre.

C'EST un usage assez fréquent, que l'on renvoie, pendant la Guerre, les Régimens qui ont trop souffert d'une ou plusieurs Campagnes, se réparer en France. Il est d'abord de fait que plusieurs Soldats partent de l'Armée avec une disposi-

tion morbifique ; & que comme c'est souvent un peu avant la fin de la Campagne que les Régimens se mettent en route, pour rentrer dans le Royaume, l'épidémie régnante alors à l'Armée, peut avoir laissé quelques levains, non encore développés dans plusieurs de ceux qui en partent. C'est ainsi que la fiévre de *Hongrie* se porta dans les Contrées les plus éloignées.

Pour s'opposer aux ravages que pourroit produire le retour de ces Troupes, je crois qu'il seroit très-utile de leur faire observer, sur les confins du Royaume, la quarantaine qu'on ordonne aux Vaisseaux. Ce que je dis de ce cas particulier, devroit avoir lieu pour la totalité des Troupes, après la Guerre ; mais il est encore plusieurs autres objets à considérer dans leur état,

en ce moment. Les ſatigues, les bleſſures, les maladies ont dérangé la ſanté de pluſieurs Gens de Guerre ; les maladies vénériennes ſont plus fréquentes parmi eux; l'indiſcipline plus grande, l'habitude du régime & de l'exercice va changer.

La quarantaine dont il vient d'être fait mention, eſt un exemple de précautions, ſans être abſolument un objet de comparaiſon. Il eſt cependant certain que les miaſmes putrides qui s'attachent aux laines des habits, ſont une cauſe de propagation de maladies, qu'il faut chercher à éviter. Il eſt donc utile que les Troupes, arrêtées pendant un certain temps ſur les frontieres, ſoient en quelque maniere purifiées de tous les maux qu'elles peuvent communiquer, ou du moins qu'on

les examine de maniere à arrêter les progrès de la contagion. Je regarde les fumigations qu'on fait ſous les vêtemens du Soldat, comme le moyen le plus efficace pour détruire les miaſmes putrides qui y ſont attachés. On fait mettre ces habillemens dans des lieux parfumés avec des bois aromatiques, du geniévre, &c. & on répéte pluſieurs fois cette opération.

Il eſt bon de laiſſer tous les malades ſur les frontieres, dans les Hôpitaux, & ſur-tout de faire viſiter tous les gens ſuſpects des maladies vénériennes, afin qu'aucun, en entrant dans le Royaume, n'y rapporte un mal qui n'y eſt déja que trop fréquent. On ſert l'Etat & les Guerriers, en employant ces ſortes de précautions.

Il ne faut pas s'imaginer que le

repos ſoit très-utile aux Troupes qui reviennent de la Guerre; les changemens ſubits étant pernicieux, elles ne peuvent paſſer que par degré à une certaine tranquillité: car dans tous les temps elles doivent être exercées. D'ailleurs, il faut prendre garde que la mauvaiſe diſpoſition où ſe trouvent les liqueurs, après pluſieurs Campagnes, augmenteroit encore les mauvais effets d'un repos marqué, & produiroit une grande quantité de maladies putrides. C'eſt ce que l'expérience confirme.

Je crois que les Garniſons de Villes de Guerre ſont les moins propres à réparer la ſanté des Gens de Guerre; mais en les mettant en quartier, il eſt eſſentiel d'obſerver ces trois conditions; l'exercice (dont on vient de parler) la nour-

riture telle que celle qui a été décrite pour les Garnisons, & surtout cette discipline dont le Soldat conserve à peine le souvenir. Je ne prétends pas dire qu'à la Guerre il est indiscipliné; mais comme il est très-sûr qu'au moins il n'y est pas autant retenu, il est à propos de le remettre tout-à-fait à l'état des Garnisons, & de la vie de Paix.

La bonté du Souverain a fixé un asile pour les Gens de Guerre mutilés, & hors d'état de servir, qui dans ces momens devient très-utile, mais dont on fait quelquefois abus. Je vois tous les jours un grand nombre d'Invalides fort en état de porter les armes. Je voudrois, comme l'a très-bien vu un Ministre éclairé *, que tous ceux qui sont

* M. le Duc de Choiseul.

véritablement dans le cas d'obtenir l'Hôtel, mais qui ne ſont pas infirmes, ou fuſſent réunis en Compagnies, ou renvoyés chez eux avec une paye honnête, qui pût les faire ſubſiſter, & que l'Hôtel Royal des Invalides ne fût rempli que d'Infirmes, ou mutilés. Au reſte, je tâcherai, dans la ſeconde Partie de cet Ouvrage, de montrer quels ſont les moyens les plus ſûrs pour n'être pas trompé, en accordant les Invalides, ſous prétexte de ſanté, ce qui eſt le plus commun. Je parlerai auſſi du ſecours des eaux minérales pour les bleſſés, dont j'ai vu faire un abus très-grand, & auſſi pernicieux qu'il eſt à charge à l'État.



§. II.

Des effets d'une longue Guerre ſur le Royaume.

UN Royaume ne peut ſoutenir une Guerre longue & dure, quoique portée au dehors, ſans éprouver deux effets très-pernicieux, la miſere & la dépopulation. Les pertes continuelles qu'on fait chaque année, obligent à des levées conſidérables; & l'État, au bout d'un certain temps, ſe trouve épuiſé d'hommes; les arts & les métiers languiſſent, les terres ſont moins cultivées, & la miſere s'enſuit, ainſi que la dépopulation, qui eſt toujours en raiſon du nombre d'hommes formés qu'on perd, & qui ne laiſſent point de progéniture. J'ai déclamé contre les Gens de Guerre mariés, parce qu'ils

ſont ordinairement de mauvais Militaires. Ainſi, plus il y aura de Troupes dans un Etat, avec cette ſuppoſition que le Soldat ne doit point ſe marier, moins la population aura lieu; comme auſſi elle diminuera en raiſon des pertes conſidérables que l'on fera, lorſque la néceſſité exigera qu'on les répare. La ſuppoſition que je viens de faire a lieu en France, où, ſi l'on tolere le mariage des Soldats, il eſt de fait que le nombre des mariés eſt ſi petit, qu'il peut être compté pour rien.

Quels ſeroient donc les moyens de prévenir, ou du moins de diminuer les deux inconvéniens ci-deſſus mentionnés, qu'entraîne la Guerre? Voici ce que me ſuggerent mes obſervations & mes réflexions.

Favoriſer dans tous les temps la

population, c'eſt retarder les effets pernicieux des pertes d'une longue Guerre. Pourquoi tant de célibataires dans tous les Ordres ? L'égoïſme feroit-il donc aujourd'hui le plus puiſſant motif des hommes ? La Patrie n'a-t'elle pas un premier droit ſur tous ? Et pourquoi ne forceroit-on pas ouvertement, ou par des récompenſes, au lien le plus utile, tous les gens qui n'ont point de raiſons pour le fuir ?

Une grande quantité de milice nationale, peu coûteuſe à l'État, contribueroit encore à retarder les mêmes effets.

Diminuer le luxe & la quantité ſi conſidérable de valets, ce ſeroit ou donner des Soldats, ou des Laboureurs, ou enfin des enfans.

Après la Guerre, licencier un bon nombre de Soldats, récom-

penſer les vieux par les Invalides ou la paye, marier ceux qui ſont dans l'âge viril : voilà les moyens de repeupler.

Des Citoyens zélés ſont entrés dans des détails plus ſuivis ſur ces divers objets, & ont prouvé, par les raiſons les plus ſenſibles, que la miſere & la dépopulation avoient principalement leur origine dans le luxe, l'égoïſme & le célibat, trop tolérés aujourd'hui. J'avoue que le Royaume eſt encore bien peuplé, qu'il faudroit de grands déſaſtres pour le réduire au point de miſere que je viens de peindre ; mais les terres ont beſoin de Laboureurs, l'État a ſouvent beſoin de beaucoup de Soldats. Les uns manquent ; on a quelquefois de la peine à trouver le nombre compétent des autres : j'ai énoncé les moyens d'y remédier.

§. III.

Des moyens les plus efficaces pour rétablir la discipline & le bon ordre nécessairement dérangés après une longue Guerre.

ON a vu dans le premier Paragraphe de cette Section, que la discipline des Armées ne pouvant être aussi grande que celle des Troupes dans les Garnisons, pendant la Paix, il étoit essentiel de rétablir celle-ci, d'où dépend le bon ordre. Ce dernier Paragraphe expose les dangers de laisser subsister l'autre discipline, & montre quelle est la maniere dont il faut revenir à l'ancienne, au retour de la Guerre.

On ne peut se dissimuler que le Soldat en général, après plusieurs

Campagnes, a acquis une rudeſſe qui tient quelquefois de la férocité, & une audace, qui ſont faites pour troubler l'ordre de la Société, & la tranquillité publique. L'habitude des combats & du carnage, celle de ménager peu le pays & les habitans ennemis, lui donnent la rudeſſe; & la prévention où il eſt que tout doit lui céder, la facilité d'obtenir de gré ou de force, dans un pays où il fait la loi, tout ce qui peut favoriſer ſes paſſions, le déréglement ordinaire des habitans du théâtre de la Guerre, joint à celui de ceux qui la font, ſont les cauſes de ſon audace.

Il arrive de-là que nos Troupes de retour en France, ſont très-diſpoſées à porter le déſordre partout, comme auſſi à ſe livrer aux excès qu'elles ſe croyent permis en

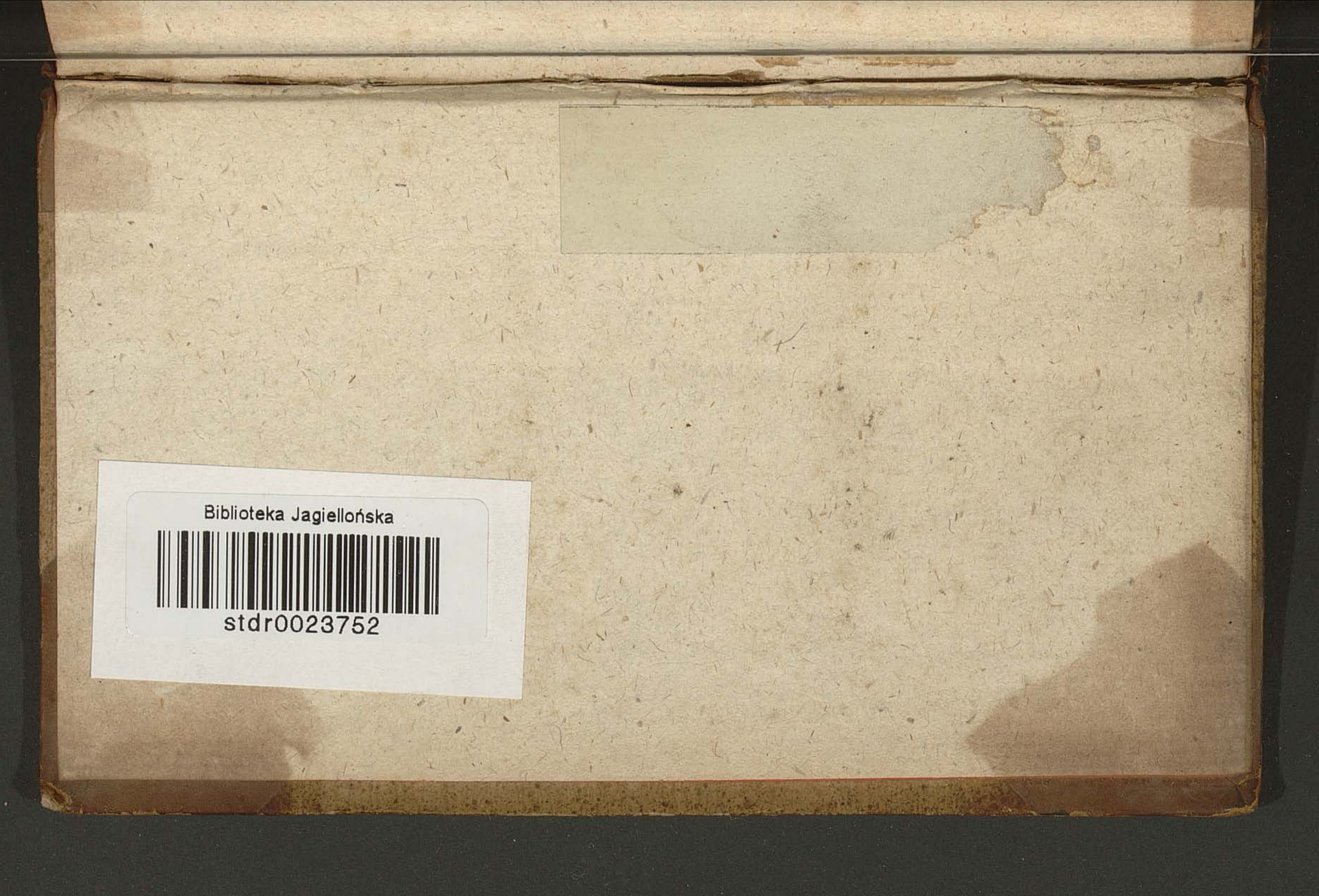
dédommagement des peines qu'elles ont essuyées. Le citoyen est battu, sa femme enlevée, les portes sont forcées, le pillage à craindre, parce qu'on s'attend ou qu'on croit à l'impunité. Le Soldat, dans cette circonstance, & l'habitant, sont exposés à différens maux, l'un à ceux qui naissent de l'excès & de la rigueur des loix, l'autre à ceux que le peu de sécurité fait naître; & il ne reste pour l'un & pour l'autre, que la sévérité des régles de la discipline, pour en être à l'abri. Peut-être auroit-on la facilité d'éviter tous ces inconvéniens, si on faisoit observer aux Troupes la même discipline partout.

On me dira, sans doute, que je m'écarte de mon but dans cet article, qui paroît ne point intéresser la san-

té ; mais en ſuppoſant même qu'elle n'y entrât pour rien, ce qui eſt très-faux, je ne crains pas l'animadverſion d'un Lecteur équitable, qui voit qu'après des détails ſur la ſanté des Militaires, je fais une petite digreſſion utile aux hommes en général, qui a quelque rapport avec le ſujet que j'ai traité, & dont les articles ſont plutôt énoncés qu'expliqués. Je n'ignore pas que le Gouvernement tient la main à l'exacte diſcipline, que les Ordonnances ſont ſéveres ; mais j'ai vu des abus, j'en préviens mes concitoyens : un ſeul malheur prévenu par mon avis, me dédommagera bien de la peine que je me ſuis donnée, ou d'une cenſure peu méritée.

Fin de la premiere Partie.




Biblioteka Jagiellońska
stdr0023752

